This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

41.
1142.

41.
1160.

600051305K

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE SÉCHUANA.

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE SÉCHUANA

PAR EUGÈNE CASALIS

MISSIONNAIRE FRANÇAIS

À THABA-BOSSIOU, DANS LE PAYS DES BASSOUTOS (AFRIQUE MÉRIDIONALE)

PRÉCÉDÉES

D'UNE INTRODUCTION

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE LA MISSION

CHEZ LES BASSOUTOS

PUBLIÉ

PAR LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CHEZ LES PEUPLES NON CHRÉTIENS

PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLI

1160. ~~1142~~

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

INTRODUCTION.

Le pays des Béchuanas[1], dans l'Afrique méridionale, s'étend au nord-est de la colonie du cap de Bonne-Espérance, entre la Cafrerie proprement dite et la Hottentotie, jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur de ce vaste continent. Moins intelligents et moins guerriers que les Cafres, mais aussi plus actifs et plus habiles que les Hottentots, les Béchuanas semblent tenir le milieu entre ces deux races, qu'ils touchent à l'est et à l'ouest par leur position géographique. Ils se divisent en plusieurs familles, qui, quoique portant chacune un nom particulier, parlent toutes cependant la même langue, qui est le séchuana. Les principales branches de cette vaste tribu sont les Barolongs, les Batlapis, les Baharutzis et les Bassoutos. Ces derniers habitent la contrée comprise entre les montagnes Blanches à l'est, et le Calédon à l'ouest. C'est au milieu d'eux que s'est

[1] Malte-Brun : *Betjouanas*. Les missionnaires français depuis douze ans dans le pays ont invariablement écrit ce mot *Béchuanas*, en prononçant l'*u* comme *ou*.

fixé, il y a sept ans environ, l'auteur des Études sur la langue séchuana que nous publions aujourd'hui. Quelques détails sur l'origine et les progrès de cette mission sont peut-être nécessaires pour préparer le lecteur à bien comprendre cet ouvrage.

Au mois de février 1833, MM. Arbousset et Casalis, ministres du saint Évangile et missionnaires de la Société des missions évangéliques de Paris, accompagnés de M. Gosselin, aide-missionnaire, débarquèrent à la ville du Cap pour se rendre, de là, dans le pays des Béchuanas. En arrivant à Philippolis, près des sources du Gariep ou Cradock, ces messieurs apprirent que le roi des Bassoutos, Moshesh, désirait depuis longtemps attirer chez lui des missionnaires, pour procurer à ses sujets les avantages dont il avait ouï dire que leurs établissements avaient été la source pour d'autres tribus. Après de longues réflexions, il remit deux cents bœufs à quelques-uns de ses serviteurs, et leur commanda d'aller trouver le *grand maître des blancs* afin d'obtenir de lui, en échange de ce troupeau, *des hommes capables d'instruire les noirs*. Ses serviteurs obéirent; mais, après cinq ou six jours de marche, ils rencontrèrent des Korannas, qui leur enlevèrent les bestiaux. Ce revers ne découragea pas Moshesh. Ayant appris qu'un certain Griqua, venu de Philippolis, chassait sur ses terres, il le fit appeler, le questionna sur les in-

tentions et les travaux des missionnaires, et le supplia de l'aider à parvenir au but de ses désirs. Ce Griqua, à son retour, rapporta l'affaire au missionnaire anglais de Philippolis, qui s'empressa d'en faire part à MM. Arbousset et Casalis, à leur passage dans sa station. Ceux-ci n'avaient pas à hésiter; ils se rendirent à un appel aussi remarquable, et se dirigeant aussitôt, avec la boussole, vers un pays complétement inconnu aux Européens, ils y arrivèrent en juillet 1833, neuf mois après leur départ de France[1]. Moshesh leur fit l'accueil le plus amical, les aida lui-même à choisir un endroit propre à y fonder un établissement, et leur donna deux de ses fils pour en devenir les chefs. Cet établissement, qui a reçu le nom de Morija, est à dix lieues environ de Thaba-Bossiou, résidence de Moshesh. Plus tard une station a été fondée à Thaba-Bossiou même; M. Casalis l'occupe, tandis que M. Arbousset et M. Gosselin résident à Morija. Ces deux stations, établies au centre d'une population assez considérable, exercent leur influence sur douze mille âmes environ. Le culte public est assidûment suivi, le dimanche est observé avec une exactitude remarquable; et, dans les villages qui sont trop éloignés pour que leurs habitants puissent se rendre régulièrement à l'une ou à l'autre des stations, l'on se

[1] *Journal des missions évangéliques*, IXe année, p. 8 et suiv.

réunit devant la porte du chef pour prier ou pour chanter des cantiques. Les missionnaires ayant composé pour les indigènes des livres de lecture, un catéchisme et un recueil d'hymnes, et traduit, en outre, dans la langue du pays, les évangiles selon saint Matthieu, selon saint Marc et selon saint Jean [1], avec d'autres portions des saintes Écritures, plusieurs Bassoutos ont promptement réussi à apprendre à lire. Ce succès a excité un désir extraordinaire d'instruction dans tout le district; on a distribué des centaines de tableaux d'épellation et de lecture, et beaucoup de Bassoutos travaillent tout seuls à les déchiffrer, pendant une grande partie du jour et quelquefois de la nuit. Moshesh approuve tous ces progrès; il exhorte ses sujets à suivre les écoles des missionnaires et à assister au service divin; il leur donne lui-même l'exemple à cet égard, et souvent il leur répète le sermon qu'il a entendu avec eux. Déjà il s'habille à l'européenne et s'est fait construire une maison proprement dite, au lieu de la hutte dont il se contentait autrefois.

[1] L'Évangile selon saint Matthieu a été traduit par M. Pellissier, de Béthulie; l'Évangile selon saint Marc, par M. Casalis, de Thaba-Bossiou, et l'Évangile selon saint Jean, par M. Rolland, de Béerséba, tous trois missionnaires de la Société des missions de Paris; quelques fragments de l'Ancien Testament ont été traduits par M. Arbousset, de Morija. M. Lemue, de Motito, missionnaire aussi de la Société, travaille en ce moment à la traduction du livre des Psaumes, qui sera bientôt achevée.

Son fils Molapo est converti ; plusieurs indigènes ont été admis dans l'Église par le baptême, et un plus grand nombre sont reçus candidats à ce saint sacrement. On peut dire que la tribu en masse a subi l'influence du christianisme. Tel est le désir croissant d'instruction et de civilisation manifesté par les Bassoutos, que, dans leurs dernières lettres, les missionnaires supplient le Comité de leur envoyer un renfort de plusieurs aides ; ils succombent, disent-ils, sous le poids de leurs occupations multipliées, et il est à craindre, ajoutent-ils, que, si l'on ne satisfait promptement aux besoins intellectuels et moraux que l'enseignement du christianisme a réveillés chez les naturels, ceux-ci ne retombent dans leur apathie précédente, ou, ce qui serait plus fâcheux encore, ne fassent des écarts et ne se jettent, faute de lumières, dans le fanatisme. Sept années ont suffi pour opérer un pareil changement. Et pourtant dans quel état les missionnaires trouvèrent-ils le pays et la nation qui l'habite? Quant au pays, ils furent obligés d'en disputer la possession aux lions et aux bêtes féroces, ses hôtes naturels ; et, quant à la nation, elle était livrée à la plus grossière barbarie. On en jugera par les extraits suivants des lettres des missionnaires.

M. Casalis décrit ainsi une chasse au lion, dans une lettre du 4 octobre 1833 :

« Les lions ont quelque peine à nous abandonner

leur antique demeure : ils inquiètent sans cesse nos troupeaux, et dernièrement ils ont dévoré un de nos chevaux; il serait dangereux de les laisser plus longtemps dans notre voisinage. Je cède au plaisir de vous raconter une chasse fort heureuse, entreprise immédiatement après la perte de notre cheval. Nous étions dix chasseurs : le frère Gosselin et moi, Adam et quelques-uns de ses parents. Partis à neuf heures, nous nous rendîmes d'abord auprès du squelette de l'animal, afin de prendre la trace du lion; le vent l'avait effacée, et nous dûmes battre la plaine dans tous les sens pour la retrouver. Après une heure de recherches, j'arrivai avec trois autres chasseurs au pied d'une montagne, et là nous distinguâmes parfaitement les pas de notre royal ennemi. Ils conduisaient directement au haut de la montagne; je fis signe aux chasseurs de se rallier, et nous gravîmes les rochers. Arrivée au sommet, la troupe se divisa en deux bandes; chacune d'elles devait explorer une partie du plateau. Je me séparai de Gosselin et m'avançai vers la gauche, suivi de trois hommes. A peine avions-nous parcouru un quart de lieue, qu'un magnifique lion mâle se présente devant nous; il appartenait à cette variété que les fermiers hollandais désignent sous le nom de *zwart-leeuw* (lion noir), à cause de la couleur noirâtre de sa crinière, et qui se distingue de l'espèce commune par son extrême férocité.

J'estime qu'il n'avait pas moins de sept pieds, depuis le nez jusqu'à l'insertion de la queue. Il s'arrêta un instant pour nous considérer; mais nous lançâmes nos chevaux au galop, et il alla se réfugier derrière un roc. Parvenus à cinquante pas de lui, nous mîmes pied à terre et fîmes feu. Protégé par le rempart naturel qu'il avait choisi, aucune balle ne parut l'atteindre, mais l'explosion l'irrita; il commença à brandir sa queue et à pousser un rugissement sourd. Nous nous disposions à tirer une seconde fois, lorsque l'animal quitta sa retraite. Sa fuite n'eut rien de précipité; il marchait d'un air furieux en retournant souvent la tête. Nous continuâmes à le poursuivre jusqu'à ce qu'il atteignît un buisson où il nous attendit. Il paraissait résolu à ne plus en bouger, et, d'après sa posture, nous jugeâmes qu'il se préparait à sauter sur l'un de nous. La position devenait dangereuse; tous les chiens avaient suivi l'autre bande; je n'avais que trois hommes, et l'un d'eux était tellement sourd qu'il pouvait à peine entendre les ordres ou les conseils que nous nous donnions mutuellement. Mes gens furent d'avis d'aller chercher le reste de la troupe; nous partîmes à toute bride. En arrivant auprès de nos amis, nous les trouvâmes occupés avec une lionne; comme elle faisait beaucoup de résistance, il fallut oublier pour quelques instants le mâle et nous mettre de la partie. La

lionne, après avoir essayé plusieurs fois de s'élancer sur les chasseurs, s'était placée dans les fentes d'un rocher. Pour la débusquer, nous excitâmes les chiens. Ces admirables animaux, symbole du courage aussi bien que de la fidélité, s'avancent jusque sous sa griffe; l'un d'eux ose même mordre sa queue : mais la lionne se précipite sur lui, le saisit dans sa gueule et le laisse pour mort. Aussitôt une grêle de balles pleut sur elle, et nous la voyons tomber sitôt après. La peau me fut adjugée; je la fais préparer, dans ce moment-ci, pour vous l'envoyer[1]. Mon premier soin fut d'examiner attentivement le bout de la queue pour déterminer un point d'histoire naturelle fort intéressant. Didyme d'Alexandrie, commentateur d'Homère, dit, au sujet d'un passage du XXe livre de l'Iliade, que la queue du lion est armée d'une espèce d'aiguillon caché dans le poil, qui sert à irriter la bête lorsqu'elle en frappe ses flancs. Le professeur Blumenbach assure avoir vu cet aiguillon de ses propres yeux, tout en observant cependant que sa petitesse le rend impropre à l'usage qu'on lui prête. Je puis confirmer cette découverte; j'ai vu distinctement dans la peau une excroissance épineuse, longue de deux lignes et demie, et supportée, comme l'a remarqué le savant naturaliste, par une

[1] Elle se trouve maintenant dans le musée de la maison des missions, rue de Berlin, n° 7.

espèce de follicule. Notre lionne avait six pieds de longueur sur trois de hauteur; elle était pleine.

« Nous cherchâmes dans l'après-midi le lion, mais nous ne pûmes le retrouver.

« Je crains, Messieurs, qu'en lisant cet article vous ne vous demandiez s'il n'y avait pas de l'imprudence à quitter nos travaux pour faire une chasse aussi dangereuse. Nous y avons été contraints par la nécessité; le lieu où nous avons tué la lionne n'est qu'à une petite demi-heure de notre maison. Pouvions-nous laisser des bêtes féroces si près de nous?

« Au reste, il ne faut pas croire qu'il soit nécessaire de revenir souvent à de pareilles battues. Les lions semblent s'être déjà éloignés; et comme la présence de l'homme suffit pour les faire fuir, l'arrivée des Bassoutos, que nous attendons tous les jours, nous en délivrera complétement[1]. »

Nous ferons suivre le récit qu'on vient de lire de quelques détails sur l'histoire, le gouvernement, la religion, les traits physiques et le caractère de ces peuples. Nous les empruntons également aux lettres des missionnaires.

« Les Bassoutos ne sont pas les aborigènes du pays qu'ils habitent maintenant. Ce n'est qu'en 1824 que Moshesh y établit sa résidence. Avant cette époque il avait habité, avec sa tribu, un peu plus au nord des Maloutis. Les chants nationaux célèbrent encore

[1] *Journal des missions évangéliques*, IXe année, p. 146 et suiv.

les verts pâturages de Boutaboute et les coteaux escarpés où le jeune Lepoko[1] s'exerçait, avec ses compagnons, à percer l'élan et le sanglier sauvages. Une guerre désastreuse mit fin à ces passe-temps favoris. Matanana, un des vassaux les plus puissants de Chaka[2], se soustrait avec tous ses sujets à la cruauté de son maître. Il rencontre sur la route Pakarita, chef des Fengous, et, après plusieurs combats, le force à fuir devant lui. Pakarita, vivement poursuivi, traverse la chaîne des Maloutis[3] et fond sur les Mantœtis qu'il trouve sur les sources du Namagari. Ceux-ci, favorisés par la connaissance qu'ils ont des localités, s'enfoncent dans les gorges des montagnes, s'avancent rapidement vers le sud et portent la désolation au sein des vallées paisibles de Boutaboute. Dès lors, le pays devient le théâtre de massacres continuels. Matanana, se croyant assez éloigné de Chaka, s'établit sur les rives du Calédon. Pakarita fixe également sa demeure dans ces quartiers. Les deux peuplades ne cessent de se harceler et de faire sentir les terribles effets de leur voisinage aux Mantœtis et aux Bassoutos, qui sont toujours aux prises. Les champs restent incultes, et la famine vient ajouter aux horreurs de la guerre.

[1] Nom de Moshesh dans son jeune âge.

[2] On sait sans doute que Chaka a été le prédécesseur de Dingaan, chef des Zoulas de Port-Natal.

[3] Nom indigène des montagnes Bleues, qui nous séparent de Natal.

Des villages entiers sont dépeuplés par ce double fléau; les liens du sang et de l'amitié sont méconnus; chacun se livre au meurtre et au pillage. Quelques-uns des plus démoralisés s'oublient jusqu'à essayer de la chair humaine, et bientôt se forment, dans les cavernes des Maloutis, des associations de cannibales, qui, n'appartenant à aucun parti, vont chercher partout des victimes. Cependant Moshesh, longtemps assiégé, méditait le moyen de s'éloigner de ces scènes d'horreur. Pakarita venait de succomber dans sa lutte contre Matanana, et celui-ci était allé essayer ses armes contre les Tamboukis. Les Mantœtis, seuls, quoique souvent repoussés, revenaient continuellement à la charge. Moshesh appelle à son secours un chef cafre qui surprend les Mantœtis et les force à reculer. Pendant que l'ennemi est tenu en échec, l'émigration s'effectue; les vieillards jettent un dernier regard sur l'antique Boutaboute et s'en éloignent précipitamment avec les femmes et les enfants, tandis que tout ce qui est en état de porter les armes forme l'arrière-garde, et repousse l'affreux cannibale qui cherche à profiter du désordre pour saisir sa proie. Deux jours de marche amenèrent la peuplade entière à Thaba-Bossiou, dont le sommet, fortifié par la nature, se couvre en peu de jours d'habitations nouvelles. Les affaires de Moshesh commencèrent dès lors à se réta-

blir. Quelques bonnes moissons firent renaître l'abondance; Moussélékatsi et les Koronnas furent repoussés avec perte, et l'arrivée des missionnaires rendit la confiance à tous les cœurs.

« Cette courte esquisse de l'histoire des Bassoutos, pendant les vingt dernières années, expliquera suffisamment leur attachement pour Thaba-Bossiou et l'avantage qu'ils trouvent à l'avoir pour capitale.

« Thaba-Bossiou est une montagne isolée, de forme pentagone, haute d'environ quatre cents pieds, et offrant à son sommet un plateau de trois quarts de lieue de tour. L'abord de ce plateau est défendu par un couronnement de rochers perpendiculaires. On ne peut y avoir accès que par cinq interstices assez spacieux. Dans le cas d'attaque, ces espèces de portes sont soigneusement bouchées avec d'énormes tas de pierres. Les villes de Moshesh et de son père Mokachane sont sur le plateau même; le pied de la montagne est également couvert d'habitations, au centre desquelles s'élève la maison missionnaire. En jetant les yeux sur les collines environnantes, on découvre vingt-deux villages qui semblent autant de postes avancés, destinés à prévenir toute surprise[1].

« Le gouvernement des Bassoutos tient le milieu entre le protectorat[2] patriarcal des Batlapis et l'ab-

[1] *Journal des missions évangéliques*, XIVe année, p. 88 et suiv.

[2] Je ne trouve pas de meilleur mot pour définir le gouverne-

solutisme des chefs Zoulas; c'est dire assez qu'il règne moins de liberté à Bossiou qu'à Lattakou, et que le Mossouto jouit cependant de priviléges inconnus à l'esclave de Dingaan. Moshesh est le maître suprême du pays; il assigne à ses sujets les lieux qu'ils doivent habiter, et ils ne peuvent les quitter sans sa permission; dans certains cas, il dispose même de leurs personnes. S'agit-il d'envoyer des espions, d'entreprendre un travail public, il désigne les individus dont il a fait choix, et nul n'a le droit de protester. Toutes les disputes, tous les différends sont jugés par lui en dernier ressort. La tribu est divisée en villages, et ces villages obéissent à des chefs qui relèvent eux-mêmes de Moshesh. Dans des cas pressants, celui-ci les réunit pour s'aider de leurs conseils.

« La liberté de pensée et de parole sert de fondement et de garantie aux droits nationaux des sujets. Il leur est permis d'exprimer sans détours leur opinion sur la conduite du roi : s'ils la désapprouvent, ils le disent avec une franchise mâle et éloquente dont le fougueux tribun de Rome se serait honoré. On en jugera par l'exemple suivant. Moshesh avait donné la jouissance de quelques pièces de bétail à un officier[1] distingué par son

ment des Batlapis; leurs chefs sont essentiellement des *protecteurs*.

[1] Ce mot, comme plusieurs autres, doit s'entendre dans un

courage. Il a voulu dernièrement reprendre ce bétail pour l'envoyer en présent à Lepui, chef des Batlapis de la station de notre frère Pellissier. L'officier, extrêmement irrité, s'est présenté devant Moshesh et l'a interpellé de la manière suivante : « Est-ce ainsi qu'un homme juste doit se conduire ? « Vous m'enlevez toute ma nourriture, toute la sub- « sistance de mes femmes et de mes enfants, pour « l'envoyer à des étrangers. N'avez-vous pas d'autre « bétail à me donner, et faut-il que vous laissiez « dans la misère ceux auxquels vous devez votre « salut? Regardez mon corps, il est couvert de bles- « sures. J'ai combattu contre les Mantœtis, les Zou- « las et les Korannas. Que l'ennemi vienne encore, « on verra si Moshesh ira s'exposer aux assagaies. « Non, il restera sur sa montagne auprès de ses « femmes, il n'osera me suivre. C'est moi qui me « battrai, qui souffrirai la faim, la soif, la fatigue, « tandis que mon chef mangera, boira et dormira « paisiblement. »

« La loi du talion est presque le seul principe de jurisprudence que les chefs béchuanas connaissent. Ils ont cependant quelque idée de l'art d'apprécier la gravité des fautes d'après les circonstances qui les ont accompagnées ou produites. L'homme qui dérobe un bœuf dans un besoin pressant est

sens restreint et comparatif. *Roi, officier,* sont des termes que nous employons chaque jour, faute d'autres.

moins coupable à leurs yeux que celui qui vole une chèvre pour satisfaire un penchant secret à la rapine. Ici, comme en Europe, la grandeur de l'offense croît en raison du rang et du caractère de l'offensé. Le rapt et le meurtre sont punis de mort; le criminel est précipité du haut d'une montagne, on lui lie les pieds et les mains, et l'exécuteur le pousse sur d'horribles rochers à deux ou trois cents pieds de profondeur. Outre le bourreau, personnage important, deux hommes veillent particulièrement au maintien de l'ordre. L'un joint à la charge de crieur public celle de déblayeur général; il enlève de la ville les immondices de toute espèce. L'autre veille, pendant la nuit, à ce que personne ne se jette par accident en bas de la montagne; dans les cas de mort violente et subite, il fait la levée des cadavres.

« On voit, par les détails précédents, que, si les missionnaires donnent quelquefois aux Béchuanas le nom de sauvages, cette qualification doit s'entendre dans un sens restreint. Comparé à l'affreux cannibale de la Nouvelle-Zélande, le Mossouto est un homme civilisé; mais sa civilisation le cède infiniment à la nôtre : toutefois, c'est une *espèce* de civilisation qui, bien qu'incomplète et grossière, ne laisse pas de surprendre agréablement. On s'attendrait à trouver chez ce peuple des notions religieuses du même intérêt. Mais, hélas! les Bas-

soutos vivent sans Dieu et sans espérance au monde; en vain voient-ils la puissance de la Divinité dans ses ouvrages; le spectacle imposant de la création n'a jamais touché leurs cœurs; ils n'ont jamais senti ce pressant besoin de reconnaissance et d'adoration qui inspire l'hymne du chrétien et jette le malheureux Indou sous le char de Juggernaut; ils ont seulement conservé quelques traditions confuses d'un Être suprême, mais elles n'exercent aucune influence sur les individus. Le dieu des Béchuanas (Morimo) est un *homme*[1] éternel, infiniment sagace et rusé, porté naturellement au mal, et d'autant plus terrible qu'il fait servir ses attributs à l'exécution des desseins les plus pernicieux[2]. Sous un autre nom, c'est l'Arimane des anciens Persans[3]. Heureusement pour le bien de l'humanité il est relégué dans les entrailles de la terre et s'occupe peu des mortels : aussi n'est-il pas nécessaire de le

[1] La langue séchuana, comme toutes les langues muettes, est très-pauvre en mots théologiques et métaphysiques. Nous disons chaque jour : Dieu est un *homme* saint, pour *être* saint, parce que les Bassoutos n'ont pas l'idée abstraite de l'*être*.

[2] Cette idée de la perversité naturelle de Morimo a surtout prévalu chez les Bassoutos ; elle n'existe pas à ce degré chez les Batlapis : chez eux Morimo est aussi puissant pour faire le bien que pour faire le mal, et il a autant de penchant pour l'un que pour l'autre.

[3] *U na le Morimo*, « vous êtes Dieu, » est une expression proverbiale pour dire : vous êtes un méchant. Chez les Batlapis, cette expression signifierait : vous êtes puissant ou sage.

fléchir par des prières. Les faiseurs de pluie ont seuls le droit de lui offrir une espèce de culte. Ils connaissent dans le désert des cavernes profondes où l'on peut voir Morimo et converser avec lui. Lorsqu'ils arrivent en sa présence, ils ont soin d'enchaîner sa puissance par des charmes secrets. Ces prétendus magiciens révèrent certains animaux que Morimo chérit et auxquels il communique une partie de sa divinité. Tel est un certain chlamydophore (*dasypus sexcinctus*), qu'on ne peut pas tuer sans encourir une punition éclatante.

« Nous avons observé chez les Bassoutos quelques traces de sacrifices. Lorsqu'une personne est dangereusement malade, ses amis immolent des agneaux pour la soulager (c'est leur propre expression); si elle meurt, on égorge autant de bœufs sur sa tombe qu'elle a laissé d'enfants. Ces rites se terminent par une sorte de lustration. Les proches parents du décédé amènent un bœuf sur le tombeau, recueillent le sang et les ordures de l'animal dans un vase, et y lavent religieusement leurs mains. Pendant la cérémonie de l'enterrement, on rassemble autour du cadavre autant de bestiaux que possible. Ne serait-ce pas un reste de la doctrine de la métempsycose?

« Les amulettes n'ont pas autant de crédit dans ces contrées que dans les parties plus australes de l'Afrique; cependant il est rare de voir un Mos-

souto qui n'en porte pas sur son corps. Tantôt c'est une vessie de cheval ou l'aile d'un petit oiseau fixée au milieu des cheveux, tantôt un collier de suif et d'osselets. Quelques os du torse d'un animal et deux petites lames d'ivoire offrant à leur surface des points noirs, semblables à ceux des dés, forment un amulette divinatoire. Le Mossouto a-t-il perdu son troupeau, il prend cet amulette dans ses mains, le ressasse en prononçant une courte formule et le jette par terre; puis examinant la disposition des os et des morceaux d'ivoire, les uns par rapport aux autres, il vous dira de quel côté est le bétail perdu, s'il en manque quelques pièces, etc. etc.

« Au reste, je le répète, les Bassoutos parlent de Morimo, consultent leurs faiseurs de pluie et leurs amulettes, immolent des victimes sans paraître y attacher la moindre idée religieuse. « Nous avons « appris cela de nos pères, mais nous n'en connais- « sons pas la raison. » Voilà la réponse qu'ils font aux questions qu'on leur adresse sur ces matières. Peut-être vaudrait-il mieux pour notre œuvre qu'ils n'eussent aucune notion de ce genre. Comment leur prouver la bonté de Dieu et la nécessité de la prière, aussi longtemps que le nom de Dieu leur rappelle un être odieux et insensible aux misères humaines? Le fils aîné de Moshesh, nous entendant un jour prêcher sur la miséricorde divine,

nous fit l'observation suivante : « Si vous parlez d'un « dieu bon, donnez-lui le nom de votre langue ; « mais ne dites jamais que Morimo est bon. »

« Après avoir parlé des Bassoutos d'une manière générale, comme peuple, il me reste à les considérer comme individus. Je serai court sur cet article, de peur d'être inexact. Une année d'observation ne suffit pas pour donner la connaissance complète des inclinations, des mœurs, des idées d'une nation. Le cœur de l'homme se dérobe à l'examen ; de là les erreurs fréquentes de voyageurs qui prennent souvent l'apparence pour le fond réel des caractères.

« Sous le rapport physique, les Bassoutos diffèrent assez des autres tribus Béchuanas ; ils ressemblent davantage aux Cafres. Ils ont généralement la peau très-noire, le nez presque aquilin, les lèvres minces et la barbe touffue. Sauf leur couleur et leurs cheveux laineux, ils se rapprochent beaucoup plus de la race caucasique que de la race nègre.

« Naturellement curieux, causeur, enjoué, le Mossouto chérit la vie sociale. Son plus grand plaisir est de s'asseoir avec ses amis autour d'un feu et de passer des heures entières à parler de diverses choses. La conversation est presque toujours entremêlée de bruyants éclats de rire. Souvent un membre du cercle se lève, s'agite dans tous les sens, déclame d'une voix perçante : vous le croyez

en furie. . . . pas du tout, il arrive au point le plus intéressant de sa narration; il s'agit d'une chasse, d'un combat, d'une vieille chronique transmise à l'oracle par ses ancêtres. Tels que sont les Bassoutos dans ces moments d'oisiveté, tels ils paraissent dans tous leurs rapports sociaux : simples, vifs, communicatifs. On voit au centre de Bassiou une vaste place entourée de roseaux; c'est là qu'au milieu des cris de joie, des chants, des sifflements, des murmures confus, des conversations particulières, l'un coud un kobo, l'autre étend une peau verte sur le gazon et la fixe avec des pointes de bois dur; un troisième la décharne; quelques-uns tressent des corbeilles. Pendant ce temps, les femmes préparent du bogobe[1], des haricots, du lait aigre. On les entend, à l'entrée des huttes, broyer le millet d'Inde entre deux grès. Lorsque les aliments sont prêts, elles les apportent dans des vases de terre. Le repas est commun, chacun puise indifféremment au plat de son voisin; et si l'un des convives, plus fortuné que les autres, a pu se procurer à la chasse une antilope ou un zèbre, il en régale libéralement tous ses amis.

« Tel est le spectacle ordinaire que ce peuple présente. Pourquoi faut-il pénétrer plus avant et percer l'écorce séduisante qui recouvre les vrais ressorts de son cœur?. . . . Nos rapports fréquents

[1] Espèce de pain.

avec les individus nous ont appris que cette générosité naïve, ce besoin de rapprochement et d'intimité, sont plutôt le fruit de l'habitude que le produit d'une disposition naturelle à la bienveillance. Les Bassoutos, si aimables à l'extérieur, ne se font pas scrupule de tromper la confiance de leurs amis pour s'emparer de leurs biens. Ils sont d'ailleurs défiants à l'excès. La polygamie la plus outrée règne parmi eux, et cet indice d'un penchant prononcé à la dissolution n'est pas le seul que nous ayons remarqué. J'ose à peine parler de leur gloutonnerie, tant elle est dégoûtante : au pied de la lettre, ils font un dieu de leur ventre; manger est pour eux une affaire capitale, qui semble absorber toutes leurs pensées.

« Espérons que l'Évangile changera bientôt ces inclinations charnelles. Le mal est invétéré, mais il cédera à la toute-puissance du remède. Les Bassoutos ne sont pas apathiques, il y a chez eux une grande vigueur d'âme et beaucoup de jugement; s'ils reçoivent les vérités révélées, ils avanceront à grands pas dans la voie du salut[1]. »

L'espérance du missionnaire n'a pas été trompée; aussi nous empressons-nous d'ajouter que, depuis lors (l'auteur écrivait en mai 1834), il s'est fait, sous l'influence du christianisme, une amélioration sensible dans l'esprit, dans le caractère

[1] *Journal des missions évangéliques*, x^e année, p. 38 et suiv.

et dans les mœurs des naturels. Les Bassoutos ne manquent ni de pénétration pour saisir des idées élevées et surtout abstraites, ni de sensibilité pour être vivement émus par les grandes vérités que présente la religion.

Dans l'une de ses catéchisations, le missionnaire Casalis fut appelé à parler du mystère de la Trinité et de ses opérations. Le sujet étant difficile; il voulut s'assurer s'il avait été compris, et il invita l'un de ses auditeurs à rendre compte de ce qu'il venait d'entendre. Voici ce qu'il dit : « Je n'ai pas de langue pour parler de choses aussi hautes; cependant, je dirai dans ma folie : L'homme était malade; Dieu l'a guéri. Dieu le Père a *pensé* le remède et l'a donné, Dieu le Fils a *fait* le remède avec son sang, Dieu le Saint-Esprit le fait *boire* à notre âme mourante. »

Le grand mystère de la Rédemption ne les trouve point insensibles. Le missionnaire de Morija, M. Arbousset, raconte à cet égard ce qui suit : « Un jour que j'avais expliqué ces admirables paroles du prophète : *la justice et la paix se sont entre-baisées* (Ps. LXXX, v. 11), et tâché de prouver qu'elles ont eu leur accomplissement en Jésus-Christ, un Mossouto demanda si Dieu n'aurait pas pu faire grâce aux pécheurs sans exiger une réparation pour leurs offenses? à quoi son camarade répondit : « Pas plus que je ne te pardonnerais sans

« réparation si tu m'avais impertinemment craché « au visage. » Un troisième reprit plus longuement : « Lorsque l'habit est déchiré, dit-on aux deux pièces : « Rejoignez-vous? Non, mais on cherche un fil quel- « conque qui serve à les rejoindre. Or il en est de « même des rapports de l'homme avec Dieu. Adam « était jadis en paix avec son créateur, parce qu'il « n'était ni moins droit, ni moins pur que celui qui « le fit à sa propre image. Une harmonieuse paix ré- « gnait alors entre l'homme et son auteur. Ensuite « qu'arriva-t-il? Il arriva que Satan mit le péché « entre Adam et Jéhovah. L'un dit : J'aime le péché; « l'autre dit : Je ne l'aime point. Ainsi s'alluma la « guerre entre les deux partis. Maintenant, si Jésus « a paru et qu'il ait ôté le péché, il a ôté le désac- « cord; la paix retourne à son ancienne place. Jésus « ne devient-il pas de la sorte le fil unissant? En lui « la justice de Dieu, qui dit : Frappe l'ennemi; et son « amour de la paix, qui crie : Épargne Adam, se sont « entre-baisés, comme deux anciens amis qui se ré- « concilient. Tout cela n'est que fort vrai, ajouta le « catéchumène; mais pourquoi nos cœurs refusent- « ils l'obéissance? » Et il pencha sa tête dans ses deux mains en poussant un douloureux soupir[1]. »

Les Bassoutos ont un attachement invincible à leurs coutumes nationales; ils tiennent surtout

[1] Treizième Rapport annuel de la Société des missions évangéliques de Paris, 1840, p. 33.

opiniâtrément aux antiques cérémonies de la sépulture des morts. Malgré cela les missionnaires ont remporté sur eux, à cet égard, une victoire signalée, dont l'influence s'est fait sentir déjà, et se fera sentir davantage encore, par la suite, dans toute la nation. M. Casalis écrivait, sous la date du 5 septembre 1839 :

« On a longtemps cru, et j'ai moi-même partagé cette opinion, que les Béchuanas ne devaient pas être classés parmi les peuples idolâtres. Les pagodes de l'Inde et les maraës de la Polynésie nous ont trop accoutumés à l'idée que tout culte païen doit nécessairement se déceler par un autel et un fétiche. Il était difficile de connaître la pensée religieuse des habitants du sud de l'Afrique, parce que son influence ne s'exerce sur presque aucun des actes de la vie ordinaire. On ne pouvait en découvrir la nature qu'en assistant à ces scènes émouvantes qui arrachent l'homme à ses préoccupations habituelles et le forcent à croire en l'instruisant de sa dépendance. La tombe et le berceau, en présence desquels il est si difficile d'être athée, sont les autels où le Mochuana sacrifie, et c'est aux ombres redoutables de ses ancêtres qu'il demande un doux repos pour la froide dépouille d'un parent bien-aimé et des jours sereins pour l'enfant qui vient d'ouvrir les yeux à la lumière. Ce culte n'a rien de vague et d'indéfini; c'est plus

qu'un simple hommage rendu aux générations passées, c'est une adoration réelle. L'homme de tous les pays craint les esprits plus qu'il ne les aime; un profond sentiment de frayeur accompagne généralement l'idée que les morts disposent du sort des vivants. Les anciens parlaient beaucoup d'ombres courroucées[1]; s'ils sacrifiaient aux mânes, c'était le plus souvent pour les apaiser. Ces idées répondent parfaitement à celles des Béchuanas. Ils prient plutôt qu'ils ne rendent grâces; ils cherchent plutôt à détourner les châtiments qu'à s'attirer des faveurs; en un mot ils n'adorent les Barimos que lorsqu'ils pensent qu'il y aurait du danger à ne pas le faire. Cette foi explicite à l'immortalité de l'âme et à l'existence du monde invisible nous a servi comme d'un puissant levier pour remuer la tribu des Bassoutos; mais, d'un autre côté, le système idolâtre qu'on en a déduit a été, jusqu'ici, l'un des plus grands obstacles au succès de nos travaux. On comprendra combien il est subversif de tout progrès et de toute réforme salutaire, si l'on réfléchit que, d'après les notions des naturels, on ne saurait provoquer plus directement la colère des générations divinisées qu'en se départissant des préceptes et des exemples qu'elles ont laissés après elles. Jaloux d'assurer à

[1] Il est remarquable que les Bassoutos donnent aux esprits le nom de *liritis*, proprement *ombres;* ils les appellent aussi *barimos*.

notre Dieu et Père l'adoration et la puissance qui n'appartiennent qu'à lui seul, nous avons dirigé nos principales attaques contre toute violation directe ou indirecte des premier et second commandements. Celui qui fit triompher sa cause sur le mont Carmel, en présence des dix tribus égarées, a soutenu nos faibles bras, et déjà nous avons à lui rendre grâces d'une victoire signalée dont l'influence est de nature à s'étendre à toute la nation.

« Tséniégi, sœur d'Entlaloé[1], était atteinte d'une maladie qui, selon toutes les probabilités, devait terminer ses jours. Son frère, sincèrement converti à l'Évangile, la recueillit chez lui, et s'opposa à ce que l'on eût recours aux cérémonies usitées pour obtenir la guérison des malades. « Dieu seul, « disait-il, a ouvert la porte de la vie à ma sœur, « Dieu seul peut lui ouvrir les portes de la mort; « c'est Dieu seul que nous prierons. » Ni les outrages du plus grand nombre, ni les flatteries et les caresses des gens adroits dans l'art de séduire, ne purent ébranler la résolution de ce fidèle chrétien. Assis jour et nuit auprès de sa sœur, il la pressait de recourir aux mérites du Sauveur, et le nom de Jésus fut le dernier son qui frappa l'oreille de Tséniégi expirante.

« Dès qu'elle fut morte, Entlaloé vint me dire qu'il desirait l'ensevelir chrétiennement, ou plu-

[1] Premier indigène converti à Thaba-Bossiou.

tôt, selon son expression, « la mettre en réserve pour « le jour de la résurrection. » Ce n'était pas une petite entreprise; nous n'avions aucun antécédent dont nous pussions nous prévaloir, et cependant il s'agissait d'attaquer de front l'idolâtrie du pays. Dès qu'une personne a expiré, elle est censée avoir pris place parmi les dieux de la famille. On dépose ses restes dans le parc des bestiaux, afin que ces animaux sacrés la protègent contre les maléfices des sorciers, auxquels on suppose la puissance d'évoquer les morts. Une génisse noire est immolée sur la tombe; c'est la première oblation faite à la nouvelle divinité, en même temps qu'un acte d'intercession en sa faveur, destiné à lui assurer une heureuse réception dans les régions souterraines qu'habitent les barimos. Chacun des assistants aide à asperger la fosse et répète la prière suivante : « Repose en paix avec les dieux, donne-« nous des nuits tranquilles. » J'invitai Entlaloé à aller instruire Moshesh de ses intentions; il fut accueilli avec bienveillance et le chef lui fit la réponse suivante : « Entlaloé, je te reconnais pour un « chrétien; j'ai vu le changement qui s'est opéré en « toi, et j'ai dit : La parole qui renouvelle ainsi « l'homme est la parole de vérité. Loin de m'offen-« ser en faisant bien, tu peux être sûr d'avoir mon « approbation. Viens, je veux te désigner moi-même « le lieu où nous allons fonder la ville des morts;

« ta sœur en sera la première habitante, mais nous « l'y suivrons tous. » Le lendemain matin, près de cinq cents personnes accompagnaient le corps de Tséniégi au nouveau cimetière. Le cortège, précédé par quatre porteurs, s'avançait dans le plus profond recueillement. Je fis le service funèbre d'après le rite de nos Églises protestantes; puis la foule se retira, évidemment touchée de la beauté des espérances que la foi donne au chrétien.

« Ceci se passait vers la fin du mois de juin. Nous commencions déjà à sentir les premières attaques de la rougeole, qui a ravagé, cette année, toute l'Afrique méridionale. Quelques jours après l'enterrement de Tséniégi, cette maladie nous enleva notre petite fille. Le Seigneur voulait nous donner une occasion de le glorifier dans cette dispensation douloureuse. Il fallait que les Bassoutos eussent devant les yeux le spectacle de parents chrétiens, pleurant un enfant chéri, mais contenus par la ferme conviction qu'ils le retrouveraient bientôt dans des régions de bonheur et de gloire. Moshesh voulut voir le petit corps avant qu'on fixât le couvercle de la bière. Il fut touché des soins que la mère avait mis à orner les restes innocents d'un ange. Le discours que notre bien-aimé frère Arbousset prononça sur la tombe produisit également une profonde impression sur lui. « Ah! s'écria-t-il, les chrétiens seuls sont heureux;

« ils pleurent, mais leurs larmes ne ressemblent pas « aux nôtres ! Oui, Emma ressuscitera ; la mort n'est « qu'un gué que l'homme traverse pour aller à « Dieu ! »

« Moshesh était à la veille de perdre l'une des personnes qu'il aimait le plus tendrement, la sincérité de ses convictions allait être mise à une terrible épreuve. Mantsanè, sa principale femme, dans un accès de délire occasionné par la rougeole, se précipita du haut du rocher le plus escarpé de la montagne. Le chef, en me faisant savoir cette triste nouvelle, me pria de ne pas le laisser seul parce que ce jour de larmes serait probablement aussi un jour de débats. En effet, la grande question du culte des barimos allait être vidée pour Thaba-Bossiou. Mantsané appartenait à une famille puissante et malheureusement remarquable par son opposition à l'Évangile. Les funérailles des personnes élevées en dignité se font communément avec beaucoup de pompe, et on leur sacrifie à plusieurs reprises. La chair des victimes sert de pâture à une foule de parasites éhontés qui forment la cour des souverains de ce pays-ci. On pouvait s'attendre à ce que cette tourbe avide se mît du parti des parents de Mantsané pour maintenir les anciens usages. Je me rendis auprès du chef vers midi, et le trouvai plongé dans la plus profonde douleur. Il était temps que je vinsse à

son secours. Près d'un millier de bœufs avaient été réunis sur la place principale de la ville, et l'on achevait de percer une fosse dans le parc où la mère de Letsié et de Molapo a été enterrée, il y a quelques années. « Consentirez-vous à faire le ser-« vice sur cette fosse? me demanda le chef.—Non, « Moshesh, répondis-je avec douceur; vous avez un « cimetière, je ne parle que là. Ce bétail m'apprend « assez que vous êtes tentés de prier mon Dieu et vos « barimos en même temps; je serais infidèle à mon « maître si j'accédais à vos désirs. —Je vous l'avais « bien dit! s'écria Moshesh, en se tournant vers la « foule, vous voulez que je serve Jéhovah d'une main « et le démon de l'autre. » Un murmure de mécontentement accueillit ces paroles. Le frère de la défunte protesta contre toute déviation des coutumes nationales. « Sur quoi sont fondés ces usages? re-« prit Moshesh, je voudrais bien voir le livre où « vous les trouvez prescrits. Les missionnaires vous « donnent la raison de tout ce qu'ils font. L'homme « meurt parce qu'Adam nous a tués lorsque nous « étions encore tous en lui, comme la plante du blé « est dans le grain. Il faut enterrer les morts dans « un même lieu, parce qu'il est beau de penser « qu'ils dorment ensemble le long sommeil de la « mort. L'homme n'est seul qu'aussi longtemps qu'il « demeure dans le sein de sa mère; dès qu'il voit le « jour, il se colle à la mamelle de celle qui l'a en-

« fanté et, dès lors, il vit dans la société de ses sem-
« blables. Vous dites qu'il faut sacrifier aux barimos;
« mais les barimos ne sont que des hommes comme
« nous, seulement, au lieu de vivre sur la terre, ils
« sont allés s'asseoir devant leur juge. Et vous aussi,
« lorsque vous serez morts, on fera de vous des ba-
« rimos; voulez-vous que nous vous adorions dès
« aujourd'hui? Mais, comment adorer des hommes?
« et, si vous n'êtes que des hommes maintenant, se-
« rez-vous plus puissants lorsque la mort aura mois-
« sonné la moitié de vous-mêmes? » Ici, Ratsiou, le principal opposant, répartit durement : « Nous nous
« taisons, Moshesh, parce que nous ne voulons pas
« céder. » Un autre ajouta : « Ce que disent les mis-
« sionnaires serait excellent si nous le croyions,
« mais je ne le crois pas, pour ma part. — Et c'est
« cependant la vérité, reprit le chef. — Oui, la vé-
« rité, la vérité!!.... » cria une voix, du milieu de l'assemblée; « courage, mon maître, fais le bien,
« tu ne t'en repentiras pas! » Je pris alors la parole, et, m'adressant aux personnes les plus influentes, je leur dis : « Grands de Thaba-Bossiou,
« vieillards que nous respectons tous, je hais la pa-
« role dure. Moshesh vous a dit les raisons pour les-
« quelles le culte des barimos doit cesser. Réfutez
« les vérités que je vous annonce, me voici, parlez,
« j'écoute. — Et moi aussi, j'écoute, dit le chef,
« parlez!.... » Long silence..... « Nous parlerons,

« dit enfin quelqu'un, lorsque le Morouti (le mis-
« sionnaire) se sera retiré. — Oui, vous vaincrez
« lorqu'il n'y aura plus d'adversaire; parlez main-
« tenant! s'écria Moshesh, un peu échauffé par une
« opposition aussi opiniâtre. Pourquoi regardez-
« vous à terre, pourquoi faites-vous des marques
« sur la poussière? Je disais en mon cœur : Il est
« autour de moi bien des gens qui ont la parole
« de sagesse; mais, je vois aujourd'hui qu'ils n'ont
« que celle de la vanité.... Qu'on recomble la fosse
« immédiatement, et que le bétail soit conduit au
« champ. » Puis, se tournant vers moi : « Vous avez
« vaincu; la femme que je pleure ira dormir avec
« Tséniégi; et, moi aussi, je veux un jour reposer
« avec elles. » A l'ouïe de ces paroles, je serrai la
main au chef, et mon cœur s'éleva vers Dieu pour
le louer. Le frère Gosselin se rendit au cimetière
pour donner les directions nécessaires, et le len-
demain la parole de Dieu fut adressée à une mul-
titude assemblée sur la tombe de Mantsané. De-
puis ce jour mémorable les habitants de Thaba-
Bossiou ont regardé la question comme résolue,
et le soin de renfermer la poudre à la poudre a été
ajouté aux autres devoirs de mon ministère.

Pour fournir à nos lecteurs le moyen d'appré-
cier l'action du christianisme sur l'esprit inculte
et sauvage de ces hommes de la nature, nous leur

Journal des missions évangéliques, xv année, p. 12 et suiv.

ferons le récit de deux conversions, l'une d'un simple Mossouto, l'autre d'un chef de tribu, en mettant sous leurs yeux les lettres mêmes dans lesquelles les missionnaires ont fait part au Comité de ces réjouissantes nouvelles :

Messieurs,

Dans ma dernière lettre j'eus la joie de vous apprendre qu'Entlaloé avait été baptisé, et que Ramaseatsané était sincèrement converti. Depuis lors ce dernier, dont je vous ai dépeint déjà l'aimable caractère, a été admis dans l'Église du Seigneur. Un autre habitant de Thaba-Bossiou, qui vous a été jusqu'à présent inconnu, n'a pas tardé à l'y suivre. Son nom est Moussetsé. L'histoire de sa vie m'a semblé de nature à vous intéresser, et je vais essayer de vous la rapporter telle que je la tiens de lui-même. Elle présente quelques incidents qui paraîtront extraordinaires, mais qui malheureusement ne sont que trop communs dans les pays où la religion chrétienne n'a jamais pénétré.

Moussetsé naquit vers l'an 1812 ; sa première enfance fut entourée des soins les plus tendres. Son père était riche, car il possédait quelques vaches et un troupeau de chèvres ; de plus, un assez beau champ, attenant à sa hutte, lui rapportait chaque été sa provision de millet. A cette époque, les Bassoutos étaient plus disséminés qu'on ne les trouve aujourd'hui, parce qu'un long intervalle

de paix leur avait fait oublier les avantages d'une concentration de forces. Comment, lorsqu'on ne se croyait menacé d'aucun péril, résister à la tentation d'aller, avec quelques amis de choix, s'établir au pied d'une cascade, ou bien sous l'ombrage touffu d'un olivier solitaire, ou bien encore dans une grotte tapissée de campanules, où l'on était réveillé chaque matin par les doux roucoulements des pigeons ramiers? De longs désastres ont, depuis, fait oublier ces retraites charmantes, et la sécurité qu'offrent les montagnes a couvert de villages leurs crêtes rocailleuses. Au temps où nous nous reportons, Moshesh travaillait déjà à fondre en une seule nation tous les indigènes qui se réclamaient du nom de Bassoutos. Ce système politique, dont les heureux effets commencent à se manifester, était alors peu goûté. La tribu présentait, quoique sur une échelle infiniment plus petite, l'aspect de notre patrie aux temps féodaux. Chaque petit chef, tout en reconnaissant la suprématie de la maison de Mokachane, travaillait à s'assurer le plus d'indépendance possible. Telle était la situation du pays dans ces jours que les vieillards de Thaba-Bossiou regrettent encore.

« Moussetsé, parvenu à sa huitième année, venait de recevoir, de la main de son père, un javelot léger et un chapeau de jonc; il allait devenir le berger de ce précieux troupeau dont le lait

l'avait fait grandir. Sa joie enfantine était grande, mais elle devait se changer en de longues années de souffrance. Un ennemi terrible pénètre dans les vallées de Matlapa, brûle les champs de blé, enlève le bétail et laisse les malheureux échappés au carnage dans le dénûment le plus affreux. Cette avalanche de Matébélés entraîna le père de Moussetsé et tous ses biens. Le lendemain, de légers nuages de fumée qui s'élevaient de différents points, et que le vent roulait le long des collines, apprirent à la triste veuve de Coni que tout ce qui lui était cher avait péri, tout excepté sa hutte délabrée et un enfant trop jeune encore pour lui être d'aucun secours. Il ne restait à l'infortunée aucun ami pour la consoler. Son Dieu était près d'elle, mais elle l'ignorait. Jamais un messager du salut ne s'était assis devant sa porte pour lui apprendre qu'elle avait un père dans le ciel. Ah! pourquoi les fidèles de ma patrie ont-ils tant tardé à déployer au souffle du Seigneur les voiles du navire missionnaire? Pourquoi des sophistes barbares ont-ils arrêté l'élan de la charité chrétienne, en dépeignant avec des couleurs trompeuses ce qu'ils appellent l'heureuse innocence de l'homme de la nature? Cet homme de la nature, l'ont-ils connu? Leur a-t-il révélé le secret de son cœur? Le croient-ils insensible? Pensent-ils qu'au désert la mort d'un époux, d'un père, fasse couler moins

de larmes que dans les chambres tapissées de crêpes funéraires? Ah! si, au lieu de se laisser égarer par d'orgueilleuses théories, ils fussent venus consulter leur frère d'Afrique, il leur eût dit que son âme est ouverte à toutes les impressions, qu'il sent, qu'il aime, qu'il souffre à leur manière. Appliquée à leurs intérêts spirituels, la prétention que les païens n'ont pas besoin des secours de la sympathie chrétienne, est un blasphème; appliquée à leurs intérêts terrestres, c'est, dans bien des cas, l'opulence insultant au dénûment.

« La mère de Moussetsé, après s'être assurée qu'il ne lui restait aucune provision, prit un bâton pointu à la haie qui entourait sa hutte, et l'ayant remis à son enfant, elle l'envoya déterrer des racines et des bulbes sauvages. Elle s'occupa, pour sa part, à lier en gerbes un gramen fort commun que le bétail dédaigne à cause de sa dureté. Cette herbe était alors mûre : après l'avoir battue, elle eut quelques poignées d'un grain brun, assez semblable, quoique plus petit, à de la semence de choux. Ce grain, broyé entre deux pierres, lui donna une pâte grossière et insipide, qu'elle s'estima fort heureuse cependant d'avoir obtenue.

« Plusieurs semaines s'écoulèrent, et pas une ancienne connaissance ne se présenta. Mamoussetsé sentit ses forces l'abandonner, le chagrin les minait rapidement. Elle se hâta de faire une petite

provision de pain de mosséka[1], car elle prévoyait que bientôt il lui serait impossible de pourvoir à ses propres besoins et à ceux de son enfant. Quelques jours plus tard elle était couchée au fond de sa hutte, incapable de tout mouvement. Une vieille peau était tout ce qu'elle avait pour se couvrir lorsque les accès de fièvre faisaient trembler ses membres de froid. Moussetsé, trop jeune encore pour apprécier le danger où était sa mère, ne comprenait pas pourquoi elle ne venait plus s'asseoir au soleil avec lui. Un jour il l'entendit l'appeler d'une voix éteinte. « Mon enfant, lui dit-elle, va te faire recueillir par quelqu'un, on aura pitié de toi; quitte-moi, je suis morte! Voilà deux jours que tu n'as rien mangé. Suis le sentier qui traverse la vallée, quelqu'un te rencontrera. — Moi, vous quitter, répondit le petit, tout hors de lui de surprise, ne parlez pas ainsi, cela me ferait pleurer. Non, vous serez bientôt guérie, et alors je n'aurai plus faim. » Et l'innocent enfant se réfugiait, dans sa détresse, sous la peau qui couvrait sa mère; hélas, il ne s'était pas aperçu que pendant qu'il lui parlait elle avait rendu le dernier soupir! — Trois jours s'écoulèrent avant qu'il le sût; il la croyait endormie et n'osait pas la réveiller. Une femme étrangère qui vint à passer, étonnée de voir un enfant assis, pensif, à la porte de la hutte, entra par curiosité

[1] Mosséka, nom de l'herbe décrite plus haut.

et apprit à Moussetsé que sa mère était morte. Morte!.... ce mot qu'il avait de la peine à comprendre, lui fut expliqué par l'immobilité et la roideur du cadavre. Un désespoir affreux s'empara de son jeune cœur, tandis qu'il suivait machinalement des yeux celle qui lui avait ravi son illusion, et qui l'abandonnait impitoyablement à son sort[1].

« Le lendemain il se rappela le dernier conseil de sa mère, et se mit à marcher le long de l'étroit sentier qu'elle lui avait indiqué. Au bout de quelques heures, il arriva près d'un champ que cultivait un homme d'un aspect bienveillant. Il s'assit à terre sans rien dire. Le maître du champ ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il comprit son malheur. Il se hâta d'aller le relever, et le mena près d'un ruisseau pour laver ses membres couverts de poussière et d'ordures. A la vue de l'eau, le petit infortuné, dont la faim commençait à égarer la raison, poussa des cris perçants. « Ah! ne me noyez pas! Je serai

[1] On se demandera, sans doute, comment cette femme poussa l'inhumanité jusqu'à négliger d'enterrer ou de faire enterrer la défunte. Il m'est pénible de devoir publier le fait affligeant que les Bassoutos n'enterrent jamais les personnes mortes de faim. C'est une conséquence de leur système religieux. Toute inhumation devant être faite avec des sacrifices aux barimos, l'inhumation ne leur paraît pas possible lorsque l'individu décédé n'a laissé aucun bétail, ou n'a aucun ami qui veuille en fournir pour la cérémonie. Aussi, dans des temps de famine et de dénûment complet, voit-on souvent des enfants traîner le cadavre de leur père dans un ravin et l'abandonner là.

« votre domestique, je garderai vos chevaux! » Il ne se rassura que lorsque le bienfaisant Lékabougnane eut appelé ses propres enfants, auxquels il confia le jeune étranger, tandis qu'il allait lui chercher quelque nourriture. Il revint bientôt portant dans une main un pain de millet, et dans l'autre un vase rempli de lait doux. Moussetsé fit de vains efforts pour manger du pain. Sa bouche était entièrement desséchée, et ses mâchoires adhéraient obstinément l'une à l'autre; il ne put prendre qu'un peu de lait, et encore ce breuvage adoucissant lui fit-il pousser un cri lorsqu'il en avala la première gorgée. Les soins qu'on lui prodigua ne tardèrent cependant pas à le remettre. Au bout de quelques jours, il fut assez fort pour commencer à se rendre utile, et dès ce moment il se considéra comme un membre de la famille de Lékabougnane.

« Cependant l'état politique du pays empirait chaque jour. Des hordes de Matébélés s'étaient établies sur le sol fertile du Lessouto. Ces envahisseurs tenaient les habitants dans un effroi continuel; leurs déprédations causèrent bientôt une famine générale; on commençait à parler de cannibales, on savait le nombre des victimes sacrifiées à leurs appétits inhumains[1].

[1] L'existence de hordes cannibales au sud de l'Afrique est désormais un fait acquis à l'histoire, et dont les découvertes de MM. Arbousset et Daumas ont donné la trop triste certitude. (Édit.)

« Lékabougnane crut devoir chercher quelque retraite sûre pour sa famille; la hutte où Moussetsé avait reçu un accueil si charitable fut abandonnée. Après deux jours de marche, un pressentiment indéfinissable s'empara de Lékabougnane. « Arrête-« toi ici, dit-il à Moussetsé, ne viens pas plus loin « avec moi. — Pourquoi m'empêcher de vous suivre, répondit l'orphelin; n'êtes-vous pas mon père? « — Je t'aime comme mon enfant, reprit le Mossouto attendri, mais la misère où je suis réduit « m'empêchera désormais de rien faire pour toi. Il « est des chefs puissants dans le pays, va te mettre « à leur service. » Moussetsé, inébranlable, reprit son petit paquet et continua à suivre son maître, qui n'insista plus pour le moment. Vers le soir on passa près de quelques individus qui venaient de tuer un bœuf. Lékabougnane s'approcha d'eux, et ôtant de son cou un collier de cuivre, le seul ornement qui lui restât, il l'échangea contre un peu de viande qu'il roula dans un morceau de peau et qu'il attacha aux épaules de Moussetsé. « Va, mon enfant, « lui dit-il alors, ne t'obstine plus à m'accompagner; « j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu. » Au ton dont ces paroles furent proférées, Moussetsé comprit qu'il devait obéir; il s'assit à côté du chemin, et les larmes qu'il se mit à répandre l'empêchèrent de voir la route que sa famille adoptive avait prise. Tandis que cette scène touchante se passait,

une troupe de cannibales, cachée dans les bas-fonds, avait épié la marche de Lékabougnane et de sa famille. Les malheureux fugitifs furent poursuivis, et le lendemain matin quelques ossements épars étaient tout ce qui restait du bienfaiteur de Moussetsé. Le pauvre enfant que Dieu venait de préserver d'une mort en apparence inévitable, sortit, au soleil levant, de dessous le buisson où il avait passé la nuit. De quel côté allait-il diriger ses pas? Après avoir été abandonné par Lékabougnane d'une manière qui lui paraissait inexplicable, pour ne pas dire cruelle, il n'osait plus se fier à personne. Son imagination ébranlée lui faisait voir partout des cannibales ou des Matébélés prêts à le tuer; la solitude la plus affreuse lui parut préférable à la société des hommes, il s'enfuit dans les montagnes des Maloutis. Pendant plus d'une année il n'eut d'autre abri qu'un roc miné par le temps, et qu'il choisit entre plusieurs autres, parce qu'il observa que les rayons du soleil levant donnaient directement dans son excavation et y répandaient une douce chaleur. Il vivait de racines et de baies sauvages, et encore lorsque la pluie l'empêchait de sortir, cette pauvre nourriture lui manquait-elle entièrement. Au bout de quelques mois, son manteau de peau de mouton fut tout déchiré. Qui pourrait décrire les souffrances du petit solitaire pendant les longues nuits d'hiver

qui le condamnaient à rester quatorze heures sans feu, sans couverture, sous un rocher couvert de neige? Les hyènes, qui dans ces temps de guerre avaient redoublé de férocité et de hardiesse, troublaient de leurs cris lugubres son sommeil entrecoupé. Tant de misères devaient détruire la santé la plus robuste. Moussetsé fut insensiblement réduit à un tel état de faiblesse qu'il dut se résoudre à retourner vers ses semblables; le besoin l'emporta sur toutes ses craintes et le ramena au sein des habitations humaines.

« Lors de notre arrivée dans le pays des Bassoutos (en 1833), il était établi à Thaba-Bossiou; rien ne le distinguait du reste de ses concitoyens; comme eux il était plongé dans le vice et la superstition. Pendant longtemps il écouta la prédication de l'Évangile sans manifester aucun sentiment religieux, mais cette indifférence n'était qu'apparente. L'existence d'un Dieu créateur et conservateur des hommes ne fut pas plutôt proclamée en sa présence, que le souvenir des événements extraordinaires de son enfance produisit chez lui une conviction complète. « Voilà donc, dit-il, le mys-« tère expliqué! Je n'étais donc pas seul lorsque je « prenais, sans le savoir, le chemin de la hutte du « bon Lékabougnane? Le Père céleste, dont j'ap-« prends le nom, veillait sur moi et dirigeait mes « pas. Ce fut *lui* qui produisit dans l'esprit de mon

« bienfaiteur ces pressentiments sinistres qui furent « mon salut; ce fut encore *lui* qui me préserva de « mille morts presque inévitables dans ma caverne « des Maloutis. Qu'ai-je fait pour ce Dieu qui m'a « tant aimé? Pourquoi n'a-t-il pas permis que je pé- « risse? Était-ce afin qu'il y eût un malfaiteur de plus « sur la terre? Puis-je raisonnablement me considé- « rer comme faisant partie des vivants? Non! je suis « le concitoyen des morts, car de toute nécessité je « devais mourir. Je suis l'épi resté debout au mi- « lieu d'un champ haché par la grêle. N'étais-je pas « le compagnon des enfants de Lékabougnane, *un* « avec eux? La nuit avant leur mort ne dormîmes- « nous pas sur un même manteau? La nuit où ils « périrent ne devais-je pas encore dormir avec eux? « ma vie est une exception, je vis par miracle, je vis « parce que Dieu a dit : Moussetsé vivra. Je devais « vivre pour apprendre à connaître celui qui m'a « fait vivre, pour qu'un enfant du sépulcre célébrât « parmi les hommes le Maître de la vie et de la « mort. Misérable que je suis! au lieu de bénir ce « tendre père, je l'ai offensé! Désormais je veux être « à lui, je ne puis être à personne autre. »

« Ces sentiments, que j'ai tâché de transcrire tels que Moussetsé me les communiqua lui-même, ne lui laissèrent aucun repos jusqu'à ce qu'il les eût rendus publics en se déclarant pour l'Évangile. Il y aura bientôt un an qu'il l'a fait, en se sé-

parant de sa concubine et en renonçant à tous les péchés nationaux. Son baptême, dont je différai la célébration jusqu'au mois d'avril dernier, a été la plus belle scène à laquelle j'aie assisté en Afrique. Placé au milieu d'un millier de ses concitoyens et en présence de son chef, le néophyte rayonnant de joie, les yeux fixés au ciel comme Étienne, s'écria avec l'accent du bonheur le plus pur : « Quel amour que celui de Jésus! . . . Mous-« setsé! est-il bien vrai que tu sois chrétien? . . . Le « plus petit vermisseau entre les vermisseaux qu'on « appelle hommes, comment as-tu été aperçu de ton « Dieu? Je ne vois en moi rien de bon, tout a été « gâté par mon ingratitude; mes péchés ont cloué « le fils de mon père sur la croix. Je renonce au « monde avec joie; j'ai pris mon bouclier, me voici « prêt à combattre pour Jésus qui m'a tant aimé. Dé-« sormais il sera mon roi, mon bonheur, ma por-« tion. » Je lui demandai, quelques jours après la cérémonie, s'il ne se sentait pas quelquefois tenté de regretter les plaisirs du péché. « Je ne sais, me « répondit-il, si un homme qui a reçu un coup de « lance dans la poitrine désire être blessé une se-« conde fois. J'ai trop souffert des angoisses de ma « conscience pour chercher à les renouveler, et je « trouve que la paix dont je jouis est d'une valeur « infiniment plus grande que les vanités auxquelles « j'ai dû renoncer. »

« Moussetsé a désiré que son nom de baptême fût *Moïse*[1]; ce beau nom lui rappellera sans cesse les délivrances dont il a été l'objet, et le tiendra dans l'humilité en le faisant souvenir de la foi et des vertus de celui qui aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir du plaisir passager du péché[2]. »

Cette lettre est du 29 juin 1840.

Après l'histoire de l'intéressant Moussetsé, on ne lira pas sans émotion celle du réveil religieux de Molapo, fils de Moshesh. M. Arbousset, de Morija, l'a décrit en ces termes, dans une lettre du 5 septembre 1840 :

« Pendant les dix derniers mois, Dieu a daigné bénir son œuvre à Morija, et y réveiller sept à huit personnes au nombre desquelles se trouve un de nos chefs. Sa conversion me paraissant propre à intéresser nos églises, je me suis décidé à la raconter avec quelque étendue; je vous en offre le récit tout imparfait qu'il est. Veuillez, chers directeurs, l'accueillir favorablement, et le regarder comme une faible marque de mon constant souvenir.

« Molapo, le fils puîné de Moshesh, et l'un des chefs de Morija, est décidément converti à Dieu. Sa foi vive et son extrême joie le rendent tout

[1] Voyez *Exode*, II, 10.

[2] *Journal des missions évangéliques*, XVIe année, p. 1 et suiv.

autrement aimable qu'il n'était auparavant. Né fier et plein de moyens, il avait souvent alarmé les missionnaires, qui désespéraient presque de lui, le trouvant d'un naturel à la fois si vain et si fougueux; mais la force de la grâce a changé ce *lion en agneau.*

« Lorsqu'en 1833 le roi des Bassoutos amena une partie de son peuple au vieux Mokharane, où venaient de s'établir trois messagers du salut, il dit à ses fils Letsié et Molapo : « J'ignore quelles « sont les paroles que ces hommes sont venus nous « annoncer, mais écoutez-les attentivement, puis- « qu'ils assurent qu'elles sont bonnes; après quoi « vous en instruirez votre père. »

« Ce singulier ordre d'un chef païen fut suivi à la lettre, et le jeune Molapo surtout ne tarda pas à faire des progrès marqués dans la connaissance des voies salutaires. Son père le loua beaucoup de son application, et, pour lui montrer la confiance qu'il mettait en lui, il le chargea à plusieurs reprises de négocier certaines affaires politiques qui demandaient autant de tact que de fermeté. Elles furent conduites avec une louable sagesse, et l'on peut dire encore, à l'honneur de Molapo, qu'il montra beaucoup de courage dans une expédition entreprise par lui et son frère aîné, en 1836, pour repousser une coalition de Cafres, qui menaçaient le pays d'un envahissement.

« L'ennemi, après avoir été découvert, attaqué et défait, revint à la charge. Les Bassoutos se troublent et reculent. Letsié propose la retraite; son frère s'indigne à cette seule pensée, et, pour toute réponse, il fond sur l'ennemi avec son bataillon, tue un Cafre de sa propre main, met en désordre les assaillants, et se retire après une victoire complète, dont il moissonne seul la gloire avec ses deux à trois cents soldats. Le butin qu'il venait de faire fut généreusement partagé entre tous.

« Ce succès remporté à un âge si tendre[1], et les louanges qu'il lui attira ne pouvaient qu'accroître son orgueil naturel. Cependant, rentré à Morija, Molapo n'en continua pas moins à écouter attentivement la parole de vie; et, comme fruit de son assiduité aux instructions des missionnaires, il eut, bientôt après, l'honneur de prouver à sa tribu qu'un Mossouto peut apprendre à lire, ce qui jusque-là avait été considéré par ses concitoyens comme un problème insoluble.

« A cette époque la vérité n'avait point encore appris au prince mossouto à se vaincre lui-même. Il était bien loin de se connaître et de chercher à faire taire son ambition, toujours croissante, pour se revêtir d'humilité. L'Évangile seul pouvait lui donner ces leçons salutaires. Il n'en eut pas plutôt entrevu la portée, qu'il se sentit intérieure-

[1] Molapo pouvait avoir dix-sept ans.

ment travaillé, et dès ce moment commença pour lui ce pénible combat, par lequel passent ordinairement ceux dont le Seigneur veut faire ses disciples.

« On comprend même que pour le fils de Moshesh une pareille lutte ait dû être particulièrement opiniâtre. D'un côté la conscience, qui lui criait sans cesse : marche, marche! comme la destinée à l'homme, d'après Bossuet; d'un autre côté son louable désir de ne jamais déplaire à un père dont les dispositions envers le christianisme lui paraissaient suspectes, la crainte de se voir mal compris, peu charitablement jugé par ses frères; une tribu tout entière prête à vous retirer sa foi, si vous vous déclarez ennemi de ses mœurs et de ses dieux..... Non, Molapo ne s'est point dissimulé qu'en embrassant notre religion il courait de grands dangers comme Mossouto, et c'est ce qui a le plus retardé ses progrès dans la voie du salut. Comme il se trouvait placé entre des intérêts différents, sans force pour choisir, sans joie intérieure, au dehors vu avec froideur par un peuple qui l'avait jusqu'alors beaucoup flatté, il a pendant deux ans passé par des tourments d'esprit et des peines de cœur peu communes à son âge. Il ne serait pas moins juste non plus de remarquer que son caractère avait considérablement perdu de son amabilité par suite de ce choc de passions oppo-

sées. Ainsi le sourire ne s'est jamais montré sur ses lèvres; il ne s'est trouvé aucune douceur dans ses paroles, tant que sa volonté propre n'a pas été faite prisonnière de la volonté divine. Le pauvre jeune homme se plaignait du bruit de la ville; à la campagne, la solitude l'accablait. Tour à tour il cherchait et fuyait son pasteur, qui, souffrant lui-même de le trouver toujours si triste et si abattu, ne cessait de l'exhorter à se rendre enfin à la double voix de la Bible et de sa conscience alarmée. — « Mais la Bible n'est que douleur, répondait le « catéchumène. — Eh! non, mon ami, c'est que ses « consolations te sont encore cachées. » Nos misères une fois senties, Jésus ne refuse pas de les soulager, pourvu seulement que nous pleurions à ses pieds percés, le cœur libre de tout autre désir que de celui de lui plaire. Car le Dieu que nos péchés ont mis sur une croix ne demande ni plus ni moins que le libre et complet sacrifice de nos passions déréglées et de tout notre être. »

« Tels étaient les encouragements que Molapo venait chercher auprès du missionnaire. Tantôt, en se retirant, il formait la résolution d'en profiter pour son soulagement; d'autres fois, au contraire, il se sentait entraîné vers le monde, dont le faux éclat le séduisait. Ce sont toutes ces fluctuations qui faisaient de lui un homme fort misérable; je n'ai pas besoin d'ajouter que par moments son âme

était livrée au désespoir, tandis que dans d'autres il s'est plaint, en quelque sorte, de Dieu, disant: « Eh! que ne me convertit-il en un jour? ce qui « nous est impossible le serait-il pour lui, ou bien « se plaît-il à nous voir plus malheureux que ne « nous a trouvés sa parole? »

« En 1839, au moment où Molapo faisait entendre tant de murmures, et où il opposait à la vérité une résistance en apparence invincible, Mamoussa, sa première femme, embrassa l'Évangile. Cette conversion, dans les vues de la Providence, devait amener celle du mari. En effet, que ne peut, pour la conversion d'un homme, l'exemple d'une compagne fidèle, lorsque Dieu daigne le faire servir à ses fins? Dans ce cas particulier, l'épouse chrétienne apprit de son mari, encore païen, à lire les Écritures. Elle, de son côté, faisait part à son époux de l'intelligence intime que lui donnait, de la Bible, l'Esprit du Seigneur, qui l'a dictée. Admirable échange, leçon sublime! L'un possédait les lumières acquises, l'autre les lumières révélées; et ces deux sortes de biens si différents composaient le patrimoine commun de ce couple béni.

« Mamoussa, en avançant dans la piété, redoubla de zèle pour la conversion de Molapo. Elle se plaisait singulièrement à lui parler du Sauveur, de son amour pour nous et de ses mérites, de la joie qu'on éprouve dans sa communion, enfin des glorieuses

promesses qu'il nous a faites. Souvent encore elle offrait en faveur de son mari des prières qui lui paraissaient à la fois *douces* et *pénibles*, par où il faut vraisemblablement entendre qu'il devait se trouver un manque de foi dans ce qu'elle demandait d'ailleurs avec tant de ferveur. Cette excellente femme était pleine d'attentions pour son époux; elle craignait toujours, quoique à tort, de lui avoir donné quelque sujet de plainte; ses scrupules à cet égard allaient si loin, qu'elle mettait, par exemple, le soin le plus minutieux à bien remplir tous ses devoirs domestiques, en eux-mêmes si multipliés; il lui restait à peine assez de temps pour vaquer à ses dévotions particulières. Elle se reprochait surtout de trop peu méditer l'Évangile, et ne pouvait se pardonner cette négligence.

« La vigilance que Mamoussa exerçait sur Molapo n'est pas moins admirable que son application dans les autres choses. Ainsi elle ne lui permettait point d'aller se coucher avant d'avoir lu un chapitre et dit sa prière. Elle le mettait soigneusement en garde contre les discours irréligieux, et n'en souffrait point dans sa maison. Ordinairement aussi elle le priait de l'accompagner au presbytère de la mission, « afin, « lui disait-elle, que nous puissions y apprendre « ensemble combien le Seigneur nous a aimés. » Du reste les rapports des deux époux étaient aussi délicats que sérieux, et il en est résulté bien des

incidents remarquables. Un jour, entre autres, ils se rendirent ensemble chez le pasteur, où le mari, prenant la parole, s'exprima de la manière suivante : « Monsieur, je me sens lié à Mamoussa de cœur; « mon père me la donna pour compagne de ma vie, « après qu'il m'eut fait circoncire, à mon entrée « dans l'adolescence. Je la connaissais pour une « personne sans tache et douée d'une telle bonté de « caractère, qu'elle n'a jamais fait du mal à un en- « fant[1]. L'Évangile ne lui a rien ôté de toutes ses « vertus; il est venu au contraire y en ajouter d'au- « tres non moins estimables. A présent j'aime Ma- « moussa plus que jamais. J'aime aussi le Dieu « qu'elle adore, je le prie à son exemple et avec « elle; mais je suis tout indécision, tout froideur « devant lui. Je souffre extrêmement de voir mon « épouse malheureuse à cause de moi. Elle m'ex- « horte et je l'écoute, mais sans force pour suivre « ses conseils. Or, que ferai-je? Vous dites que « je dois aussitôt embrasser l'Évangile; mais si je « le déshonorais ensuite pour m'être imprudem- « ment pressé, et n'avoir pas attendu que je goûte « ses consolations et sois revêtu de sa force avant « de suivre ses préceptes admirables mais austères?

[1] Peut-être cette louange semblera-t-elle n'en être pas une. Eh quoi! dira-t-on, le respect pour l'innocence réputé une vertu? Le fait est que, chez nous comme chez les païens, les enfants sont très-souvent maltraités par les grandes personnes, ce qui certes est fort humiliant pour nos beaux rêves d'une vertu originelle.

« J'ai tant de sacrifices à faire, tant de renonce-
« ments me sont demandés, que je désire attendre
« encore pour me convertir. En particulier, puis-je
« offrir sur l'autel des fidèles une génisse que mon
« cœur peut-être voudra reprendre plus tard[1] ? »

« En entendant ces paroles, Mamoussa dit à son mari : « Ah ! pourquoi persister ainsi à toujours
« suivre la voie large qui mène à la perdition ?
« Comme il nous vaudrait mieux servir tous deux
« le Sauveur, afin qu'à son dernier avénement, et
« lorsqu'il jugera le monde, nous ne soyons pas
« mis, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche, mais
« que plutôt il nous soit donné d'être toujours en-
« semble et avec lui ! Puisqu'il a daigné se sacrifier
« pour nous, il ne nous sied pas, à nous, pauvres
« pécheurs, de parler des sacrifices que nous avons
« à faire. Balayer la maison du cœur, voilà, après
« tout, ce qu'il y a dans ces sacrifices. »

« Molapo, alors, répondit d'un ton plus touché qu'auparavant : « Ta conscience est alarmée, Ma-
« moussa ; ton cœur saigne (pleure) ! Moi aussi je
« m'accuse de lenteur à suivre la voie étroite qui
« mène à la vie. Je ne suis pas sans de nombreux
« péchés ; entre autres, je viens de parler d'une
« génisse. Eh bien ! je confesserai aussi ce tort-là.
« Après avoir reçu une compagne telle que toi des

[1] Manière agréable d'exprimer le devoir de renvoyer sa seconde femme. (Éditeurs.)

« mains de mon père, je n'aurais pas dû en prendre « une seconde[1]. Mais je l'ai fait dans mon ignorance, « avant l'arrivée des messagers de Jéhovah dans ce « pays, où nous n'avions point entendu parler de « vertu conjugale. Depuis qu'ils ont paru au milieu « de nous, n'ai-je pas mis un frein à mes passions ? « N'eût été leur foudroyante parole, je serais main- « tenant un puissant chef; j'aurais un sérail comme « mon frère aîné, mes oncles et les autres petits rois « de la tribu. Toutefois, non, Mamoussa a plus « raison que moi : l'envoyé du Seigneur ne dit rien « que de raisonnable. Passons ensemble condam- « nation sur moi. Mille péchés me font la guerre; « laissez-moi encore un peu de temps; pour le pré- « sent, restons tranquilles. J'espère que Dieu m'ac- « cordera la force qui m'est nécessaire pour le « suivre. »

« Oui, ajouta le pasteur, et même sans tarder, « car nous l'en prions déjà depuis longtemps. » Et, sur cela, nous tombâmes tous les trois à genoux pour implorer en faveur d'un pécheur pénitent le secours de celui dont nous vient toute grâce excellente et tout don parfait. Mamoussa se releva en disant : « A présent, j'ai ma conscience soulagée, « je ne tourmenterai plus mon pauvre mari par « trop d'exhortations; » et elle se retira.

[1] Chez ces peuples, un père cherche à son fils une première femme, mais il est rare qu'il lui donne aussi des concubines.

« Quelques mois plus tard, Molapo vint lui-même nous apprendre qu'il avait renoncé au monde, à ses plaisirs, à ses pompes, et pris la résolution de servir Jésus-Christ *seul*, « parce que, dit-il, en entendant le récit et l'explication de sa Passion, j'ai enfin « *senti* qu'il nous a aimés. » Son cœur débordait de joie, d'une sorte de joie qui ne se laisse point définir, mais dont la vive et douce expression se peignait fidèlement dans les traits du néophyte. Il était édifiant de voir avec quelle effusion il parlait du Sauveur, dont le divin exemple de renoncement, mieux que les plus beaux discours de morale, nous enseigne et nous aide efficacement à n'aimer que sa volonté, *bonne, agréable* et *parfaite*.

« Sans perdre de temps et suivant l'habitude de mes prosélytes béchuanas, Molapo ramena paisiblement sa seconde femme chez sa mère. Quelques bestiaux, des fourrures, des robes neuves lui furent données avec un Évangile et un livre de prières. Molapo avait seulement reçu d'elle quelques vases et une corbeille de joncs. Mais après avoir entendu un sermon sur Ananias et Saphira, son esprit troublé lui fit voir dans un songe les objets retenus, et il se hâta de les rendre.

« Vint ensuite la publication des bans de son mariage avec Mamoussa, dont la célébration eut lieu en plein air, à la manière des réjouissances patriarcales. Aussi bien l'église de Morija se trou-

vait beaucoup trop petite pour recevoir la multitude de païens qui étaient accourus de toutes les parties du royaume pour voir bénir l'union de leur prince favori.

« Cette cérémonie fut simple, mais si solennelle, qu'elle toucha Moshesh *jusqu'aux larmes.* « La lune de janvier, dit-il à ses sujets présents, « amène constamment pour ma tribu une double « fête : celle du nouvel an et celle des premiers « fruits de la terre. Le soir, on apporte une ci- « trouille cuite à votre roi. Ses enfants se réunissent « tous autour de lui, et il la leur présente pour « qu'ils en *mordent* tous un morceau, en commen- « çant par le plus jeune jusqu'à l'aîné. Ensuite leur « père et leur mère en font autant, et c'est le signal « qui annonce aux laboureurs qu'ils peuvent com- « mencer à jouir des fruits de leurs champs. Vous « remarquerez, qu'en cela les enfants passent avant « ceux qui les ont engendrés. Peut-être, mes frères[1], « pardonnez-moi la comparaison, peut-être mon « tour viendra-t-il de *mordre à la citrouille des chré- « tiens.* Leur foi, leurs écrits, l'ensemble de leurs « mœurs, tout chez eux me paraît aimable, rien « n'est si beau que l'Évangile! Converti d'esprit, « que ne le suis-je de cœur? Quoi! je me vois au- « jourd'hui devancé par Molapo dans la voie de la « sagesse et du bonheur! »

[1] *Bana besu*, « enfants des nôtres; » manière ordinaire de parler.

« Le roi ne pouvait cacher son émotion, d'ailleurs pleine d'amertume. Son fils, au contraire, éprouvait un bonheur inexprimable, et depuis lors il a vécu avec Lydia (nom de baptême de son épouse) dans une parfaite unité de sentiments. Il est simple, humble, communicatif et toujours serein. Chacun l'aime et l'écoute avec plaisir, sans en excepter le vieux Mokachane, son grand-père, qui le fait appeler pour lui entendre dire qu'aimer le Sauveur et le suivre, c'est la devise des chrétiens.

« Le jeune prince n'a point encore reçu le sceau du baptême, mais il lui sera bientôt accordé, s'il plaît à Dieu. »

Les détails qui précèdent pourraient paraître, au premier coup d'œil, un hors-d'œuvre, dans une introduction à un traité de linguistique. Il nous a semblé toutefois qu'ils étaient utiles, indispensables même, et que, pour lire avec plaisir et profit les Études sur la langue séchuana, il fallait connaître jusqu'à un certain point le peuple qui la parle et savoir aussi quel est le caractère, quels sont les travaux des hommes pieux et éclairés qui consacrent leur vie à évangéliser et à civiliser cette nation.

Au reste les deux établissements missionnaires chez les Bassoutos ne sont pas les seuls que la Société des missions de Paris ait fondés au sud de l'Afrique. Elle en possède cinq autres, dont un

au delà de Lattakou, au milieu des Baharutsis, des Wankits, des Barolongs et des Batlaros : son nom est Motito; un autre, aux sources du Keikop parmi les Lighoyas, c'est Mékuatling; deux entre l'Orange et le Calédon, parmi les Batlapis et autres peuplades : Béthulie et Béerséba; et un à quelques lieux de la ville du Cap, parmi les nègres : cette dernière station s'appelle Wagenmaker'svalley. Une huitième station va être prochainement fondée pour les Korannas de la rivière Hart, entre Motito et Mékuatling.

Le Journal des missions évangéliques, qui paraît tous les mois par livraisons de deux feuilles et demie [1], publie les nouvelles les plus récentes de ces diverses stations, occupées par quatorze missionnaires, et renferme, en outre, des renseignements nombreux sur la géographie et sur la statistique du pays, ainsi que sur les missions évangéliques, en général, dans les autres parties du monde. Ce journal, qui a atteint sa seizième année, forme une collection instructive et édifiante tout à la fois, qui peut rivaliser avec un ouvrage qui a acquis une certaine célébrité, et qui est connu sous le titre de *Choix de lettres édifiantes, écrites des missions étrangères.*

[1] Ce journal paraît chez L. R. Delay, libraire, rue Basse-du-Rempart, n° 62, boulevard de la Madeleine. Prix de l'abonnement : 6 fr. par an.

Les missionnaires français dans l'Afrique méridionale, sans perdre de vue le grand objet de leur mission, ont rendu quelques services à la science. C'est ainsi qu'ils ont publié plusieurs cartes géographiques de quelques parties d'un pays encore inexploré; ils ont envoyé en Europe plusieurs objets curieux relatifs à l'histoire naturelle, et, par d'infatigables travaux, ils viennent de conquérir et de révéler à l'Europe une langue inconnue, qui n'avait point été écrite avant eux, dont ils ont découvert les règles, formé la grammaire et rédigé la syntaxe, et pour l'acquisition de laquelle ils n'ont eu d'autres ressources que leurs conversations avec les indigènes.

Les hommes qui ne comprennent point l'importance et qui ne voient pas la nécessité des travaux des missionnaires, apprécieront du moins leurs efforts pour étendre le cercle des connaissances humaines, et pour témoigner leur reconnaissance à la patrie qui les a vus naître et qu'ils n'oublient point au milieu des solitudes de l'Afrique.

ÉTUDES

SUR

LA LANGUE SÉCHUANA.

PREMIÈRE PARTIE.

GRAMMAIRE.

SECTION Ire.

TABLEAU COMPARATIF ET OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Le séchuana[1] est parlé par un nombre considérable des habitants du sud de l'Afrique. C'est la langue des Bassoutos, des Barolongs, des Baharutsis, des Mantœtis ou Batlokoas, des Baouaketsis, des Batlapis, des Bakuenas, en un mot de toutes les différentes branches de la grande tribu des Béchuanas. Les voyageurs qui se sont le plus avancés vers l'intérieur l'ont trouvée en usage aussi loin qu'ils ont pu pénétrer; j'ai moi-même conversé avec un indigène né dans le voisinage du lac Marabai[2], qui m'a assuré que sa langue maternelle ne

[1] *Séchuana.* Le radical *chuana* prend la préfixe *sé* lorsqu'il désigne la langue, et la préfixe *bé* lorsqu'il désigne le peuple : ainsi nous disons le *séchuana* et les *Béchuanas.* La voyelle *u*, dans ces mots, a le son *ou.*

[2] C'est ainsi que les natifs prononcent le nom de ce lac célèbre, qui leur est parfaitement connu. Je suppose que les Anglais, qui prononcent *i* (aï), ont introduit l'orthographe généralement adoptée (*Maravi*).

diffère en rien de celle des Bassoutos, et m'en a donné des preuves en récitant quelques chants nationaux que j'ai parfaitement compris. Il existe un certain nombre de mots séchuanas dans le dialecte des insulaires d'Anjoane. Ne serait-il pas permis de supposer que ces mots ont été pris des Makoas, avec lesquels les habitants des Comores doivent avoir de fréquents rapports, et d'en conclure que le séchuana, ou du moins un langage qui s'en rapproche extrêmement, est parlé jusque sous le 10e degré de latitude sud ?

TABLEAU COMPARATIF.

Anjoane.		Séchuana.
'Ngoa,	Serpent,	*Noga*[1].
Nyama,	Viande,	*Nama*.
Montu,	Homme,	*Motu*.
Nyuni,	Oiseau,	*Nungani*.
Pivo,	Vent,	*Pifo*.
Mutsa,	Ville,	*Motsi*.
Lesha,	Laisser,	*Lesa*.
Rarou,	Trois,	*Tarou*.
Tsanou,	Cinq,	*Tlanou*.
Yeni,	Ce, cet,	*Yenou*.
Yili,	Celui-là,	*Yele*.
U,	Toi,	*U*.
Re,	Nous,	*Re*.
Ona,	Voir,	*Bona*.

[1] L'alphabet séchuana n'a que dix-neuf lettres, savoir : *a*, *b*, *c*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *k*, *l*, *m*, *n*, *o*, *p*, *r*, *s*, *t*, *u*, *y*. — L'*e* muet n'existe pas; la voyelle *e* sans accent a le son de notre *é* aigu. — *U* a toujours le son *ou* ; *g* est légèrement guttural et se rapproche beaucoup de la consonne aspirée *h*. — *S* est dur comme le sigma grec. — Les autres lettres se prononcent comme en français. Au moyen de cette observation, on pourra lire assez facilement les mots séchuanas qu'on rencontrera dans ces pages.

A l'époque où je quittai Paris, l'ouvrage de M. Douville[1] sur le Congo venait de paraître, et je m'empressai de prendre copie de quelques mots mogialouas. Cette peine n'a pas été tout à fait inutile.

Dans le nombre très-limité des mots cités par l'auteur, il en est qui offrent assez de ressemblance avec leurs correspondants en séchuana pour me porter à croire que les deux langues doivent avoir de l'affinité. On en jugera par le tableau suivant :

Séchuana.		Mogialoua.
Pula,	Pluie,	*Fula*[2].
Moloï,	Sorcier,	*Miloji*.
Kolu ou *Koru*,	Voix,	*Kole*.
Shua,	Mourir,	*Fua*[3].
Leina ou *Lina*,	Nom,	*Gina*.
Luma,	Mordre,	*Lumata*.
Metsi,	Eau,	*Masa*[4].
Betsa,	Battre,	*Beta*.
Tarou,	Trois,	*Tatou*.
Enne,	Quatre,	*Ouana*.
Tlanou,	Cinq,	*Tanou*.
Shume,	Dix,	*Cugni*.
Mashume a maberi,	Vingt,	*Macugni maiari*.
Mashume a matlanou,	Cinquante,	*Macugni matanou*.

[1] A l'énorme distance où je suis de la France, je n'ai pu rien apprendre de positif au sujet de ce livre, dont le sort m'est encore inconnu. Quoi qu'il en soit, les mots mogialouas cités par l'auteur paraissent avoir été puisés à une bonne source.

[2] Les Cafres disent *infula*.

[3] Dans la langue séchuana, le *sh* et le *f* se permutent souvent; nous disons indifféremment *mashi* ou *mafi* (lait).

[4] Les Cafres disent *amanzi*.

Ces derniers noms de nombre n'offrent pas seulement une ressemblance de son, mais leur construction grammaticale paraît être la même dans les deux langues.

Mashume a matlanou et *macugni a matanou* (cinquante) signifient proprement *dix les cinq*. Il est de règle en séchuana que le substantif précède toujours l'adjectif. *Matlanou* (cinq), étant un véritable attribut de *mashume* (dix), se place par conséquent après; *matanou* paraît soumis à la même règle.

La préfixe *ma* est la marque du pluriel pour une foule de mots séchuanas; *shume* (dix) devient *mashume* au pluriel; dans la langue du Congo, *cugni* se change en *macugni* pour la même raison; enfin, l'adjectif en séchuana prend pour marque du pluriel la même préfixe que le substantif auquel il se rapporte : de là *mashume a matlanou*.

On peut faire la même observation sur le *macugni matanou* mogialoua.

Nous avions jusqu'ici vainement cherché à nous expliquer un certain mot dont les Bassoutos font usage dans la numération. Après avoir compté régulièrement jusqu'à dix, ils expriment *onze, douze, etc.* par une périphrase, et disent : *dix* avec un *mochu, dix* avec deux *mochus, etc.* Le mot *mochu* nous a paru longtemps inexplicable; je viens de m'apercevoir qu'il signifie *un* dans la langue mogialoua. *Dix avec un mochu, deux mochus*, revient donc à dire: dix avec une unité, deux unités, etc. manière très-correcte d'exprimer les nombres onze, douze, etc. Cette petite découverte me porte à penser

qu'un dictionnaire et une grammaire de la langue du Congo pourraient servir à jeter un grand jour sur le séchuana.

On rencontre çà et là, dans le séchuana, quelques mots qui paraissent d'origine hébraïque.

Tels sont :

Tsepi,	Antilope,	צְבִי
Amaniti,	Vérité,	אֱמֶת
Pelu,	Cœur,	לֵב
Bana,	Enfants,	בָּנִי
Hara,	Père (*genitor*),	הוֹרָה
Kolou,	Voix,	קוֹל
Mokho,	Moelle,	מוֹחַ
Kapele,	Devant,	קֶבֶל
Khautsa,	Trancher,	קָצַר
Phouka,	Souffler,	פּוּחַ
Sala,	Demeurer (*quiescere*),	שָׁלָה
Romo,	Lance,	רֹמַח
Rora,	Exécrer,	אָרַר
Mang,	Qui,	מָן

On peut encore remarquer, comme ressemblance avec l'hébreu, les pronoms suffixes, l'emploi fréquent du nom comme adjectif, les formes du verbe; sauf ces points de rapprochement, l'on peut dire que le séchuana est autant éloigné de l'hébreu que le français.

Si, d'après le principe posé par les philologues, une langue a d'autant plus de droits à l'originalité qu'elle offre un plus grand nombre d'onomatopées-mères, le

séchuana doit être considéré comme un dérivé très-lointain du langage primitif. Il possède un assez grand nombre d'onomatopées, mais, autant que nous pouvons en juger, elles sont restreintes à l'expression d'actes purement matériels, et n'ont pas servi par extension à créer les mots métaphysiques. La métaphore paraît avoir contribué davantage à enrichir la langue. Quelques-unes des figures que le mochuana emploie journellement sont aussi remarquables par leur finesse que par leur nouveauté; d'autres, se rapprochant de celles qu'on rencontre dans nos langues européennes, surprennent d'autant plus agréablement, et montrent que l'esprit humain, partout le même, est guidé dans ses opérations par une logique naturelle, dont les climats et les races ne font pas varier les principes. Sous tous ces rapports, il nous semble que le tableau suivant ne sera pas parcouru sans quelque intérêt.

	Sens propre.	Sens figuré.
Makaka,	Crinière,	Impudent.
Loana,	S'entrelacer,	Combattre, פָּתַל.
'Ntate,	Celui qui m'aime,	Père.
Go na le pelu,	Avoir du cœur,	Être courageux.
Pelu etelele,	Long cœur,	Patience.
Incha,	Chien,	Esclave.
Setunya,	Explosion,	Événement imprévu.
Tsela,	Traverser,	Vivre.
Sitoa,	Être empêché, Être faible,	Pécher.
Tloka,	Manquer de,	Commettre une faute.
Emela,	Se lever pour,	Plaider la cause de.
Legata,	Crâne,	Indocile.

	Sens propre.	Sens figuré.
Lenaka,	Corne,	Prince puissant.
Molomo,	Bouche,	Opinion, avis.
Lesika,	Fil.	Famille.
Go na le sebete,	Avoir du foie.	Être endurant.
Bofifi,	Ténèbres,	Deuil.
Belega,	Se décharger,	Accoucher.
Seriti,	Ombre,	Ame d'un mort.
Baba,	Être amer,	Être malade.
Khopo,	Tortu,	Méchant, injuste.
Luka,	Être droit,	Être juste.
Khomo,	Bœuf,	Chose précieuse.
Bogale,	Aigu, tranchant,	Colère.
Pelu e seretse,	Cœur de boue,	Impur.
Bea pelu,	Poser son cœur,	Attendre.
Selemo,	Semailles,	Année.
Goetla,	Arrivée [1],	Automne.
Pelu eu itata,	Mon cœur s'aime,	Je suis heureux.

Cette dernière figure, peut-être la plus frappante de toutes, est fondée sur l'idée très-philosophique que l'approbation secrète de la conscience est un élément essentiel du vrai bonheur. On aura également remarqué *tsela*, qui signifie proprement l'acte de passer une rivière, image naïve et frappante de la vie, et ce *'ntate* qui est continuellement dans la bouche du jeune enfant mossouto, et dont l'existence suffirait pour prouver que les plus beaux mots, dans toutes les langues, sont ceux que le cœur a créés.

Le vocabulaire séchuana est riche en noms individuels. Le mossouto a dix mots à sa disposition pour signifier une bête à cornes ; il a consacré un mot distinct

[1] Sous-entendu : *des moissons.*

à chacune des différentes combinaisons de couleurs qu'il a pu observer dans ses troupeaux bigarrés. Il a un mot pour exprimer l'idée générique d'homme (*homo*), et un autre pour exprimer celle d'homme considéré sous le rapport du sexe (*vir*). Il distingue également entre la terre prise en son ensemble comme globe (*terra*), et la terre considérée comme matière (*humus*). Il a cinq mots différents pour exprimer le mot jour, considéré ou comme durée de douze heures, ou comme intervalle de lumière, ou comme époque, etc. Les mots métaphysiques sont les seuls dont la disette se fasse sentir.

Parmi les abstractions de l'esprit, celles qui expriment les *qualités* des objets ou des actes, considérées en elles-mêmes, sont assez familières au mochuana. Nous avons les mots *grandeur, facilité, beauté, bonté, etc.* On conçoit, en effet, que, ces mots exprimant des manières d'être d'objets matériels et sensibles, ils devaient être le résultat nécessaire de l'observation des objets eux-mêmes dans leur nature primitive ou dans les modifications et les accidents dont ils sont susceptibles.

Les abstractions de l'esprit, qui expriment les *sensations* ou *les actes* de l'âme n'existent encore, dans le séchuana, que sous la forme du verbe.

Les mots *esprit, conscience, faculté, entendement,* et, en général, si je puis m'exprimer ainsi, les expressions techniques de la métaphysique et de la théologie manquent entièrement.

Avant de passer à quelques détails de grammaire, je remarquerai que les principales qualités du séchuana sont l'harmonie et la clarté. Les plus longs mots n'ont

jamais plus de quatre syllabes, et les plus courts jamais moins de deux. Ils se composent de syllabes simples, d'une consonne, et d'une voyelle suivant invariablement la consonne. Duclos a fort bien observé qu'il faut distinguer la syllabe réelle et physique de la syllabe d'usage, et que toutes les fois que plusieurs consonnes de suite se font sentir dans un mot, il y a autant de syllabes réelles qu'il y a de consonnes qui se font entendre. Si cette remarque avait besoin d'être confirmée, on en trouverait la preuve dans la perplexité que cause aux Béchuanas la prononciation de certains mots hollandais, où les consonnes n'ont pas été épargnées, et dans la métamorphose euphonique qu'ils leur font subir.

Les mots *hals, vleesch,* sont transformés, après avoir passé par leur bouche, en *halosi, velasi.*

On jugera du degré de clarté de la langue par les détails de grammaire qui vont suivre.

SECTION II.

DU NOM.

1. Un petit nombre de noms sont racines des verbes (tels *tsebe,* oreille: d'où *tseba,* savoir; *mele,* membres: d'où *mela,* croître). Les noms de végétaux, d'animaux, de membres, peuvent être considérés comme n'étant ni dérivés, ni racines; tous les autres sont verbaux.

2. Le nom est composé d'une préfixe variable et de radicales.

3. Les genres sont le masculin et le féminin. Dans

certains cas, le genre est marqué par les terminaisons *gari* et *na* (*khomo*, bœuf; *khomogari*, vache; *'nguana*, enfant; *'nguanana*, fille); mais le plus souvent il n'est déterminé que par la signification.

4. Les nombres sont le singulier et le pluriel. Le pluriel se forme par la permutation de la préfixe d'après les règles suivantes :

Le se change en	*Ma*	: *Legeba*,	Colombe; pluriel	*Mageba*.
Mo	*Ba*	: *Motu*,	Homme;	*Batu*.
Se	*Li*	: *Selepe*,	Hache;	*Lilepe*.
Bo	*Ma*	: *Botluku*,	Douleur;	*Matluku*.

Tous les noms commençant par une syllabe différente des quatre précédentes prennent *li* pour marque du pluriel.

5. Le nom ne se décline pas, non plus qu'en français; l'emploi des prépositions supplée aux cas.

SECTION III.

DE L'ARTICLE.

1. L'article n'est usité que pour lier l'adjectif au substantif; si nous traduisions en séchuana ces deux vers de Racine :

> Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
> Il lui fait dans le flanc une large blessure,

nous dirions : « Pousse à monstre, et avec dard lancé « par main *la* sûre, il lui fait dans flanc blessure *la* « large. »

On ne disconviendra pas, qu'employé de cette ma-

nière, l'article ne produise de l'effet et ne donne beaucoup d'énergie au discours.

2. L'article n'est autre chose que la préfixe du nom répétée. Ex. *Sefate se segolu*, « arbre le grand. »

SECTION IV.

DE L'ADJECTIF.

1. Le nombre des adjectifs est assez limité à cause du fréquent emploi du nom même comme attribut. Ex. *Motu oa musa*, « homme d'amabilité, » pour « homme « aimable. »

2. L'adjectif prend la préfixe du substantif auquel il se rapporte. Ex. : *Selomo se segolu*, « précipice le grand. »

3. Il se place toujours après le nom, et s'accorde avec lui pour le nombre.

4. Le comparatif est souvent suppléé par l'emploi du verbe *fèta*, « surpasser. » Ex. *Motu euo oa fèta o mongue ka botlale*, « cet homme surpasse l'autre en sagesse, » pour « est plus sage. » Néanmoins il se forme régulièrement au moyen de la préposition *go*, « auprès. » *O mogolu go'na*, « il est grand auprès de moi, » pour « plus grand. »

5. Le superlatif (très) s'exprime par le redoublement des radicales : *Mogolu*, « grand, » *mogolugolu*, « très-grand. »

Le superlatif de comparaison (le plus) s'exprime en employant l'adjectif d'une manière absolue : *O botlale ki ena*, « le sage c'est celui-là, » pour « celui-là est le plus « sage. »

SECTION V.

DU PRONOM.

1. Le pronom personnel se décline. La première et la seconde personne n'offrent pas de différence de genre.

1re PERSONNE.

Singulier.			Pluriel.		
Na, Moi, *Kia* devant le verbe.			*Rona*, Nous, *Rea* devant le verbe.		
Nom.	*Na*	*Ka* suffixe.	Nom.	*Rona*	*Etsu* suffixe.
Gén.	*Oa ame*		Gén.	*Oa rona*	
Dat.	*Go 'na*		Dat.	*Go rona*	
Acc.	*'N*		Acc.	*Re*	
Abl.	*Ki 'na*		Abl.	*Ki rona*	

2e PERSONNE.

Singulier.			Pluriel.		
Uena, Toi, *Ua* devant le verbe.			*Lona*, Vous, *Lea* devant le verbe.		
Nom.	*Uena*	*U* suffixe.	Nom.	*Lona*	*Enu* suffixe.
Gén.	*Oa gago*		Gén.	*Oa lona*	
Dat.	*Go uena*		Dat.	*Go lona*	
Acc.	*Gu*		Acc.	*Le*	
Abl.	*Ki uena*		Abl.	*Ki lona*	

2. Le pronom personnel de la troisième personne a le genre neutre.

3e PERSONNE.

Singulier masc. et fém.			Pluriel masc. et fém.		
Ena, Lui, *Oa* devant le verbe.			*Bona*, Eux, *Ba* devant le verbe.		
Nom.	*Ena*	*E* suffixe.	Nom.	*Bona*	*Bo* suffixe.
Gén.	*Oa gage*		Gén.	*Oa bona*	
Dat.	*Go ena*		Dat.	*Go bona*	
Acc.	*Mo*		Acc.	*Ba*	
Abl.	*Ki ena*		Abl.	*Ki bona*	

Singulier neutre.		Pluriel neutre.	
Ona, It (anglice), *Ea* devant le verbe.		*Chona*, *Lia* devant le verbe.	
Nom. *Ona*.....		Nom. *Chona*.....	
Gén. *Oa ona*...		Gén. *Oa chona*...	
Dat. *Go ona*....	*E* suffixe.	Dat. *Gi chona*...	*Cho* suffixe.
Acc. *E*.....		Acc. *Li*.....	
Abl. *Ki ona*.....		Abl. *Ki chona*...	

3. Le pronom de la troisième personne se modifie d'après la préfixe du substantif auquel il se rapporte.

Quand il se rapporte à un nom dont la préfixe est.....	*Se*, il devient	*Sona*, et devant le verbe	*Sea*.
	Le,	*Lona*,	*Lea*.
	Bo,	*Bona*,	*Boa*.
	Li,	*Chona*,	*Lia*.
	A,	*Ana*,	*A*.

Exemples : *Serutu sa moseme ki sona se seintle*
Panier de jonc c'est lui le beau.
Serutu sea fèla se puniegile
Panier il périt il est percé.

C'est ici le cas de faire observer la grande influence que la préfixe du sujet a sur toute la phrase. Dans la proposition *Serutu sa moseme ki sona se seintle*, nous voyons la préfixe *se*, « de, » *rutu*, « panier, » s'incorporer à la préposition *oa*, « de, » et la changer en *sa;* de là s'unir au pronom *ona*, « lui, » en faire *sona;* puis devenir article *se*, « le », et enfin se placer devant l'adjectif *intle*, « beau. » Est-il nécessaire de faire remarquer combien cette particularité répand d'harmonie et de clarté dans le discours ?

4. Le pronom personnel de la troisième personne,

légèrement modifié dans la terminaison, sert de pronom démonstratif.

5. Le pronom personnel tient également lieu de pronom possessif. *Mora oa ame*, « fils de moi, » pour « mon fils. »

6. La préfixe du nom, que nous avons considérée comme un article, lorsqu'elle se trouve entre le substantif et l'adjectif, devient pronom relatif lorsqu'elle est placée entre le nom et le verbe. Ex. *Bogobe bokhorisang*, « le pain qui nourrit. »

7. Les pronoms interrogatifs sont : *mang*, « qui ? » *fe*, « lequel, laquelle ? » *ing*, *ang*, « quoi ? »

SECTION VI.

DU VERBE.

Dans la langue séchuana, plus peut-être que dans aucune autre, cette partie du discours mérite le nom de mot par excellence. Il a été préalablement observé que le nombre des substantifs abstraits est fort limité ; les idées abstraites ne sont cependant pas étrangères au mochuana, mais il ne les connaît guère que sous la forme du verbe. Ayant peu d'occasions de s'exercer au raisonnement, il n'a pas senti la nécessité de le faciliter et d'en abréger la longueur ; son esprit, encore dans l'enfance, ne tendant qu'à la clarté, l'art de la parole est tout entier pour lui dans l'analyse. Les mots *pensée*, *existence*, *consolation*, lui sont à peu près inconnus ; il ne me comprendra pas si je lui dis : « La pensée de l'existence de Dieu fait ma consolation ; » mais il dira

fort bien lui-même : « Je pense Dieu est, je suis consolé. » Peut-être est-ce à un emploi si fréquent que le verbe séchuana doit la perfection qui le distingue. Interprète unique de tous les sentiments de l'âme, il a dû devenir d'autant plus souple, d'autant plus étendu, qu'il était plus nécessaire.

1. Le verbe a trois espèces, et chacune des espèces a trois voix. J'appelle la première espèce *efficiente*, la seconde *causative*, la troisième *relative*. Les voix sont l'actif, le passif et le moyen. Ex. *Reka*, « acheter. »

1re ESPÈCE, DITE EFFICIENTE.

Voix active.	*Kia reka*,	J'achète.
Voix passive.	*Kia rekoa*,	Je suis acheté.
Voix moyenne.	*Kia iteka*,	Je m'achète.

2e ESPÈCE, DITE CAUSATIVE.

Voix active.	*Kia rekisa*,	Je fais acheter.
Voix passive.	*Kia rekisoa*,	Je suis causé d'acheter [1].
Voix moyenne.	*Kia itekisa*,	Je me fais acheter.

3e ESPÈCE, DITE RELATIVE.

Voix active.	*Kia rekela*,	J'achète pour.
Voix passive.	*Kia rekeloa*,	Je suis acheté pour.
Voix moyenne.	*Kia itekela*,	J'achète pour moi-même.

Quelques verbes affectent une quatrième voix, qu'on pourrait appeler réciproque : *ratana*, « s'aimer l'un l'autre, » *ratisana*, « se faire aimer mutuellement, » *ratelana*, « aimer l'un pour l'autre. »

2. Les *temps* principaux sont le présent, le passé et

[1] Qu'on excuse cette phrase barbare, la seule qui puisse exprimer le sens de *rekisoa*.

le futur; les *modes* sont : l'indicatif, l'impératif, le subjonctif, l'infinitif et le participe.

3. Le radical simple se trouve à la seconde personne du singulier de l'impératif actif; *reka*, « achète. »

4. Le radical précédé du pronom est le présent de l'indicatif; *kia reka*, « j'achète. »

5. Le parfait se forme du radical en changeant l'*a* final en *ile*, pour une certaine classe de verbes, *ki rekile*, « j'ai acheté; » et en *tse* pour une autre : *ki boleletse*, « j'ai parlé. »

6. L'imparfait se compose du radical et du verbe auxiliaire *na; o na reka*, « il achetait. »

7. Le futur se compose du radical et du verbe *tla*, venir, employé auxiliairement comme *shall* et *will* en anglais; *ki tla reka*, « j'achèterai. »

8. L'infinitif est un mode composé. Il se forme à l'aide d'une particule correspondant au *to* des verbes de la langue anglaise; *go reka* (*to buy*).

9. Le subjonctif se forme du radical en changeant l'*a* final en *e; ki reke*, « que j'achète. »

10. Le participe présent et le participe passé se forment du présent et du parfait de l'indicatif, au moyen de la terminaison *ng: rekang*, « achetant; » *rekileng*, « ayant acheté. »

11. Pour former le passif de l'actif, il suffit de faire précéder à tous les temps et à tous les modes la voyelle finale par un *o; rekoa; rekiloe, etc.*

12. Le moyen ne diffère de l'actif que par l'augment servile *ei* contracté en *i*, qui correspond au pronom personnel *se : Iteka*, « s'acheter. » Cet augment

influe sur la consonne du radical à laquelle il s'accole et la change, si elle est douce, en une forte du même ordre : *botsa*, « demander, » *ipotsa*, « se demander; » *gata*, « fouler, » *ikhata*, « se fouler. » Si la première lettre du radical est une voyelle, l'usage veut que, pour éviter l'hiatus, on intercale un *k* entre l'augment et la lettre initiale : *ama*, « toucher, » *ikama*, « se toucher. »

13. La conjugaison s'opère, comme dans les verbes de nos langues modernes, à l'aide du pronom; le changement des personnes n'en apporte aucun à la terminaison.

VERBE SUBSTANTIF.

1. Le verbe substantif, quoique monosyllabe (*ba*), se conjugue avec la même régularité et d'après les mêmes principes que les autres. Les Béchuanas n'en font pas un usage aussi fréquent que nous. Ils l'élident le plus souvent au temps présent et disent : « toi bon homme, » pour « tu es un bon homme. » Suivi de la préposition *avec*, il remplace le verbe *avoir*, qui n'existe pas. Considéré comme auxiliaire, il offre cette particularité remarquable que, joint à un verbe, réduit aux radicales, il subit à sa place les modifications des temps et des modes, et forme ainsi une espèce de conjugaison indépendante de celle dont nous avons déjà vu les principes.

Prenant pour exemple le verbe *reka*, « acheter, » nous aurons à côté de : *kia reka*, « j'achète, » *ki ba ki reka*, « je suis j'achète; » *ki rekila*, « j'ai acheté; » *ki bele kia reka*, « j'ai été j'achète; » *ki tla reka*, « j'achèterai; » *ki tla*

ba ki reka, « je serai j'achète; » *ki reke*, « que j'achète; » *ki be ki reka*, « que je sois j'achète, etc. etc. »

Ce mode de conjugaison est assez usité à cause de l'énergie qui lui est particulière; il rappelle l'emploi à peu près semblable que les anglais font du verbe *do*, *ki bile kia reka* se traduirait parfaitement par *I did buy*.

2. Outre le verbe substantif régulier et complet *ba*, il en existe quatre autres imparfaits. Ce sont : *'ntse*, *na*, *le* et *ki*; *'ntse* et *le* ne peuvent être employés qu'au présent de l'indicatif : *ki'ntse*, *ki le motu*, « je suis un homme; » *na* a tous les temps, excepté le prétérit indéfini; *ki* est impersonnel, et signifie proprement « c'est : » *ki pitsi*, « c'est un cheval. »

PARADIGME DU VERBE SÉCHUANA.

1re ESPÈCE EFFICIENTE, OU KAL. — BOFA, LIER.

VOIX ACTIVE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier . .	*Kia bofa*,	Je lie.
	Ua bofa,	Tu lies.
	Oa bofa,	Il lie.
Pluriel	*Rea bofa*,	Nous lions.
	Lea bofa,	Vous liez.
	Ba bofa,	Ils lient.

Imparfait.

Singulier...	*Ki ne ki bofa*[1],	Je liais.
	U no u bofa,	Tu liais.
	A na a bofa,	Il liait.
Pluriel	*Re ne re bofa*,	Nous liions.
	Le ne le bofa,	Vous liiez.
	Ba ne ba bofa,	Ils liaient.

Parfait.

Singulier...	*Ki bofile*,	J'ai lié.
	U bofile,	Tu as lié.
	O bofile,	Il a lié.
Pluriel	*Re bofile*,	Nous avons lié.
	Le bofile,	Vous avez lié.
	Ba bofile,	Ils ont lié.

Plus-que-parfait.

Singulier...	*Ki ne ki bofile*,	J'avais lié.
	U no u bofile,	Tu avais lié.
	A na a bofile,	Il avait lié.
Pluriel	*Re ne re bofile*,	Nous avions lié.
	Le ne le bofile,	Vous aviez lié.
	Ba ne ba bofile,	Ils avaient lié.

Futur.

Singulier...	*Ki tla bofa*,	Je lierai.
	U tla bofa,	Tu lieras.
	O tla bofa,	Il liera.
Pluriel	*Re tla bofa*,	Nous lierons.
	Le tla bofa,	Vous lierez.
	Ba tla bofa,	Ils lieront.

IMPÉRATIF.

Présent.

Singulier...	*Bofa*,	Lie.
	A bofe,	Qu'il lie.

[1] Ce temps a aussi le sens du prétérit défini.

Pluriel....	*Re bofeng,*	Lions.
	Bofang,	Liez.
	Ba bofe,	Qu'ils lient.

SUBJONCTIF.

Présent.

Singulier...	*Ki bofe,*	Que je lie.
	U bofe,	Que tu lies.
	A bofe,	Qu'il lie.
Pluriel....	*Re bofe,*	Que nous liions.
	Le bofe,	Que vous liiez.
	Ba bofe,	Qu'ils lient.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier...	*'N ka be ki bofa,*	Je lierais.
	U ka be ua bofa,	Tu lierais.
	A ka be a bofa,	Il lierait.
Pluriel....	*Re ka be ra bofa,*	Nous lierions.
	Le ka be la bofa,	Vous lieriez.
	Ba ka be ba bofa,	Ils lieraient.

Passé.

Singulier...	*'N ka be ki bofile,*	J'aurais lié.
	U ka be u bofile,	Tu aurais lié.
	A ka be a bofile,	Il aurait lié.
Pluriel....	*Re ka be re bofile,*	Nous aurions lié.
	Le ka be le bofile,	Vous auriez lié.
	Ba ka be ba bofile,	Ils auraient lié.

INFINITIF.

Go bofa, Lier.

PARTICIPE.

Présent.

Bofang, Liant.

Passé.

Bofileng, Ayant lié.

VOIX PASSIVE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier...	*Kia bofoa,*	Je suis lié.
	Ua bofoa,	Tu es lié.
	Oa bofoa,	Il est lié.
Pluriel....	*Rea bofoa,*	Nous sommes liés.
	Lea bofoa,	Vous êtes liés.
	Ba bofoa,	Ils sont liés.

Imparfait.

Singulier...	*Ki ne ki bofoa,*	J'étais lié.
	U no u bofoa,	Tu étais lié.
	A na a bofoa,	Il était lié.
Pluriel....	*Re ne re bofoa,*	Nous étions liés.
	Le ne le bofoa,	Vous étiez liés.
	Ba ne ba bofoa,	Ils étaient liés.

Parfait.

Singulier..	*Ki bofiloe,*	J'ai été lié.
	U bofiloe,	Tu as été lié.
	O bofiloe,	Il a été lié.
Pluriel....	*Re bofiloe,*	Nous avons été liés.
	Le bofiloe,	Vous avez été liés.
	Ba bofiloe,	Ils ont été liés.

Plus-que-parfait.

Singulier...	*Ki ne ki bofile,*	J'avais été lié.
	U no u bofile,	Tu avais été lié.
	A na a bofile,	Il avait été lié.
Pluriel....	*Re ne re bofile,*	Nous avions été liés.
	Le ne le bofile,	Vous aviez été liés.
	Ba ne ba bofile,	Ils avaient été liés.

Futur.

Singulier..	*Ki tla bofoa,*	Je serai lié.
	U tla bofoa,	Tu seras lié.
	O tla bofoa,	Il sera lié.
Pluriel....	*Re tla bofoa,*	Nous serons liés.
	Le tla bofoa,	Vous serez liés.
	Ba tla bofoa,	Ils seront liés.

IMPÉRATIF.

Présent.

Singulier..	*U bofoe,*	Sois lié.
	A bofoe,	Qu'il soit lié.
Pluriel....	*Re bofoeng,*	Soyons liés.
	Bofoang,	Soyez liés.
	Ba bofoe,	Qu'ils soient liés.

SUBJONCTIF.

Présent.

Singulier..	*Ki bofoe,*	Que je sois lié.
	U bofoe,	Que tu sois lié.
	A bofoe,	Qu'il soit lié.
Pluriel....	*Re bofoe,*	Que nous soyons liés.
	Le bofoe,	Que vous soyez liés.
	Ba bofoe,	Qu'ils soient liés.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier...	*'N ka be ki bofoa,*	Je serais lié.
	U ka be ua bofoa,	Tu serais lié.
	A ka be a bofoa,	Il serait lié.
Pluriel....	*Re ka be ra bofoa,*	Nous serions liés.
	Le ka be la bofoa,	Vous seriez liés.
	Ba ka be ba bofoa,	Ils seraient liés.

Passé.

Singulier...	*'N ka be ki bofiloe,*	J'aurais été lié.
	U ka be u bofiloe,	Tu aurais été lié.
	A ka be a bofiloe,	Il aurait été lié.

Pluriel....	*Re ka be re bofiloe,*	Nous aurions été liés.
	Le ka be le bofiloe,	Vous auriez été liés.
	Ba ka be ba bofiloe,	Ils auraient été liés.

INFINITIF.

Go bofoa, Être lié.

PARTICIPE.

Présent.

Bofoang, Étant lié.

Passé.

Bofiloeng, Ayant été lié.

VOIX MOYENNE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier...	*Kia ipofa,*	Je me lie.
	Ua ipofa,	Tu te lies.
	Oa ipofa,	Il se lie.
Pluriel....	*Rea ipofa,*	Nous nous lions.
	Lea ipofa,	Vous vous liez.
	Ba ipofa,	Ils se lient.

Imparfait.

Singulier...	*Ki ne ki ipofa,*	Je me liais.
	U no u ipofa,	Tu te liais.
	A na a ipofa,	Il se liait.
Pluriel....	*Re ne re ipofa,*	Nous nous liions.
	Le ne le ipofa,	Vous vous liiez.
	Ba ne ba ipofa,	Ils se liaient.

Parfait.

Singulier...	*Ki ipofile,*	Je me suis lié.
	U ipofile,	Tu t'es lié.
	O ipofile,	Il s'est lié.

Pluriel....	*Re ipofile,*	Nous nous sommes liés.
	Le ipofile,	Vous vous êtes liés.
	Ba ipofile,	Ils se sont liés.

Plus-que-parfait.

Singulier...	*Ki ne ki ipofile,*	Je m'étais lié.
	U no u ipofile,	Tu t'étais lié.
	A na a ipofile,	Il s'était lié.
Pluriel....	*Re ne re ipofile,*	Nous nous étions liés.
	Le ne le ipofile,	Vous vous étiez liés.
	Ba ne ba ipofile,	Ils s'étaient liés.

Futur.

Singulier...	*Ki tla ipofa,*	Je me lierai.
	U tla ipofa,	Tu te lieras.
	O tla ipofa,	Il se liera.
Pluriel....	*Re tla ipofa,*	Nous nous lierons.
	Le tla ipofa,	Vous vous lierez.
	Ba tla ipofa,	Ils se lieront.

IMPÉRATIF.

Présent.

Singulier...	*Ipofa,*	Lie-toi.
	A ipofe,	Qu'il se lie.
Pluriel....	*Re ipofeng,*	Lions-nous.
	Ipofang,	Liez-vous.
	Ba ipofe,	Qu'ils se lient.

SUBJONCTIF.

Présent.

Singulier...	*Ki ipofe,*	Que je me lie.
	U ipofe,	Que tu te lies.
	A ipofe,	Qu'il se lie.
Pluriel....	*Re ipofe,*	Que nous nous liions.
	Le ipofe,	Que vous vous liiez.
	Ba ipofe,	Qu'ils se lient.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier...	*'N ka be ka ipofa,*	Je me lierais.
	U ka be ua ipofa,	Tu te lierais.
	A ka be a ipofa,	Il se lierait.
Pluriel....	*Re ka be ra ipofa,*	Nous nous lierions.
	Le ka be la ipofa,	Vous vous lieriez.
	Ba ka be ba ipofa,	Ils se lieraient.

Passé.

Singulier...	*'N ka be ki ipofile,*	Je me serais lié.
	U ka be u ipofile,	Tu te serais lié.
	A ka be a ipofile,	Il se serait lié.
Pluriel....	*Re ka be re ipofile,*	Nous nous serions liés.
	Le ka be le ipofile,	Vous vous seriez liés.
	Ba ka be ba ipofile,	Ils se seraient liés.

INFINITIF.

Go ipofa, Se lier.

PARTICIPE.

Présent.

Ipofang, Se liant.

Passé.

Ipofileng, S'étant lié.

2e *ESPÈCE CAUSATIVE, OU* HIPHIL. — BOFISA, *FAIRE LIER.*

VOIX ACTIVE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier...	*Kia bofisa,*	Je fais lier.
	Ua bofisa,	Tu fais lier.
	Oa bofisa,	Il fait lier.

Pluriel....	*Rea bofisa,*	Nous faisons lier.
	Lea bofisa,	Vous faites lier.
	Ba bofisa,	Ils font lier.

Imparfait.

Singulier...	*Ki ne ki bofisa,*	Je faisais lier.
	U no u bofisa,	Tu faisais lier.
	A na a bofisa,	Il faisait lier.
Pluriel....	*Re ne re bofisa,*	Nous faisions lier.
	Le ne le bofisa,	Vous faisiez lier.
	Ba ne ba bofisa,	Ils faisaient lier.

Parfait.

Singulier...	*Ki bofisitse,*	J'ai fait lier.
	U bofisitse,	Tu as fait lier.
	A bofisitse,	Il a fait lier.
Pluriel....	*Re bofisitse,*	Nous avons fait lier.
	Le bofisitse,	Vous avez fait lier.
	Ba bofisitse,	Ils ont fait lier.

Plus-que-parfait.

Singulier...	*Ki ne ki bofisitse,*	J'avais fait lier.
	U no u bofisitse,	Tu avais fait lier.
	A na a bofisitse,	Il avait fait lier.
Pluriel....	*Re ne re bofisitse,*	Nous avions fait lier.
	Le ne le bofisitse,	Vous aviez fait lier.
	Ba ne ba bofisitse,	Ils avaient fait lier.

Futur.

Singulier..	*Ki tla bofisa,*	Je ferai lier.
	U tla bofisa,	Tu feras lier.
	O tla bofisa,	Il fera lier.
Pluriel....	*Re tla bofisa,*	Nous ferons lier.
	Le tla bofisa,	Vous ferez lier.
	Ba tla bofisa,	Ils feront lier.

IMPÉRATIF.

Singulier..	*Bofisa,*	Fais lier.
	A bofise,	Qu'il fasse lier.

Pluriel	*Re bofiseng,*	Faisons lier.
	Bofisang,	Faites lier.
	Ba bofise,	Qu'ils fassent lier.

SUBJONCTIF.

Singulier ..	*Ki bofise,*	Que je fasse lier.
	U bofise,	Que tu fasses lier.
	A bofise,	Qu'il fasse lier.
Pluriel	*Re bofise,*	Que nous fassions lier.
	Le bofise,	Que vous fassiez lier.
	Ba bofise,	Qu'ils fassent lier.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier...	*'N ka be ki bofisa,*	Je ferais lier.
	U ka be ua bofisa,	Tu ferais lier.
	A ka be a bofisa,	Il ferait lier.
Pluriel	*Re ka be ra bofisa,*	Nous ferions lier.
	Le ka be la bofisa,	Vous feriez lier.
	Ba ka be ba bofisa,	Ils feraient lier.

Passé.

Singulier ..	*'N ka be ki bofisitse,*	J'aurais fait lier.
	U ka be u bofisitse,	Tu aurais fait lier.
	A ka be a bofisitse,	Il aurait fait lier.
Pluriel	*Re ka be re bofisitse,*	Nous aurions fait lier.
	Le ka be le bofisitse,	Vous auriez fait lier.
	Ba ka be ba bofisitse,	Ils auraient fait lier.

INFINITIF.

Go bofisa, Faire lier.

PARTICIPE.

Présent.

Bofisang, Faisant lier.

Passé.

Bofisitseng, Ayant fait lier.

VOIX PASSIVE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier . .	*Kia bofisoa* [1].	Je suis fait lier.
	Ua bofisoa.	
	Oa bofisoa.	
Pluriel	*Rea bofisoa.*	
	Lea bofisoa.	
	Ba bofisoa.	

Imparfait.

Singulier . .	*Ki ne ki bofisoa.*	J'étais fait lier.
	U no u bofisoa.	
	A na a bofisoa.	
Pluriel	*Re ne re bofisoa.*	
	Le ne le bofisoa.	
	Ba ne ba bofisoa.	

Parfait.

Singulier . .	*Ki bofisitsoe.*
	U bofisitsoe.
	A bofisitsoe.
Pluriel	*Re bofisitsoe.*
	Le bofisitsoe.
	Ba bofisitsoe.

Plus-que-parfait.

Singulier . .	*Ki ne ki bofisitsoe.*
	U no u bofisitsoe.
	A na a bofisitsoe.

[1] Il est impossible de rendre cette voix en français, à moins d'avoir recours à une périphrase. On dirait, pour le *présent :* On m'ordonne de lier, ou, on est cause que je lie. *Parfait :* On m'a ordonné de lier. *Futur :* On m'ordonnera de lier. *Infinitif :* Recevoir l'ordre de lier, ou Être obligé de lier.

Pluriel . . . . { *Re ne re bofisitsoe.*
Le ne le bofisitsoe.
Ba ne ba bofisitsoe.

Futur.

Singulier . . { *Ki tla bofisoa.*
U tla bofisoa.
O tla bofisoa.

Pluriel . . . . { *Re tla bofisoa.*
Le tla bofisoa.
Ba tla bofisoa.

IMPÉRATIF.

(N'existe pas.)

SUBJONCTIF.

Singulier . . { *Ki bofisoe.*
U bofisoe.
A bofisoe.

Pluriel . . . . { *Re bofisoe.*
Le bofisoe.
Ba bofisoe.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier. . . { *'N ka be ki bofisoa.*
U ka be u bofisoa.
A ka be a bofisoa.

Pluriel . . . . { *Re ka be ra bofisoa.*
Le ka be la bofisoa.
Ba ka be ba bofisoa.

Passé.

Singulier . . { *'N ka be ki bofisitsoe.*
U ka be u bofisitsoe.
A ka be a bofisitsoe.

Pluriel . . . . { *Re ka be re bofisitsoe.*
Le ka be le bofisitsoe.
Ba ka be ba bofisitsoe.

INFINITIF.

Go bofisoa.

PARTICIPE.

Présent.

Bofisoang.

Passé.

Bofisitsoeng.

VOIX MOYENNE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier.	*Kia ipofisa,*	Je me fais lier.
	Ua ipofisa,	Tu te fais lier.
	Oa ipofisa,	Il se fait lier.
Pluriel. . .	*Rea ipofisa,*	Nous nous faisons lier.
	Lea ipofisa,	Vous vous faites lier.
	Ba ipofisa,	Ils se font lier.

Imparfait.

Singulier.	*Ki ne ki ipofisa,*	Je me faisais lier.
	U no u ipofisa,	Tu te faisais lier.
	A na a ipofisa,	Il se faisait lier.
Pluriel . . .	*Re ne re ipofisa,*	Nous nous faisions lier.
	Le ne le ipofisa,	Vous vous faisiez lier.
	Ba ne ba ipofisa,	Ils se faisaient lier.

Parfait.

Singulier.	*Ki ipofisitse,*	Je me suis fait lier.
	U ipofisitse,	Tu t'es fait lier.
	A ipofisitse,	Il s'est fait lier.

Pluriel...	*Re ipofisitse,*	Nous nous sommes fait lier.
	Le ipofisitse,	Vous vous êtes fait lier.
	Ba ipofisitse,	Ils se sont fait lier.

Plus-que-parfait.

Singulier.	*Ki ne ki ipofisitse,*	Je m'étais fait lier.
	U no u ipofisitse,	Tu t'étais fait lier.
	A na a ipofisitse,	Il s'était fait lier.
Pluriel...	*Re ne re ipofisitse,*	Nous nous étions fait lier.
	Le ne le ipofisitse,	Vous vous étiez fait lier.
	Ba ne ba ipofisitse,	Ils s'étaient fait lier.

Futur.

Singulier.	*Ki tla ipofisa,*	Je me ferai lier.
	U tla ipofisa,	Tu tu feras lier.
	O tla ipofisa,	Il se fera lier.
Pluriel...	*Re tla ipofisa,*	Nous nous ferons lier.
	Le tla ipofisa,	Vous vous ferez lier.
	Ba tla ipofisa,	Ils se feront lier.

IMPÉRATIF.

Singulier.	*Ipofisa,*	Fais-toi lier.
	A ipofise,	Qu'il se fasse lier.
Pluriel...	*Re ipofiseng,*	Faisons-nous lier.
	Ipofiseng,	Faites-vous lier.
	Ba ipofise,	Qu'ils se fassent lier.

SUBJONCTIF.

Singulier.	*Ki ipofise,*	Que je me fasse lier.
	U ipofise,	Que tu te fasses lier.
	A ipofise,	Qu'il se fasse lier.
Pluriel...	*Re ipofise,*	Que nous nous fassions lier.
	Le ipofise,	Que vous vous fassiez lier.
	Ba ipofise,	Qu'ils se fassent lier.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier.	*'N ka be ki ipofisa,*	Je me ferais lier.
	U ka be ua ipofisa,	Tu tu ferais lier.
	A ka be a ipofisa,	Il se ferait lier.

Pluriel...	*Re ka be re ipofisa,*	Nous nous ferions lier.
	Le ka be le ipofisa,	Vous vous feriez lier.
	Ba ka be ba ipofisa,	Ils se feraient lier.

Passé.

Singulier.	*'N ka be ki ipofisitse,*	Je me serais fait lier.
	Ŭ ka be u ipofisitse,	Tu te serais fait lier.
	A ka be a ipofisitse,	Il se serait fait lier.
Pluriel...	*Re ka be re ipofisitse,*	Nous nous serions fait lier.
	Le ka be le ipofisitse,	Vous vous seriez fait lier.
	Ba ka be ba ipofisitse,	Ils se seraient fait lier.

INFINITIF.

Go ipofisa,	Se faire lier.

PARTICIPE.

Présent.

Ipofisang,	Se faisant lier.

Passé.

Ipofisitsoeng,	S'étant fait lier.

3e *ESPÈCE RELATIVE.* — BOFELA, *LIER POUR.*

VOIX ACTIVE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier.	*Kia bofela,*	Je lie pour.
	Ua bofela,	Tu lies pour.
	Oa bofela,	Il lie pour.
Pluriel...	*Rea bofela,*	Nous lions pour.
	Lea bofela,	Vous liez pour.
	Ba bofela,	Ils lient pour.

Imparfait.

Singulier.	*Kia bofela,*	Je liais pour.
	Ua bofela,	Tu liais pour.
	Oa bofela,	Il liait pour.

Pluriel...	*Re ne re bofela,*	Nous liions pour.
	Le ne le bofela,	Vous liiez pour.
	Ba ne ba bofela,	Ils liaient pour.

Parfait.

Singulier.	*Ki bofetse,*	J'ai lié pour.
	U bofetse,	Tu as lié pour.
	A bofetse,	Il a lié pour.
Pluriel...	*Re bofetse,*	Nous avons lié pour.
	Le bofetse,	Vous avez lié pour.
	Ba bofetse,	Ils ont lié pour.

Plus-que-parfait.

Singulier.	*Ki ne ki bofetse,*	J'avais lié pour.
	U no u bofetse,	Tu avais lié pour.
	A na a bofetse,	Il avait lié pour.
Pluriel...	*Re ne re bofetse,*	Nous avions lié pour.
	Le ne le bofetse,	Vous aviez lié pour.
	Ba ne ba bofetse,	Ils avaient lié pour.

Futur.

Singulier.	*Ki tla bofela,*	Je lierai pour.
	U tla bofela,	Tu lieras pour.
	O tla bofela,	Il liera pour.
Pluriel...	*Re tla bofela,*	Nous lierons pour.
	Le tla bofela,	Vous lierez pour.
	Ba tla bofela,	Ils lieront pour.

IMPÉRATIF.

Singulier.	*Bofela,*	Lie pour.
	A bofele,	Qu'il lie pour.
Pluriel...	*Re bofeleng,*	Lions pour.
	Bofelang,	Liez pour.
	Ba bofele,	Qu'ils lient pour.

SUBJONCTIF.

Singulier.	*Ki bofele,*	Que je lie pour.
	U bofele,	Que tu lies pour.
	A bofele,	Qu'il lie pour.

Pluriel...	*Re bofele,*	Que nous liions pour.
	Le bofele,	Que vous liiez pour.
	Ba bofele,	Qu'ils lient pour.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier.	*'N ka be ki bofela,*	Je lierais pour.
	U ka be ua bofela,	Tu lierais pour.
	A ka be a bofela,	Il lierait pour.
Pluriel...	*Re ka be ra bofela,*	Nous lierions pour.
	Le ka be la bofela,	Vous lieriez pour.
	Ba ka be ba bofela,	Ils lieraient pour.

Passé.

Singulier.	*'N ka be ki bofetse,*	J'aurais lié pour.
	U ka be u bofetse,	Tu aurais lié pour.
	A ka be a bofetse,	Il aurait lié pour.
Pluriel...	*Re ka be re bofetse,*	Nous aurions lié pour.
	Le ka be le bofetse,	Vous auriez lié pour.
	Ba ka be ba bofetse,	Ils auraient lié pour.

INFINITIF.

Go bofela, Lier pour.

PARTICIPE.

Présent.

Bofelang, Liant pour.

Passé.

Bofetseng, Ayant lié pour.

VOIX PASSIVE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier.	*Kia bofeloa,*	Je suis lié pour.
	Ua bofeloa,	Tu es lié pour.
	Oa bofeloa,	Il est lié pour.

Pluriel...	*Rea bofeloa,*	Nous sommes liés pour.
	Lea bofeloa,	Vous êtes liés pour.
	Ba bofeloa,	Ils sont liés pour.

Imparfait.

Singulier.	*Ki ne ki bofeloa,*	J'étais lié pour.
	U no u bofeloa,	Tu étais lié pour.
	A na a bofeloa,	Il était lié pour.
Pluriel...	*Re ne re bofeloa,*	Nous étions liés pour.
	Le ne le bofeloa,	Vous étiez liés pour.
	Ba ne ba bofeloa,	Ils étaient liés pour.

Parfait.

Singulier.	*Ki bofetsoe,*	J'ai été lié pour.
	U bofetsoe,	Tu as été lié pour.
	A bofetsoe,	Il a été lié pour.
Pluriel...	*Re bofetsoe,*	Nous avons été liés pour.
	Le bofetsoe,	Vous avez été liés pour.
	Ba bofetsoe,	Ils ont été liés pour.

Plus-que-parfait.

Singulier.	*Ki ne ki bofetsoe,*	J'avais été lié pour.
	U no u bofetsoe,	Tu avais été lié pour.
	A na a bofetsoe,	Il avait été lié pour.
Pluriel...	*Re ne re bofetsoe,*	Nous avions été liés pour.
	Le ne le bofetsoe,	Vous aviez été liés pour.
	Ba ne ba bofetsoe,	Ils avaient été liés pour.

Futur.

Singulier.	*Ki tla bofeloa,*	Je serai lié pour.
	U tla bofeloa,	Tu seras lié pour.
	O tla bofeloa,	Il sera lié pour.
Pluriel...	*Re tla bofeloa,*	Nous serons liés pour.
	Le tla bofeloa,	Vous serez liés pour.
	Ba tla bofeloa,	Ils seront liés pour.

IMPÉRATIF.

Singulier.	*Bofeloa,*	Sois lié pour.
	A bofeloe,	Qu'il soit lié pour.

Pluriel...	*Re bofeloeng,*	Soyons liés pour.
	Bofeloang,	Soyez liés pour.
	Ba bofeloe,	Qu'ils soient liés pour.

SUBJONCTIF.

Singulier.	*Ki bofeloe,*	Que je sois lié pour.
	U bofeloe,	Que tu sois lié pour.
	A bofeloe,	Qu'il soit lié pour.
Pluriel...	*Re bofeloe,*	Que nous soyons liés pour.
	Le bofeloe,	Que vous soyez liés pour.
	Ba bofeloe,	Qu'ils soient liés pour.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier.	*'N ka be ki bofeloa,*	Je serais lié pour.
	U ka be u bofeloa,	Tu serais lié pour.
	A ka be a bofeloa,	Il serait lié pour.
Pluriel...	*Re ka be re bofeloa,*	Nous serions liés pour.
	Le ka be le bofeloa,	Vous seriez liés pour.
	Ba ka be ba bofeloa,	Ils seraient liés pour.

Passé.

Singulier.	*'N ka be ki bofetsoe,*	J'aurais été lié pour.
	U ka be u bofetsoe,	Tu aurais été lié pour.
	A ka be a bofetsoe,	Il aurait été lié pour.
Pluriel...	*Re ka be re bofetsoe,*	Nous aurions été liés pour.
	Le ka be le bofetsoe,	Vous auriez été liés pour.
	Ba ka be ba bofetsoe,	Ils auraient été liés pour.

INFINITIF.

Go bofeloa, Être lié pour.

PARTICIPE.

Présent.

Bofeloeng, Étant lié pour.

Passé.

Bofetsoeng, Ayant été lié pour.

VOIX MOYENNE.

INDICATIF.

Présent.

Singulier.	*Kia ipofela,*	Je me lie pour.
	Ua ipofela,	Tu te lies pour.
	Oa ipofela,	Il se lie pour.
Pluriel...	*Rea ipofela,*	Nous nous lions pour.
	Lea ipofela,	Vous vous liez pour.
	Ba ipofela,	Ils se lient pour.

Imparfait.

Singulier.	*Ki ne ki ipofela,*	Je me liais pour.
	U no u ipofela,	Tu te liais pour.
	A na a ipofela,	Il se liait pour.
Pluriel...	*Re ne re ipofela,*	Nous nous liions pour.
	Le ne le ipofela,	Vous vous liiez pour.
	Ba ne ba ipofela,	Ils se liaient pour.

Parfait.

Singulier.	*Ki ipofetse,*	Je me suis lié pour.
	U ipofetse,	Tu t'es lié pour.
	A ipofetse,	Il s'est lié pour.
Pluriel...	*Re ipofetse,*	Nous nous sommes liés pour.
	Le ipofetse,	Vous vous êtes liés pour.
	Ba ipofetse,	Ils se sont liés pour.

Plus-que-parfait.

Singulier.	*Ki ne ki ipofetse,*	Je m'étais lié pour.
	U no u ipofetse,	Tu t'étais lié pour.
	A na a ipofetse,	Il s'était lié pour.
Pluriel...	*Re ne re ipofetse,*	Nous nous étions liés pour.
	Le ne le ipofetse,	Vous vous étiez liés pour.
	Ba ne ba ipofetse,	Ils s'étaient liés pour.

Futur.

Singulier.	*Ki tla ipofela,*	Je me lierai pour.
	U tla ipofela,	Tu te lieras pour.
	O tla ipofela,	Il se liera pour.
Pluriel...	*Re tla ipofela,*	Nous nous lierons pour.
	Le tla ipofela,	Vous vous lierez pour.
	Ba tla ipofela,	Ils se lieront pour.

IMPÉRATIF.

Singulier.	*Ipofela,*	Lie-toi pour.
	A ipofele,	Qu'il se lie pour.
Pluriel...	*Re ipofeleng,*	Lions-nous pour.
	Ipofelang,	Liez-vous pour.
	Ba ipofele,	Qu'ils se lient pour.

SUBJONCTIF.

Singulier.	*Ki ipofele,*	Que je me lie pour.
	U ipofele,	Que tu te lies pour.
	A ipofele,	Qu'il se lie pour.
Pluriel...	*Re ipofele,*	Que nous nous liions pour.
	Le ipofele,	Que vous vous liiez pour.
	Ba ipofele,	Qu'ils se lient pour.

CONDITIONNEL.

Présent.

Singulier.	*'N ka be ki ipofela,*	Je me lierais pour.
	U ka be a ipofela,	Tu te lierais pour.
	A ka be a ipofela,	Il se lierait pour.
Pluriel...	*Re ka be re ipofela,*	Nous nous lierions pour.
	Le ka be le ipofela,	Vous vous lieriez pour.
	Ba ka be ba ipofela,	Ils se lieraient pour.

Passé.

Singulier.	*'N ka be ki ipofetse,*	Je me serais lié pour.
	U ka be a ipofetse,	Tu te serais lié pour.
	A ka be a ipofetse,	Il se serait lié pour.

Pluriel...	*Re ka be re ipofetse,*	Nous nous serions liés pour.
	Le ka be le ipofetse,	Vous vous seriez liés pour.
	Ba ka be ba ipofetse,	Ils se seraient liés pour.

INFINITIF.

Go ipofela, Se lier pour.

PARTICIPE.

Présent.

Ipofelang, Se liant pour.

Passé.

Ipofetseng, S'étant lié pour.

VOIX RÉCIPROQUE.

BOFANA, SE LIER L'UN L'AUTRE.

Cette voix appartient à l'espèce *kal;* elle n'est pas entrée dans le paradigme, parce qu'elle est limitée à un certain nombre de verbes. On ne peut l'employer qu'à la première personne du pluriel.

Ex. : *Rea bofana*, « nous nous lions l'un l'autre ; » *re tla bofana*, « nous nous lierons l'un l'autre, etc. »

ESPÈCE SUPERLATIVE.

BOFISISA, LIER TRÈS-FORT.

Cette espèce n'est pas affectée par tous les verbes, raison qui l'a fait exclure du tableau. Elle est d'ailleurs imparfaite n'ayant que la voix active.

SECTION VII.

PRÉPOSITIONS, ADVERBES, CONJONCTIONS.

Nous offrons ici aux personnes qui aimeront à trouver dans cet aperçu un tout complet, un tableau de ces parties du discours. Les observations auxquelles elles pourront donner lieu appartiennent à la syntaxe et se trouveront plus bas.

PRÉPOSITIONS.

Mo ka,	Dans.	*Ka gorimo,*	Sur.
Go,	A, vers.	*Ka mose,*	Au delà.
Pele ga,	Devant.	*Le ka,*	Avec.
Go,	Envers.	*Ka,*	Selon, d'après.
Ga,	Chez.	*Ka ki,*	Par.
Ka gare,	Entre.	*Go,*	Pour.
Ka teng,	Dedans.	*Ga,*	De.
Ka intle,	Dehors.	*Sina,*	Sans.
Ganfi,	Près de.	*Ka,*	Pendant.
Ka morago,	Après.	*Ga,*	Touchant.
Ka pele,	Devant.		

ADVERBES.

DE LIEU.			
Kai?	Où?	*Monu, Kuanu, Gona mo,*	Ici.
Mona, Mo, Kua, Ha, Mane,	Là.	DE TEMPS.	
		Kompienu, Kerenu,	Aujourd'hui.
		Usasane,	Demain.

Ka mosho,	Après-demain.
Maobane,	Hier.
Maloba,	Avant-hier.
Ling,	Quand.
Khale,	Autrefois.
Yuale, *Yanung*,	Maintenant.
Gangata,	Souvent.

DE NOMBRE.

Gangue,	Une fois.
Gaberi,	Deux fois.
Gararu,	Trois fois.
Ganne,	Quatre fois.

DE QUALITÉ.

Singtle,	Bien.
Ga'mpi,	Mal.

DE RESSEMBLANCE.

Yaka, *Yualeka*,	Comme.
Yuana, *Yualo*,	Ainsi.

D'UNION.

Ha'mogo,	Ensemble.

DE DIVISION.

Ka gesele,	Différemment.
Ka tuko,	A part.

D'AFFIRMATION.

E', Oui. *E bo*, Oui certes.

DE NÉGATION.

Chè nya,	Non.
Kampo,	Peut-être.

CONJONCTIONS.

Le Me,	Et.
Le,	Aussi.
Ha, *Ereha*,	Si.
Leha,	Soit que.
Mpa,	Mais.
Kanti,	Tandis que.
Ha e si,	Si non.
Le ha,	Quoique.
Ka,	Car.
Goba ne, *Gonne*,	Parce que.
Ki gona,	C'est pourquoi.

L'adverbe *pourquoi* n'existe pas; l'interrogation se fait en mettant le verbe à l'espèce *relative* et en le faisant suivre du pronom *ang*, « quoi ? » *U rekela'ng*, « Pourquoi achètes-tu ? » proprement : « tu achètes, pour quoi ? »

DEUXIÈME PARTIE.

SYNTAXE.

Nom. — 1. On a déjà vu que la langue séchuana n'a point de *cas;* la place que le nom occupe dans la phrase est donc la seule marque à laquelle on puisse connaître s'il est sujet ou régime. Lorsqu'il est *sujet*, il *précède* le verbe; il le *suit* dans les cas opposés. Ex. *Morèna oa boka sechaba*, « le roi loue le peuple. » On intervertit quelquefois cet ordre pour donner de la variété au discours; le régime se place alors devant le sujet; mais sa préfixe est répétée pour prévenir toute confusion. Ex. *Sechaba Morèna oa se boka*, « le peuple, le roi le loue. »

2. L'emploi du nominatif absolu, si fréquent en hébreu, l'est presqu'autant en séchuana. Ex. *Tau bogale ba ona bo bogolu*, « le lion, sa férocité est grande. »

3. Le génitif se forme ordinairement au moyen de la préposition *oa*, « de; » mais, dans certains cas, la préposition se supprime, et le nom régissant passe à l'état construit. *Ra-sechaba*, « père-peuple, » pour *Rara oa sechaba*, « le père du peuple. »

4. L'espèce relative du verbe dispense le plus souvent d'avoir recours à la préposition *go*, « à, » pour former le datif. *Kia nea moenaka*, « je donne à mon frère. » Lorsque la préposition s'emploie, elle précède immédiatement le nom, et le verbe reste à l'espèce *Kal*. *Kia nea go moenaka.*

5. L'ablatif est le seul cas où le substantif soit modifié par les prépositions; elles lui font prendre la terminaison *'ng*. Ex. *Pelu*, « cœur; » *mo pelung*, « dans le « cœur. »

6. La répétition du nom sans conjonction exprime l'idée de *multitude*. Ex. *Batu, batu*, « hommes, hommes, » pour *beaucoup de gens*.

Adjectif. — 7. L'adjectif se place dans la phrase immédiatement *après* le substantif auquel il se rapporte. Il ne peut précéder le nom que lorsque celui-ci sert à lui donner une signification plus précise et plus déterminée; le nom se met alors à l'ablatif. Ex. *Botlale pelung*, « sage dans le cœur, » pour « au cœur sage; » *mosa polelong*, « doux dans la parole, » pour « à la parole douce. »

Pronoms. — 8. Le pronom personnel, comme on l'a déjà remarqué, détermine les personnes du verbe et le précède toujours. Ex. *Kia bala*, « *je* lis. » Il ne disparaît pas, lorsque le sujet est exprimé; on dit *motu oa bala*, « l'homme *il* lit, » et non « l'homme lit. » S'il est *régime*, il se place, comme en français, entre le sujet et le verbe. Ex. *Kia mo rata*, « je *le* aime. »

9. Le pronom démonstratif se met invariablement *après* le nom. Ex. *Thaba ena*, « montagne cette. » La même remarque s'applique au pronom possessif ou suffixe.

10. La préfixe du nom tient lieu de pronom relatif, et le verbe dont elle est suivie passe au participe.

Ex. *Bogobe* BO *korisang*, « le pain le rassasiant, » pour « le pain *qui* rassasie; » *bogobe* BO *ki* BO *yang*, « le pain je le mangeant, » pour « le pain *que* je mange. » La suffixe, n'étant pas susceptible de s'allier aux prépositions, ne peut remplir l'office de pronom relatif que pour le *nominatif* et l'*accusatif;* les autres cas s'expriment au moyen du pronom personnel. Ex. *Motu ki lemileng serapa sa gae*, « l'homme j'ai pioché le jardin *de lui*, » pour « *dont* j'ai, etc... » *Motu ki bolelang go ena*, « l'homme je parle à lui, » pour « *auquel* je parle. »

11. La répétition du pronom personnel équivaut à notre pronom *même, le même*. Ex. *Ki ona ena*, « c'est lui lui, » pour « c'est lui-même. »

12. Le pronom interrogatif se place au commencement de la phrase, lorsque le verbe est à la voix active; on le met à la fin, si le verbe est au passif: *Ki mang a gu ratu?* « qui t'aime? » *Ua ratoa ki mang?* « tu es aimé par qui? » Cette dernière manière d'interroger est la plus commune et la plus élégante.

VERBE. — 13. Les temps du verbe ont une signification *fixe* et déterminée; ils s'emploient de la même manière et dans les mêmes cas que les temps du verbe français qui leur correspondent; seulement, dans la narration soutenue, le présent est généralement préféré au prétérit défini comme plus animé.

14. L'*infinitif*, considéré comme substantif verbal, est d'un usage très-fréquent; il peut être sujet au régime et entrer dans la phrase comme un vrai nom; mais il ne saurait avoir de pluriel. Les mots abstraits de la

langue sont presque tous des infinitifs. Ex. *Go bolela ga lona go lukile*, « le parler de vous est juste; » *Kia rata ga tsamaia ga pitsi*, « j'aime le marcher du cheval; » *Rea bona mosa oa Yehofa ka go bopega ga rona*, « nous voyons la bonté de Dieu dans le être créé de nous » (dans notre création).

L'infinitif est aussi fort souvent employé d'une manière absolue, pour donner de l'énergie et de la vivacité au style. Dans la description d'un orage ou de tout autre phénonème ou fait frappant, le Mochuana dédaigne la froide régularité des temps; il dit « souffler le vent, « s'obscurcir le ciel, gronder le tonnerre, trembler les « hommes, etc... » Il y a, dans cette succession d'infinitifs, une rapidité qui égale presque celle de la pensée.

Le même mode est susceptible de prendre la voyelle terminale *e* caractéristique du subjonctif : il devient alors l'impératif le plus noble et le plus absolu. Ex. *Yehofa a re : go tlage leseri*, « Dieu dit : *paraître lumière*, » pour « Dieu dit : que la lumière paraisse. »

Les locutions *on* marche, *on* voit, etc. s'expriment, en séchuana, au moyen de l'infinitif passif. *Go tsamaea, go bonoa* « être marché, être vu. »

15. Il est très-ordinaire de lier deux verbes ensemble de façon que l'un serve à déterminer l'autre, et ait ainsi la valeur d'un *adverbe*. Ex. *Oa batla a shua*, « il cherche, il meurt, » pour « il est *presque* mort. » *Oa atisa a sebetsa*, « il multiplie, il travaille, » pour « il travaille *beaucoup;* » *Oa boela a bolela*, « il revient, il parle, » pour « il parle de *nouveau.* »

16. Un verbe régi par un autre passe à l'infinitif;

mais si le verbe régissant est au futur ou à l'impératif, il est plus correct et plus élégant de mettre son régime au subjonctif. Ex. *Ki tla ea ki bone*, « j'irai que je voie, » pour « j'irai voir; » *Flo u bone*, « viens que tu voies. »

17. Lorsque deux verbes régissent simultanément un nom, on doit les séparer et donner au premier le nom pour régime, et au second la préfixe du nom qui correspond, dans ce cas, au pronom *le*. On ne peut pas dire, comme en français : « Je crains et je fuis le péché; » il faut dire : *Kia tsaba SE be kia SE tlogela*, « je crains le péché et je *le* fuis. »

18. L'espèce causative ou hiphil régit deux accusatifs. Ex. *Kia rekisa motu pitsi*, « je fais acheter un homme un cheval, » pour « je fais acheter un cheval à un homme. »

19. Un assez grand nombre de verbes sont à la fois *actifs* et *neutres*. Tels *tsega*, « rire ; » *lela*, « pleurer, etc. » On dit neutralement « il rit, » et activement « il rit quelqu'un. »

20. Tous les verbes neutres deviennent actifs en passant à l'espèce causative. Ex. *Robala*, « dormir ; » *robatsa*, « endormir ; » *ea*, « aller ; » *eisa*, « faire aller, mener. »

Négations. — 21. Les négations *ne*, *ne pas* s'expriment par les particules *sa*, *ga*, *si*, qui n'ont aucune affinité avec les adverbes de négation *che* et *nia*, *non*. La particule *sa* se place entre le pronom et le verbe : *Ki SA bone*, « je *ne* vois pas; » la particule *ga* se met devant le pronom : *GA ki bone ; si* est particulièrement consacré à la défense : *U SI ame*, « ne touche pas. » Ces négations changent la voyelle finale du verbe (*a*) en *e*.

22. L'interrogation s'opère au moyen des particules *ha* et *na* qui correspondent parfaitement au הֲ de la langue hébraïque. Elles se placent l'une et l'autre au commencement de la phrase, excepté lorsqu'on les emploie simultanément pour préciser davantage l'interrogation; dans ce cas, l'une se met au commencement et l'autre à la fin de la phrase. Ex. *Ha u mo rata Na?* « est-ce que tu l'aimes? »

Conjonctions. — 23. Le séchuana est plus riche en conjonctions qu'on ne l'attendrait d'une langue inculte. Sous ce rapport il me semble l'emporter sur l'hébreu, quoique le *me* (וְ) se produise un peu plus souvent qu'il ne le faudrait pour la précision.

Il existe deux *copulatives* distinctes : l'une (*me*) sert à lier les phrases, et l'autre (*le*) à lier les mots. Les conjonctions *mais, si, quoique, bien que, cependant, quand, comme, parce que, afin que, enfin, tandis que, donc, c'est pourquoi, encore, aussi, même* ne sont pas moins familières aux Béchuanas qu'à nous-mêmes.

L'infinitif du verbe substantif remplit dans le discours l'office de notre conjonction *que*. Ex. *Kia rumela goba oa 'ntata*, « je crois être (que) il m'aime; » *oa gopola gosa ki mo pumile*, « il pense être (que) je l'ai trompé. » Il est facile de se rendre compte de cette particularité, qui peut, au premier abord, paraître singulière : le *que*, dont nous faisons usage pour lier un verbe à un autre, avertit l'esprit de *l'existence* d'un fait non encore exprimé, mais qui va l'être immédiatement; or le verbe substantif ne semble-t-il pas bien mieux adapté à un pareil emploi

qu'une conjonction dont la valeur est purement conventionnelle?

On a dit du *que* qu'au jour où il entra dans le discours l'homme enfant devint adulte. Peut-être, en étendant un peu cette remarque judicieuse, serait-il permis de dire qu'on peut, jusqu'à un certain point, juger de l'état intellectuel d'un peuple par les conjonctions de la langue qu'il parle. Destinées à exprimer les diverses nuances de la pensée, leur nombre doit nécessairement être en rapport avec le développement que celle-ci a acquis. Si l'on applique ce principe aux Béchuanas, on trouvera qu'ils entreraient facilement en comparaison avec des nations qu'on est bien loin d'appeler sauvages.

Adverbes et prépositions. — 24. Les adverbes et les prépositions s'emploient absolument de la même manière qu'en français. Les adverbes de *manière* sont tous formés des adjectifs qu'on convertit en adverbes en leur donnant la préfixe *ha*. Ex. *Golu*, « grand ; » *hagolu*, « grandement. »

Période. — 25. La période s'étend rarement au delà de trois membres.

Figures grammaticales. — Les Béchuanas font un usage immodéré du pléonasme. Un peuple qui jouit de beaucoup de loisir est naturellement sensible au plaisir de conter ; il affectionne d'autant plus les narrations surchargées et prolixes, que son genre de vie est monotone et offre moins d'incidents. La même raison leur a fait

bannir l'ellipse du langage ordinaire; elle ne leur plaît que dans les chants poétiques.

Euphémismes. — Ils savent voiler avec art des idées désagréables. Les mots *mort*, *mourir* sont proscrits comme trop sinistres. On dit d'une personne décédée, qu'elle *est éteinte*, qu'elle *n'est plus*, qu'elle *a rejoint ses ancêtres*. *Je ne sais pas* serait un aveu d'ignorance par trop plat; la généralité préfère avoir recours à l'interrogation : *Sais-je?* Un fils respectueux, pour faire entendre que son père s'est enivré, dira toujours qu'il *a de la gaieté*. Le mot crime est également remplacé par celui de *faiblesse*. En parlant de personnes coupables de fautes fort graves, on se borne à dire d'elles qu'elles ont *manqué de force*, qu'elles *ont été empêchées*, qu'elles *ont oublié*. Ces manières adoucies de parler, dont il serait facile de multiplier les exemples, sont un indice précieux de tact et de délicatesse. Le peuple auquel elles sont familières, quelle que soit d'ailleurs son ignorance, tend à sortir de la barbarie.

Peut-être aimera-t-on à trouver, à la fin de ce court aperçu, quelques versets du Nouveau Testament, traduits par un Mossouto fort intelligent. Je les orthographie d'après l'alphabet français, pour que la lecture en soit plus facile.

Évangile selon saint Marc, chap. XIV, v. 33-38.

Mé a ba yoéla a ré : Moïa a mé o choéroé ki

Et il leur dit, disant : Ame de moi elle est saisie par

ho souaba; loulang mo, lé lébélé, Amorao a éa
être triste; demeurez ici, vous veillez. Puis il alla

houyana lé bona; a itiéla fatsi; a rapéla a ré:
un peu loin de eux; il se jeta à terre; il pria, disant:

hoba ho ka etsoa nako, é mo fétélé morao. A
que si il peut être fait, heure elle lui passât en arrière. Il

na boléla a ré: Aba Entaté, lilo kaoféla li ka
disait, disant: Aba Père, choses toutes elles peuvent

etsoa ki ouéna; tlosa sénoélo séo, sé éè ka
être faites par toi; enlève coupe cette, elle aille par

morao 'na; empa, léha ki boléla yuaîo, ho si
derrière moi; mais quoique je dise ainsi, il ne

ke ho etsoé ho ratoang ki 'na, ho etsoé ho ratoang
soit pas fait le être voulu par moi, il soit fait le être voulu

ki ouéna. Mé a boéla ho baroutoa ba haé; a ba
par toi. Et il retourna vers disciples de lui; il les

foumana, ba robétsé, mé a yoéla Pétéro, a ré:
trouva, ils étaient endormis, et il dit à Pierre, disant:

Simoné, ha ou robétsa na? Na ha oua ka oua
Simon, est-ce que tu dors? Est-ce que non tu peux tu

lébéla nako é lé engoé? Lébélang lé rapélè lé si
veilles heure elle est une? Veillez, vous priez, vous ne

kéné lilékong, gobané moïa o mafouloufoulou,
entriez en tentation, parce que esprit il prompt,

nama éna é boutsoua.
chair elle elle est faible.

ORTHOGRAPHE SÉCHUANA. — *Me a ba yoela a re : Moea a 'me o chueroe ki go suaba, lulang mo le lebele. Hamorao a ea guyana le bona a itiela fatsi a rapela a re go ba go ka etsoa nako e mo fetele morao. A na bolela a re : Aba 'Ntate, lilo kaofela li ka etsoa ki uena, tlosa senoelo seo se ee ka morao go 'na, 'mpa leha ki bolela yualo go si ke go etsoe go ratoang ki 'na go etsoe go ratoang ki uena. Me a boela go barutoa ba gae a ba fumana ba robetse, etc. etc.*

TROISIÈME PARTIE.

POÉSIES DES BASSOUTOS.

Les morceaux que l'on trouvera dans ces pages auront l'attrait de la nouveauté. Composés par des bardes dont le génie n'eut jamais d'autre guide que la nature, leur originalité ne sera pas contestée. Il est cependant dans ces chants sauvages plus d'un accord familier à la lyre de nos grands maîtres : correspondance admirable qui suffirait pour prouver que le sentiment poétique est bien un des attributs de l'âme humaine, et que l'art, qu'on a trop souvent confondu avec le génie, n'est vrai qu'autant qu'il respecte et favorise le développement d'une faculté dont Dieu doue lui-même ceux qu'il destine à charmer ou à éclairer la terre. Si le chantre d'Atala, après avoir confié ses douleurs aux savanes du nouveau monde, fût venu raconter aux Bassoutos les malheurs de sa patrie, peut-être eût-il entendu les échos du désert répéter ses tristes récits traduits dans une langue que son âme poétique n'eût pas tout à fait désavouée.

L'artifice des vers est inconnu aux Africains. Leurs poésies, sans être entièrement dépourvues de cadence, n'offrent aucun arrangement méthodique des pieds et mesures, encore moins y trouverait-on la rime. Elles se distinguent du discours ordinaire par l'élévation des sentiments, les métaphores, l'ellipse, et par ce tour tantôt vif et énergique, tantôt mélancolique et naïf qui est propre au langage des passions.

Ces morceaux sont généralement consacrés à célébrer des chasses et des expéditions guerrières. On ne sera pas surpris que la poésie des passions douces, dont le développement suppose un degré de culture et de civilisation déjà avancé, soit à peu près inconnue à un peuple encore grossier.

Le héros de la pièce en est presque toujours l'auteur. De retour des combats, il se purifie à la rivière voisine, puis il va déposer religieusement au fond de sa hutte, sa lance et son bouclier. Ses amis l'entourent et lui demandent le récit de ses exploits. Il les raconte avec emphase; la chaleur du sentiment l'entraîne, son expression devient poétique. De jeunes mémoires s'emparent des morceaux les plus frappants ; on les répète à l'auteur enchanté, qui les retravaille et les lie ensemble dans ses longues heures de loisir; au bout de deux ou trois lunes, ses enfants savent parfaitement le *toko*, qui sera désormais déclamé aux fêtes solennelles de la tribu.

I.

LES PREMIERS EXPLOITS DE KATI OU MOKACHANE.

PRÉLUDE.

La génisse de Kati ne veut plus se laisser traire. Elle saute, ressaute et cherche tous les coins pour aller s'y cacher.

KATI.

Je suis allé chez Malisé et Ramatimé. Amis, leur ai-je

dit, apprenez-moi ce que dit le sort. Ils ont répondu : Ne te mets plus en peine de ton ancienne nourrice, elle s'est lassée d'enrichir ton bercail. Maintenant, jeune guerrier aussi léger que la girafe, compagnon de Ratakané et de Poûlé, c'est à toi à trouver les sentiers que fréquentent les troupeaux.

Je les ai détournés des sentiers auxquels ils étaient accoutumés; ils bondissent aujourd'hui le long de ceux qui conduisent à ma hutte. La génisse blanche est belle et fertile comme Orion, elle est belle et fertile comme Orion.

UN INTERLOCUTEUR.

Elle est belle, ô jeune guerrier aussi léger que la girafe; mais elle t'a coûté un sang précieux! Le sang te sort par l'oreille; s'en est-il fallu de beaucoup que le coup ne fût mortel? Ne te plains pas, frère de Libé; le prévoyant Libé t'avait prédit ce malheur : ne t'en souvient-il pas, et ne mériterais-tu pas, jeune enfant, que Libé te tirât l'oreille?

SECOND INTERLOCUTEUR.

Femmes, vous avez des yeux pour voir; refusez à ce jeune imprudent le pain qu'il attend de vous. Hommes, vous avez des yeux pour voir; donnez, donnez au jeune guerrier la nourriture des braves. Il a failli périr en dehors des vallées. La conquête de Libényané a failli se changer en un tombeau. C'est un jeune rhinocéros qui enlève les génisses et regagne les bois pour aller y mourir. Les prudents vieillards Ramokané et Péo s'écrient : Où est allé cet inconsidéré? Qui l'a séduit? Hélas! nous apprendrons bientôt qu'on lui a coupé la tête; nous irons ramasser dans la plaine son crâne aplati par la massue. Nous avons observé à son cou le gorgerin de guerre; nous disions : L'enfant s'amuse, il s'est fait un jouet de l'ornement des braves. Nous nous trompions, il s'ornait pour le combat.

KATI.

Les troupeaux sont à moi! J'aurai désormais une génisse à offrir à mon amante..... Allez dire à Rakali qu'il prépare des boissons fortifiantes et qu'il n'en perde pas. Il aura à en verser à ceux qui viendront le consoler de la perte de ses troupeaux. Il ne lui en faudra pas peu pour étancher leur soif.

Le père des louanges a chaussé ses souliers. Il cherche. Que cherche-t-il? Il cherche la tête de Ramosébo, il veut venger la mort du fils de Mokotéli.

UN INTERLOCUTEUR.

Compagnon de Machéla, pourquoi aller t'exposer aux insectes qui voltigent la nuit?

KATI.

Je veux aller recueillir le crâne de Ramosébo. Vous doutez du courage de mes guerriers!.... Ne savez-vous pas que le petit-fils de Monahin[1] a assoupli la peau de la génisse bleue et s'en est fait un manteau? C'était cependant la génisse du redoutable Entloanin. Comme je revenais triomphant avec les troupeaux d'Entloanin, derrière la montagne de Poong, l'ami du crocodile me dit : Mon fils, quand finiront tes noces? Quand termineras-tu les réjouissances de ton mariage?

LE PEUPLE.

L'enfant de la corne a cessé de s'amuser avec ceux qui reçoivent leur nourriture des mains de leurs mères. Il est chauve aujourd'hui; il est comme une peau qu'on a épilée. — Guerriers, dites maintenant qui est votre chef? Votre chef, c'est la tête aride semblable aux plaines nues du désert. Tandis que tout dort autour de lui, il veille et son panache s'agite sur sa tête. Sa bouche dégoutte de moelle et de graisse. Il est comme un père au milieu de ses en-

[1] Le petit-fils de Monahin, c'est Kati lui-même.

fants; il méprise le repos des villes lorsque ses guerriers vont au combat. Qui les protégerait contre l'ennemi? qui dirigerait leurs bras dans la bataille?....

L'homme, partout avide de grandeur et de gloire, en rattache l'idée à des objets bien différents suivant les pays. Ailleurs on chante des empires conquis; ici, peut-être, avec tout autant de raison, on élève aux nues le chef belliqueux qui s'empare des troupeaux d'un rival; et le nom de l'humble *vache*, que nos meilleurs écrivains français n'ont pu ennoblir, occupe une place non moins haute, dans les poésies séchuanas, que les mots *sceptre, couronne*, dans celles des Boileau et des Racine.

Kati est l'un des noms de Mokachane, père de Moshesh. Ce chant est destiné à perpétuer le souvenir de ses premiers exploits.

Le prologue donne à entendre, d'une manière figurée et très-agréable pour des oreilles pastorales, que Kati n'était pas suffisamment riche. En effet, si sa vache favorite saute et ressaute avec tant d'indécence, c'est qu'elle se trouve trop seule et qu'elle ne voit pas devant la demeure de son maître un troupeau à la tête duquel elle puisse aller noblement se placer. Kati affligé, avec quelque raison, va consulter deux oracles fameux qui préviennent les désirs du guerrier adolescent, et n'ont pas de peine à le convaincre qu'il est temps que sa lance encore vierge se signale par quelque haut fait.

Une transition fort brusque nous conduit au moment où Kati, heureux et triomphant, exalte la beauté de sa conquête.

Il est des gens auxquels les gloires les plus pures ne paraissent jamais invulnérables, et pour lesquels le rôle de détracteur semble avoir d'irrésistibles attraits. Un de ces êtres fâcheux s'avise de rappeler à Kati que son entreprise a failli lui coûter la vie, ne prévoyant pas sans doute qu'on va lui répondre que

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire !

Il lui fait également un crime de sa jeunesse, autre bévue que Corneille ne lui eût pas aisément pardonnée, lui qui savait si bien que

. . . . . Aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Tant d'ignorance se conçoit à peine, surtout dans un homme admis à dire son mot à la cour; on serait presque tenté de penser que cet interlocuteur maladroit est une invention du poëte, une ombre avantageusement placée pour augmenter l'effet du tableau. Supposons-le par charité.

Un second interlocuteur prend la parole.... Pour celui-ci, il s'y entend, il sait assaisonner la louange ! Comme le cœur de Kati bondit en l'entendant exhorter les femmes, d'un ton officieux, à le punir de son imprudence ! Les femmes !... Est-ce qu'on se soucie de leur nourriture lorsqu'on a seize ans, et qu'on sait manier la lance et le bouclier ?... Il est bien temps, sans doute, qu'on sorte de nourrice, et qu'on aille partager les nobles repas des preux. — Vieillards auxquels le vénérable Pété avait confié l'enfance de Kati, laissez décrire les transes

que vous a fait éprouver l'échappée de votre jeune pupille; plus vos anxiétés ont été visibles, plus vous avez prouvé à Kati que vous savez qu'en lui repose l'espoir de la tribu.

Il n'est pas rare qu'on soit brave à seize ans, mais il est inouï qu'on sache, à cet âge, être loué impunément. Kati s'oublie, comme tout autre, dans cet élément dangereux; il insulte son ennemi vaincu par des railleries d'assez mauvais goût.

L'âge mûr répare les erreurs de l'enfance. Le peuple, rarement flatteur, mais presque toujours le premier à rendre hommage au vrai mérite, finit le chant par un chœur général, dont la poésie est si belle qu'on sent bien qu'elle part de l'âme. Il se rappelle avec attendrissement que son chef eut le malheur de perdre sa mère au berceau, et qu'il fut nourri au moyen d'une corne d'antilope qu'on emplissait chaque jour de lait de chèvre. Si Kati a été trop impétueux à son début, c'est que son ardeur n'était pas réprimée par le doux regard de celle qui l'avait enfanté. Maintenant les années l'ont rendu calme et réfléchi, mais son activité n'en est pas diminuée. Il veille au salut de ses sujets, tandis que ceux-ci, se reposant sur sa sagesse, goûtent les douceurs du sommeil. On s'incline avec vénération devant sa tête chauve et ridée.

II.

TOKO DE GOLOANÉ.

Goloané va combattre,
Il part avec Letsié[1].
Il court à l'ennemi,
Celui contre lequel on murmure,
Celui auquel on ne veut jamais obéir.
On insulte à son petit bouclier rouge;
Et c'est cependant encore le vieux bouclier
Du bœuf de Tané.
Comment! Moshesh ne vient-il pas de dire :
Cessez de braver Goloané le vétéran?
Quoi qu'il en soit, voilà des chevaux qui viennent...
Goloané ramène des combats
Un cheval gris avec un rouge.
Ceux-ci ne retourneront plus à leurs maîtres;
Le bœuf sans cornes ne sera pas rendu.
Aujourd'hui la guerre a éclaté
Plus terrible que jamais....
C'est la guerre de Poutsani et des Masétélis.
Le serviteur de Mogato[2],
Goloané a lancé un roc,
Il a frappé le guerrier au bouclier fauve.
Voyez-vous les lâches compagnons de ce guerrier terrassé
Se tenir immobiles auprès d'un rocher?
Pourquoi leur frère ne peut-il aller leur enlever
Les plumes dont ils ont paré leurs têtes?...

[1] Letsié, fils de Moshesh.
[2] Mogato, autre nom de Letsié.

Goloané, tes louanges sont comme la bruine épaisse
Qui précède la pluie.
L'écho de tes chants de triomphe parcourt les montagnes;
Il va expirer dans la vallée
Où l'ennemi s'est mis à genoux devant toi.
Les lâches guerriers !... Ils prient !...
Ils demandent qu'on leur donne de la nourriture.
Ils verront qui leur en donnera !
Donnons à nos alliés,
Aux guerriers de Makaba,
A ceux que nous ne voyons jamais venir nous attaquer.
Goloané revient boiteux des combats;
Il revient, et sa jambe ruisselle;
Un torrent de sang noir
S'échappe de la jambe du héros.
Le compagnon de Rantsoafi
Saisit une génisse par l'épaule;
C'est Goloané, fils de Makao,
Descendant de Molissé.
Qu'on ne dise plus d'insolence !...
Ramakamané se plaint,
Il gémit, il dit que sa génisse
Lui a brisé sa blanche épaule.
Le compagnon des braves,
Goloané, s'est mesuré avec Empapang et Kabané.
Le javelot est lancé :
Goloané l'évite avec adresse,
Et le dard de Kabané
Va se ficher en terre.

Goloané est le nom d'un des plus braves officiers de Moshesh. Ainsi que les anciens troubadours, il a su

réunir sur son front les lauriers de la poésie et ceux de la victoire. Il célèbre, dans ce chant, deux combats dont il revint triomphant, l'un contre les Masétélis ou Griquois, et l'autre contre les troupes de Mosélékatsi.

Il paraît que les guerriers dont Moshesh lui confia le commandement refusèrent d'abord de reconnaître son autorité.

On insulte, etc. — Le bouclier des Béchuanas est de peau de bœuf. Les jeunes gens, au sortir des cérémonies de la circoncision, reçoivent cette arme de la main de leur chef. Goloané aimait son petit bouclier rouge; il lui rappelait Tané, son ancien général; il l'aimait aussi pour sa vieillesse, et il n'entendait pas badinage lorsqu'on insultait à cette arme favorite, dont la vétusté attestait tant de glorieux combats.

Goloané ramène des combats un cheval, etc. — Goloané eut à se mesurer contre les Griquois, et il fut assez heureux pour en démonter plusieurs et s'emparer de leurs chevaux. Dans une affaire précédente avec le même ennemi, Moshesh avait réussi à prendre quelques-uns de ces animaux extraordinaires; mais il les avait rendus à leurs maîtres, espérant de les porter, par cet acte de générosité, à ne plus venir molester son peuple. Les Griquois n'en tinrent aucun compte : aussi Goloané promet-il que le *bœuf sans cornes* ne sera plus rendu.

Voyez-vous les lâches, etc. — Goloané oublie presque l'honneur qu'il s'est acquis en terrassant le guerrier au

bouclier fauve, tant il est indigné de voir les camarades de cet adversaire vaincu se tenir immobiles à quelque distance, sans oser venir le délivrer; il voudrait que le malheureux blessé pût aller leur enlever les ornements qu'ils portent sur leurs têtes, et dont leur lâcheté les rend indignes.

Le compagnon.... saisit une génisse, etc. — Au retour d'un combat, le Mochuana vainqueur se présente devant son chef; d'une main il tient ses armes encore sanglantes, de l'autre il s'appuie fièrement sur l'épaule de la génisse qu'il vient d'enlever à l'ennemi. C'est là pour lui le moment de la gloire. Il attend, dans cette posture, qu'un regard de son chef vienne le récompenser des dangers et des fatigues de la guerre.

Ramakamané se plaint, etc. — L'orgueil est partout satirique. Goloané, plein de ses propres exploits, s'amuse aux dépens de Ramakamané, qui s'excuse de n'avoir rien à présenter à son souverain, en disant que la vache qu'il avait prise lui a échappé en le blessant. Mais aussi, pauvre Ramakamané, pourquoi ton épaule n'est-elle pas *noire*? Que n'es-tu né au pays des *souffleurs de feu*? Ton bras *blanc* eût bien été assez fort pour manier un mousquet! Ici une peau d'ébène te manquera toujours pour ressembler aux braves.

III.

CHANT DE GUERRE DE MOSHESH

EN MÉMOIRE D'UNE VICTOIRE REMPORTÉE SUR LES GRIQUOIS.

Les troupeaux ne disent-ils pas :
Nous couvrons les plaines de boue?
Ne disent-ils pas :
Nous faisons de profonds sentiers dans les champs?
Alors que la terre était sèche,
On vit les guerriers transpirer.
Les hommes des hommes mouraient de soif.
Ils essuyaient en vain la sueur
Qui coulait de leurs fronts.
Le brave Lisaniane lui-même
A dû s'asseoir pour respirer.
Il s'est assis avec Sacoane.
Le fils[1] de la tête rasée,
Insensible à la fatigue,
S'avance rapidement vers la ville;
Il entre par la porte des braves.
Les femmes des maisons d'en bas
Sont Machéli et Mamachéliso.
Elles entr'ouvrent les roseaux
Qui entourent leurs demeures.
Elles disent : Nous voulons voir
La génisse aux couleurs bigarrées,
La génisse rayée par le feu.
Qu'on nous montre les filles de la fumée des fusils.
L'époux de Mokoli[2]
Est un vieux léopard sans dents.

[1] Moshesh. — [2] Le même.

Il a déchiré de ses griffes
Le manteau de toiles d'araignée.
Son bras est moucheté.
Le bouclier du père[1] de Machupa
Brille comme un tison ardent;
Il luit comme la demi-lune.
Le dévastateur[2] s'est emparé de la vache blanche;
Il lui a rasé la tête.
Il a tondu la génisse de Namékoé.
La génisse de l'allié des blancs[3] est blanche et rousse.
Ces génisses, ce sont les filles des sueurs de la guerre,
Des sueurs de ceux qui combattent avec vaillance.
Que la vache de Chopo entre dans la ville,
Au milieu des cris de deuil
Et de lamentation.
Un serpent impur l'a souillée;
Elle est devenue une bête des champs.
Détournez-la, elle souillerait mes troupeaux.
Qu'on la conduise dans la ville des petits;
Qu'elle aille vêler parmi les animaux sauvages.
Ces troupeaux, d'où viennent-ils?
Demandez à ceux qui se plaisent
A s'asseoir sur les rochers plats....

Les troupeaux ne disent-ils pas, etc. — Manière de parler figurée et très-élégante, fort commune dans les poésies de ce peuple. Dans le discours ordinaire, le Mossouto dirait tout simplement : « Les troupeaux couvrent les plaines de boue. »

Nous couvrons les plaines de boue, etc. — Le poëte veut donner une idée du nombre prodigieux des troupeaux

[1] Moshesh. — [2] Le même. — [3] Le même.

enlevés à l'ennemi. Dans un pays comme celui-ci, où l'on voyage à travers champs et où l'herbe est fort touffue, il faut, pour qu'un troupeau fasse de la boue, qu'il soit extrêmement nombreux.

Les hommes des hommes. — L'élite des hommes. Ceux qui sont le plus hommes parmi les hommes. L'auteur s'étend au long sur la fatigue des troupes, pour mieux faire ressortir la valeur et la persévérance de leur chef, qui ne s'accorde aucun repos jusqu'à ce qu'il soit rentré triomphant dans ses foyers.

Le fils de la tête rasée. — La mère de Moshesh a la tête rasée; elle ne porte qu'une petite touffe de cheveux sur le sommet de la tête : c'est ce qui la distingue des autres femmes de Mokachane, toutes ses inférieures en rang. Appeler Moshesh *le fils de la tête rasée*, c'est dire qu'il est le souverain légitime de la tribu.

Elles entr'ouvrent les roseaux. — Ne se rappelle-t-on pas involontairement, en lisant ce passage, la mère de Sisera, qui se place à la fenêtre dans l'espoir de repaître ses yeux du riche butin enlevé sur Israël?

La génisse rayée par le feu, etc. — Dans l'affaire dont il est ici question, les Bassoutos eurent à combattre les Griquois, qui, comme on le sait, font usage d'armes à feu. Le poëte donne à entendre que l'action a été si vive, que les balles ont bariolé les robes des innocents animaux que les deux partis se disputaient.

Est un vieux léopard, etc. — Les griffes du léopard ne sont jamais plus redoutables que lorsque l'âge a privé l'animal de ses dents.

Le manteau de toiles d'araignée. — Tel est le nom que les Bassoutos donnèrent aux étoffes de laine, lorsqu'ils les observèrent, pour la première fois, sur les cadavres des Griquois tués dans le combat. Je ne sais si ce fut par dérision ou par terme de comparaison; dans tous les cas, l'analogie était frappante.

Son bras est moucheté. — Allusion au léopard.

Le dévastateur s'est emparé de la vache blanche. — Chez les Béchuanas, une vache blanche est le symbole de la royauté. Les vassaux d'un chef souverain lui font hommage en lui présentant une génisse blanche. La tonsure étant une marque de distinction affectée aux reines, le poëte, en disant que Moshesh a rasé la tête de la vache blanche, fait entendre, par cette figure, qu'il l'a établie reine dans ses troupeaux, et qu'elle y restera comme un symbole vivant de la souveraineté de son maître.

Le bouclier... brille comme un tison ardent. — Le bouclier du chef est couvert de plaques de cuivre fort luisantes, qui réfléchissent les rayons du soleil. Ce vers rappelle celui de Virgile (Énéid. X):

..... Vastos umbo vomit aureus ignes.

Que la vache de Chopo, etc. — Ce morceau est une

effusion élégiaque sur la mort d'un frère de Moshesh, qui fut tué, dans une occasion différente, par les guerriers de Chopo, chef Matébélé. En revenant de ce funeste combat, les Bassoutos rencontrèrent un serpent sur leur route; le poëte a profité de cette circonstance pour exprimer d'une manière allégorique les regrets que causa la perte de Ralisaoane. Moshesh, qui commandait l'expédition en personne, s'écrie, à la vue des feux de sa ville capitale : « Que la vache de Chopo (c'est-à-dire le bétail que j'ai enlevé à Chopo) entre dans la ville, au milieu de cris de deuil et de lamentation ! Le serpent impur (de la mort) l'a souillé, etc. »

Ceux qui se plaisent à s'asseoir sur les rochers plats.— Les vieillards bassoutos, ayant beaucoup de loisir, vont communément s'asseoir sur les rochers qui bordent les montagnes au sommet desquelles les villages sont bâtis. De là, semblables aux vieillards de Troie, dont l'innocent babil est si bien décrit par Homère, ils observent ce qui se passe autour d'eux, et s'en entretiennent. C'est aux vieillards qu'il faut demander d'où le butin vient, parce que c'est leur sagesse qui a concerté le plan de la guerre, et dirigé les pas des jeunes guerriers.

IV.

TOKO DE MAKONIANE.

Le furieux de Makoa prépare son bouclier,
Il en achève la ganse.
Ces préparatifs réjouissent son roi.
Mokachane et le père de Mohato sourient;
La femme, mère de Mohato, a ri d'espérance.
Le guerrier de Makoa, c'est Tantsi, l'enfant des Matébélés.
Qui lui a remis sa hache ?
Il l'a reçue de sa femme.
La mère de Moséniégi a placé cette arme dans ses mains.
Elle a dit : Va! frappe une génisse au poil bleu.
C'est lui qui dans les retraites
Fait une porte de son corps.
Tout tombe, tout tombe autour de lui.
Dans la troupe des Malékas,
Il n'est aucun guerrier qui ose poursuivre l'ennemi aussi loin.
Un dard est lancé.... c'est celui de Makoniane!
Un coup de massue retentit.... c'est la sienne!
Elle a terrassé un combattant.
Moi et Ramachosso, nous avons tué un homme;
C'est en vain qu'il a répandu des larmes.
Blessé à mort, il pleure encore
Dans le jardin de Céfouba.
Que mon nom soit redouté dans ces contrées!
Mon nom rend la nation célèbre.
Le compagnon des Malékas dit :
J'ai soif de frapper sur des hommes,
Comme on bat le fer.
Il sort de la retraite consacrée à l'amour,

Et il saisit sa massue.
C'est le héros Maléka,
C'est le père de Moséniégi.
La pluie tombe à Calaoqué, près de Moricoané.
Makoniane s'empare de tous les troupeaux,
Des vaches de deux étés et de celles de trois.
Il les fait défiler en ligne.
Toi qui es aussi fécond qu'une plante de blé,
Emmène ces troupeaux;
Purifie-toi par le sacrifice d'une génisse
Noire comme les ténèbres.
Un vol d'oiseaux se pose sur les bords d'une rivière.
C'est Makoniane et ses guerriers.
Ils en remontent le cours pour conquérir.
Ils courent vers les génisses grises de Maapéo;
Ils les dirigent dans la vallée, vers la ville de Chossa.
Tantsi, voilà l'aube du jour.
Des troupeaux courent dans la plaine!
Élance-toi à l'aile principale,
Tu auras une vache rouge
Qui a lavé les crins de sa queue dans le ruisseau.

Makoniane est célèbre, parmi les Bassoutos, pour l'impétuosité de sa valeur. Il se trouve, en comptant ses divers faits d'armes, qu'il a tué quarante-deux hommes de sa propre main. Moshesh et lui se doivent réciproquement la vie; inséparables sur un champ de bataille, ils ne le sont pas moins dans leurs relations domestiques. Le chef des Bassoutos se plaît à le désigner aux étrangers comme l'homme le plus brave de sa tribu. L'Évangile a fait de ce destructeur terrible, un chrétien plein de douceur et d'humilité; triomphe sublime qui atteste la toute-

puissance des convictions religieuses. C'est avec peine que nous avons obtenu du guerrier repentant, le récit d'un de ses chants de victoire.

Ces préparatifs, etc. — Ce passage donne à entendre que la famille régnante tout entière se repose sur Makoniane pour l'exécution de ses projets d'agrandissement. Mohato est le nom que le fils aîné de Moshesh reçut à sa naissance. L'usage veut que les jeunes gens se choisissent un nom nouveau, lorsqu'ils sont circoncis, et Mohato a adopté celui de Letsié, sous lequel il est maintenant connu dans le pays. Les lecteurs du Journal des missions évangéliques savent que ce jeune homme est le chef principal de Morija.

Tantsi, l'enfant des Matébélés. — Les parents de Makoniane étaient d'origine *matébélé* (ou cafre). Ils appartenaient à la tribu des Amazizis.

La troupe des Malékas, etc. — Les individus circoncis en même temps forment une espèce de corporation qu'on appelle *mopato*. Ils se considèrent comme tout particulièrement liés les uns aux autres, s'aident mutuellement dans leurs besoins, et se placent ensemble dans les combats. Dès qu'un des fils du chef principal de la tribu a atteint l'âge requis pour la célébration du rite, on rassemble les jeunes gens de son âge, et on les circoncit avec lui. Le *mopato* reçoit son nom, et est placé sous ses ordres. Le corps de Makoniane s'appelait autrefois *Matlaña*, d'après Moshesh, dont le nom de

circoncision est *Letlama;* mais, il y a quelques années, le chef lui-même ordonna que son bataillon prît le titre de *Maléka* en l'honneur d'une ancienne phalange de ce nom, dont la bravoure est proverbiale dans le pays.

Purifie-toi, etc. — Il est bien remarquable que des nations privées des lumières de la révélation, attachent une idée d'impureté morale à l'effusion du sang humain, dans les guerres. Comment se fait-il que les peuples de l'Europe, civilisés et chrétiens de profession, soient étrangers à ce remords instinctif?

Noire comme les ténèbres. — Les prières et les oblations des Bassoutos sont offertes aux ombres de leurs ancêtres, et ces divinités, comme celles du Tartare classique, demandent qu'on leur sacrifie des victimes noires.

Duc nigras pecudes; ea prima piacula sunto.

Un vol d'oiseaux, etc. — Image d'un intérêt tout local. Cette partie de l'Afrique a peu d'attrait pour les oiseaux, à cause de la rareté des ombrages. La plupart des espèces chantantes fréquentent exclusivement les bords des ruisseaux, et suspendent leurs nids aux roseaux flexibles qui croissent spontanément le long du courant. Makoniane et ses guerriers sont comparés à ces oiseaux, parce qu'ils profitèrent du cours tortueux d'une rivière pour se glisser furtivement vers l'ennemi qu'ils allaient attaquer.

Élance-toi à l'aile, etc. — L'ordre de bataille que ces

peuples observent le plus communément, est une courbe profonde aux deux extrémités de laquelle se placent les hommes les plus résolus. L'art consiste à manœuvrer de façon que les deux ailes aillent, sans se détacher du centre, se réunir derrière l'ennemi, qui, par là, se trouve cerné de toutes parts.

Une vache rouge qui a lavé les crins de sa queue au ruisseau. — Manière poétique de dire : « Une vache dont le bout de la queue est blanc. »

V.

TOKO DE COUCOUTLÉ.

Je suis Coucoutlé.
Les guerriers ont passé en chantant;
L'hymne des combats a passé près de moi.
Elle a passé méprisant mon enfance,
Et est allée s'arrêter devant la porte de Boncoucou.
Je suis le guerrier noir.
Ma mère est Bossélesso.....
Je m'élancerai comme un lion,
Comme celui qui dévore les vierges,
Près des forêts de Foubaséquoi.
Mapatsa est avec moi;
Mapatsa, le fils de Télé.
Nous partons en entonnant le chant du trot.
Ramacoala, mon oncle, s'écrie :
Coucoutlé, où combattons-nous ?

Nous combattrons devant les foyers de Makossé...
Nous arrivons !...
Les guerriers ennemis, rangés en ligne,
Lancent ensemble leurs javelots.
Ils se fatiguent en vain;
Le père de Moatla s'élance au milieu d'eux,
Il blesse un homme au bras
Devant les yeux de sa mère,
Qui le voit tomber.
Demandez où est la tête du fils de Sébégoané.
Elle a roulé jusqu'au centre de sa ville natale.
Je suis entré victorieux dans sa demeure
Et me suis purifié au milieu de sa bergerie;
Mon œil est encore entouré de l'argile de la victoire.
Le bouclier de Coucoutlé a été percé.
Ceux de ses ennemis sont intacts;
Car ce sont les boucliers des lâches.
Je suis la foudre blanche
Qui gronde après la pluie.
Prêt à retourner vers mes enfants,
Je rugis, il me faut une proie.
Je vois des troupeaux qui s'échappent
A travers l'herbe touffue de la plaine,
Je les enlève au berger au bouclier blanc et jaune.
Montez sur les rocs élevés de Macaté,
Voyez la vache blanche courir au milieu du troupeau.
Makossé ne méprisera plus ma massue.
L'herbe croît dans ses parcs déserts.
Le vent balaye le chaume
De ses huttes détruites.
Le bourdonnement des moucherons est le seul bruit qu'on entende

Dans son village autrefois si bruyant.
Las et mourant de soif, j'ai passé chez Entélé;
Sa femme battait un lait délicieux
Dont l'écume était blanche et mousseuse
Comme la salive d'un petit enfant.
J'ai ramassé à terre un éclat d'un pot cassé
Pour puiser dans le vase,
Que j'ai bientôt laissé vide.
La vache blanche que j'ai conquise
A la tête noire;
Son poitrail est haut et bien ouvert.
C'était la nourrice de la fille de Matayané.
J'irai l'offrir à mon prince.
Le nom de mon chef est Makao,
Et Makao c'est Makao!
J'en jure par le bœuf bigarré
De Mamassiké.

Elle est allée s'arrêter, etc. — Le chant accompagne la plupart des évolutions militaires; il est surtout regardé comme indispensable à la marche. Le pas ordinaire, le plus accéléré, la course, l'attaque, ont des airs qui leur sont particuliers. Dans leurs mouvements vers l'ennemi, les troupes, en traversant les hameaux de leur propre tribu, s'arrêtent devant la porte des personnages distingués par leur bravoure et y exécutent une danse pyrrhique. C'est un appel à la valeur de celui qu'elles honorent ainsi, une invitation à se joindre à elles. Il est rare que la danse se termine avant qu'on voie le maître du logis s'élancer au milieu du cercle bruyant, armé de toutes pièces et brandissant sa javeline comme

s'il était déjà sur le champ de bataille. Un hourra sauvage s'élève de toutes parts; l'horrible acclamation retentit au loin comme une menace de mort. Tout à coup il se fait un profond silence, la ligne se reforme et la troupe défile en entonnant un air grave et mélancolique.

Coucoutlé, jeune encore, mais déjà plein du feu des combats, s'indigne de ce que la porte d'un rival a été jugée plus digne que la sienne de l'honneur d'une pareille sérénade.

Comme celui qui dévore, etc. — Il était sans doute impossible de prouver la férocité du lion d'une manière plus incontestable qu'en l'accusant de dévorer les jeunes filles de Foubaséquoi. Coucoutlé ne savait pas que ce chant dût aller en France, et que dans ce pays fortuné, où des griffes et une crinière excitent beaucoup d'intérêt, grâce à leur rareté, le roi des animaux jouit d'une réputation de générosité qui aurait dû être respectée.

Devant les yeux de sa mère, etc. — Cette particularité n'est pas relevée sans dessein. L'auteur ne souffre pas que les femmes de Makossé puissent se vanter, comme les citoyennes de Lacédémone, de n'avoir jamais vu un camp ennemi.

Entouré de l'argile, etc. — Le guerrier qui tue un ennemi se distingue de ses camarades par une raie circulaire tracée autour de l'œil droit avec de l'argile rouge. Au temps de leur simplicité, les Romains trouvaient que quelques brins d'herbe formaient une cou-

ronne obsidionale digne de l'ambition des plus grands généraux.

Je suis la foudre blanche, etc. — La foudre est généralement attribuée, par les Béchuanas, à un oiseau blanc du genre des flamans, qui laisse après lui, lorsqu'il vole, une longue traînée de feu. Le battement de ses ailes produit les coups de tonnerre bruyants et précipités, tandis que les mugissements sourds et prolongés sont un roucoulement. Cet oiseau est appelé *letoulou* ou *tlali;* on lui donne aussi les noms de *ciel* et de *seigneur*. Lorsqu'il tue un homme ou un animal, on dit que le *seigneur a mangé*, et il est défendu de s'affliger, vu qu'il y aurait de l'impiété à mener deuil lorsque le *seigneur se réjouit*. Les accidents produits par la foudre sont considérés comme les avant-coureurs d'une grande prospérité.

. . . . . Subitoque fragore
Intonuit lævum . . . . . .
. . . . . .
Dî patrii . . . . . .
Vestrum hoc augurium. . . . . .

Makao c'est Makao! — C'est-à-dire que Makao est suffisamment connu pour qu'il soit superflu de s'étendre sur son compte.

VI.

CHANTS DE CHASSE

OU MORCEAUX POÉTIQUES SUR QUELQUES ANIMAUX.

---

1. L'ANTILOPE NONNÉ (*BLES-BOCK*).

Entlororo pleure les fraîches rivières;
Elle dit : Chasseur, laisse-moi !
Je veux aller au gué de l'antilope blanche.....
Son faon trottine lentement;
Il voit que sa mère est fatiguée.....
La plus belle de la harde est pour le plus vaillant chasseur;
C'est celle qui marche en tête.
Elles disent : buvons !
Et elles s'arrêtent;
Et elles n'ont à boire que l'urine
De celles qui les ont précédées.

2. LE CAAMA (*HART-BEEST*).

Le Caama est le père galopeur de la chasse.
L'été, il ressemble à un homme;
On dirait voir un berger
Qui a conduit son troupeau aux verts pâturages du printemps;
On dirait un berger qui a fiché son plumet en terre.

3. LE GNOU (*WILDE-BEEST*).

La queue étincelante,
Le bœuf des Baroas,

Le bœuf de l'assemblée des flèches,
Le Gnou tournoyeur !
C'est un homme avec lequel nous sommes en guerre ;
Nous combattons les cornes acérées,
Qui regardent du haut d'une colline.
Ses naseaux bruient, c'est le bœuf des Baroas.

4. L'ANTILOPE SAUTEUSE (*TSÉPÉ, SPRING-BOCK*).

L'agile sauteuse est blanche et rousse.
Ces élégantes se font tuer à Moropoutsané ;
Ces élégantes sont blanches et pures
Et ne se salissent jamais.

5. LE SANGLIER.

Voyez le sanglier au long groin,
C'est le maître des jardins verts ;
Il laboure sans cesse un champ,
Mais il n'en brise jamais les mottes.
Le fils de la mère des chasseurs
Le transperce d'un dard lancé avec adresse.
Le tonnerre mange et fait dépérir ce vil animal ;
Il n'est gras que lorsque le ciel est sans nuages.

6. L'HYÈNE (*PIRRI*).

La terreur des troupeaux est tachetée ;
Elle porte sur son corps les marques d'honneur
De ses victoires sur les chiens.
Si vous trouvez un lieu où il n'y ait point d'ossements,
C'est que la forte épaule n'y a pas encore passé.
La nuit la fait paraître immense ;
Sa massue écrase les chiens tremblants,
Qui se réfugient près des pierres du foyer.

7. LE PORC-ÉPIC.

Enfants du porc-épic, accourez tous !
Vous voyez qu'on nous enlève la marque
Des brebis du crocodile des fontaines.
Allez trouver ma belle-mère au gué,
Elle égrène de beaux épis,
Ne craignez rien.
On n'aperçoit personne d'entre les hommes,
Seulement le gros porc-épic descend de la montagne,
Et renverse sur son passage
Le lapin bigarré.

8. LE LETSA (*RIET-BOCK*).

Fille du lac, fauve antilope,
Retourne au bercail.
Il y a assez longtemps que tu erres
Le long des ruisseaux.
Reviens à nous;
Nous sommes venus te chercher,
Pour la danse des boucliers.

---

1. *Nonné* est le nom séchuana de cette antilope, que les Hollandais appellent *bles-bock*. Entlororo est son nom poétique. Pour se placer au point de vue de cette petite scène, il faut se représenter une harde vivement poursuivie. De longs efforts ont épuisé les filles légères du désert; le chasseur, sûr de sa proie, sent un mouvement de compassion se mêler dans son cœur aux émotions de la victoire. Avant de frapper, il chante les douleurs de sa victime.

Entlororo oa lela malibogo
O re le mo tlohele
A ee go tsela ka la tsepe tsoana.
Motatsana oa koaïla-koaïla
Oa bona ma e ona a katetse
Kolouti oa touna ramol ana
Sea etella linonne pele
Li re lia noa
E sa le li eme
E sa le linoa
Moruto oa tse ling.

Ce morceau ne renferme qu'une idée, mais c'est la plus poétique de toutes celles qu'une pareille situation pût fournir. Quel touchant contraste entre le bonheur que l'antilope goûtait le long des ruisseaux et les tourments qu'elle éprouve dans les plaines arides où la soif la dévore ? Cette comparaison se retrouve dans presque toutes les descriptions de chasse que nous possédons en français; mais on est agréablement surpris de voir qu'elle n'ait pas échappé au poëte mossouto. La pièce tout entière, quoique si courte, abonde en beautés. Le style en est très-cadencé et presque musical. Le nom d'Entlororo est une imitation du murmure plaintif que l'animal fait entendre lorsqu'il est effrayé. On comprend que si Entlororo désire aller au gué de l'antilope blanche, c'est que celle-ci est son amie et lui offrira un refuge. Le trot irrégulier et pesant du faon est exprimé par une onomatopée, *Koaïla-koaïla.* S'il se sent fatigué, c'est moins parce qu'il manque de force que parce qu'il voit sa mère prête à succom-

ber. Le dernier trait est déchirant. Qu'elle doit être affreuse la soif de ces pauvres animaux, puisqu'ils s'arrêtent pour boire au moment où le chasseur les atteint, et quelle ressource que celle à laquelle ils sont réduits!

2. *Caama.*— Ce nom, qui a été adopté par la science, est séchuana. Les hollandais appellent l'animal *harte-beest.* Le père galopeur est un idiotisme poétique qui signifie le galopeur par excellence; titre qui a été donné au *caama* par ironie, car son galop est extrêmement disgracieux et pesant. Cette antilope a des mœurs anti-sociales, elle se plaît à brouter seule dans d'immenses plaines, circonstance qui, jointe au port vertical de sa tête, fait souvent qu'on la prend, dans le lointain, pour un homme. Un berger mochuana ne va jamais paître le bétail sans ses armes; il a surtout soin de prendre avec lui son plumet de guerre, qui est un long bâton entouré de plumes d'autruche disposées en forme pyramidale. Cet ornement lui devient fort utile lorsqu'une cause quelconque le force à s'absenter momentanément; il n'a qu'à le ficher en terre, et il est sûr que le bétail ne s'en éloignera pas. Ainsi le caama, quoique solitaire, sait où il retrouvera sa troupe lorsqu'il voudra la rejoindre. Cette comparaison est très-agréable et d'un intérêt tout local.

3. De tous les animaux du sud de l'Afrique, le gnou (*wilde-beest*) est peut-être celui dont les formes sont les plus remarquables. Il a les cornes du buffle, les naseaux du bœuf, les pieds d'une antilope, la crinière et la queue de l'âne, l'encolure et le port du cheval. Ses mœurs ne

sont pas moins extraordinaires. Il y a dans ses mouvements un air de menace, il agite violemment sa queue à la manière du lion. Dès qu'il est surpris ou effrayé, il pirouette, tourne sur lui-même, s'arrête, avance quelques pas vers l'objet qui l'inquiète, fuit en ruant et s'arrête encore. On voit souvent des troupes de gnous se former en rond, et s'amuser à courir les uns après les autres sans sortir du cercle; ils semblent se plaire dans les tourbillons de poussière que leurs étranges manœuvres élèvent autour d'eux. Entourés de peuples bergers, les Bushmen, que les Béchuanas appellent *Baroas*, dédaignent toute autre occupation que celle de la chasse, et c'est surtout la chair du gnou qui fournit à leur subsistance. L'arme favorite des Bushmen est la flèche, de là cette belle métaphore :

C'est le bœuf de l'assemblée des flèches.

4. L'idée de comparer les sillons que le groin destructeur du sanglier fait dans les campagnes, au travail d'un agriculteur qui labourerait sans cesse et ne sèmerait jamais, paraîtra certainement assez heureuse. Les natifs assurent que cet animal maigrit considérablement pendant l'été, saison d'abondance pour tous les autres quadrupèdes. Peut-être cela tient-il à ce que les pluies rendent les racines aqueuses et peu nutritives.

5. Les Béchuanas ont l'habitude de perpétuer le souvenir de leurs exploits par le tatouage. Les marques qu'ils se gravent sur le corps ont la forme d'un V renversé, à peu près, quoique sur une échelle bien plus petite, comme les chevrons qui ornent l'habit d'un vé-

téran de l'armée. Les mouchetures de l'hyène sont ingénieusement comparées à ces décorations.

6. Le morceau relatif au porc-épic est fort bizarre; il appartient au genre satirique qui n'a encore produit chez ce peuple que des plaisanteries généralement assez plates. On sait que le porc-épic a les oreilles fort courtes : l'auteur s'égaye un peu aux dépens du *motlabi e choupia*, ou piqueur à la tête ronde. Les habitants de ce pays ont l'habitude de marquer leurs brebis en leur faisant une incision aux oreilles. L'auteur suppose que les porcs-épics étaient autrefois les brebis du crocodile, et qu'un individu suranné, de cet étrange troupeau, tient à ses enfants un discours fort instructif, qu'on pourrait étendre de la manière suivante : « Et nous aussi nous avions, comme tout honnête quadrupède, de bonnes et longues oreilles; mais des méchants voulant nous enlever à notre ancien maître, ont, pour faire disparaître sa marque, réduit l'ornement distinctif de notre espèce à ces dimensions ignominieuses. »

7. Le *letsa* ou *riet-bock* gîte communément dans les roseaux qui croissent autour des lacs d'eau douce.

VII.

PROVERBES DES BASSOUTOS.

Le proverbe, produit spontané de la raison et de la conscience publique, trouve naturellement sa place dans un opuscule destiné en partie à montrer jusqu'à

quel degré de l'échelle intellectuelle une peuplade barbare s'est élevée. Les Bassoutos me paraissent avoir été tout particulièrement heureux dans ce genre de composition. Leur langue, par sa précision énergique, se prête admirablement au style sentencieux, et l'élément métaphorique est entré si abondamment dans sa formation, qu'on ne saurait la parler sans s'habituer insensiblement à revêtir ses pensées de quelque image qui les fixe dans la mémoire. Sous le rapport moral, il est intéressant d'observer les vestiges de cette conscience universelle, à laquelle Dieu a confié la direction de toute créature intelligente. Nous acquérons par là la certitude qu'il n'est pas d'homme sur la terre qui ne sache discerner entre ce qui est moralement bon et moralement mauvais, et qui par conséquent ne soit susceptible d'encourir la condamnation attachée à la transgression des lois divines.

1. La ruse dévore son maître.

Ce proverbe renferme la même leçon que ce passage de Salomon : « Celui qui creuse la fosse y tombera. »

2. Il y a du sang dans la lie.

Leçon de tempérance. Les Béchuanas aiment passionnément une espèce de bière de leur propre façon, qu'ils servent dans des pots sans la clarifier. Le proverbe revient à dire : « Ceux qui boivent immodérément et vident le pot jusqu'à la lie, s'enivrent immanquablement, et des querelles sanglantes terminent leurs orgies. »

3. On tombe avec son ombre.

Leçon adressée aux personnes vaines. Tandis que

l'orgueilleux admire son ombre, il oublie de regarder à ses pieds et tombe dans un fossé.

4. La pointe de l'aiguille doit passer la première.

Soyez droits dans vos discours, évitez de déguiser la vérité par des paroles évasives.

5. Tous les pays sont frontières.

Avis aux esprits mécontents, qui ne se plaisent jamais là où ils se trouvent. Les frontières étant les parties d'un pays les plus exposées à des dangers, ce proverbe revient à dire : « Où que vous alliez, vous serez entouré de périls et de désagréments. »

6. L'eau ne se fatigue jamais de couler.

Réprimande aux babillards.

7. Demain enfantera après-demain.

Avis aux gens qui diffèrent d'accomplir un devoir.

8. Il y a des liens pour tout, excepté pour la langue.

Saint Jacques a dit : « Personne ne peut dompter la langue, c'est un mal qui ne se peut réprimer. »

9. Le couteau et la viande ne sauraient demeurer ensemble.

Précepte contre l'adultère. Salomon a dit dans le même sens : « Quelqu'un peut-il prendre du feu dans son sein sans que ses habits brûlent ? »

10. L'hyrax[1] fut privé d'une queue pour avoir envoyé un autre à sa place.

Ce proverbe est emprunté à une fable qui a cours

[1] Ou daman.

chez les Bassoutos. On dit que lorsque le roi des animaux distribuait des queues à ses sujets, l'hyrax, trop paresseux pour aller chercher la sienne, chargea de ce soin un de ses amis, qui oublia sa commission. De là vient que jusqu'à ce jour la famille des hyrax est privée des immenses avantages attachés à la possession d'une queue. La morale de ce conte est excellente. « As-tu quelque affaire importante ? Fais-la toi-même, ou tu pourras te repentir de t'être confié à un autre. »

11. La faim est cachée sous les sacs.

Censure adressée aux personnes vaines de leur abondance, et qui insultent à la pauvreté d'autrui.

12. Les moqueries et la destruction vont ensemble.

13. Le lièvre broute à côté du chien.

Parole usitée lorsque deux ennemis acharnés se réconcilient.

14. On peut se noyer dans une rivière dont l'eau ne paraît aller qu'au mollet.

Ne vous laissez pas tromper par de belles apparences; la défiance est souvent salutaire.

15. On ne joue pas impunément avec un serpent.

Danger des tentations au mal.

16. Les lions grondent en mangeant.

Parole qu'on applique aux gens d'une humeur chagrine, qui ne jouissent de rien et ne laissent personne en repos.

17. Les harnois ne se fatiguent jamais.

Il n'y a pas de fin à voyager.

18. La vieille jatte sent encore le lait.

Nous disons en France : « La caque sent toujours le hareng. »

19. Il n'y a pas de différence entre la maladie qui entre et la maladie qui sort.

Consolation qu'on adresse aux malades, et par laquelle on cherche à leur persuader qu'ils se relèveront aussi aisément qu'ils se sont alités.

20. La sagesse est un panier, le meilleur vannier peut en faire un mauvais.

C'est notre proverbe : « Il n'y a si bon cheval qui ne bronche. »

21. La trappe prend le grand oiseau aussi bien que le petit.

Tous les hommes sont exposés aux vicissitudes de la fortune.

22. Tel qu'on va, tel on revient.

Le caractère ne change pas.

23. Les sauterelles se prennent en tas.

On prend communément ces insectes, le matin, lorsqu'ils sont encore agglomérés les uns aux autres, dans les lieux où ils ont passé la nuit; dès que le soleil les réchauffe, ils s'envolent. Ce proverbe répond au nôtre : « Il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. »

24. Qui se hâte trop de prendre, n'a que du bouillon.

Les chefs béchuanas font souvent des distributions de viande à leurs sujets. Les entrailles sont partagées les premières, et communément les gens avides et qui craignent d'être oubliés s'en emparent. Ils n'ont ainsi qu'une viande inférieure, propre au plus à faire de la soupe, tandis qu'un peu de patience et de modération leur eût valu un morceau à rôtir. Ce proverbe est dirigé contre toute espèce d'avidité.

25. Le voleur s'attrape lui-même.

La puissance de la conscience est telle, qu'elle force le voleur à se faire connaître et à encourir le châtiment dû à son crime.

26. Les biens volés ne font pas grandir.

27. Il est une chose qui dit, mange-moi et je te mangerai.

Ce proverbe est tout particulièrement dirigé contre l'usage du *dagga*, plante narcotique dont l'influence délétère détruit la constitution et stupéfie l'intelligence.

28. L'enfant ingrat est la mort des entrailles de son père.

29. La graisse que donnent les biens mal acquis fait mourir.

30. La faim fait sortir le crocodile de l'eau.

On dit en France : « La faim fait sortir le loup du bois. »

31. Le sang humain est pesant, il empêche celui qui l'a répandu de fuir.

32. Le meurtrier dit : Je n'ai tué qu'une bête, mais l'animal sans poil (l'homme) ne périt pas sans être vengé.

33. Si un homme a été tué secrètement, les pailles des champs le diront.

34. La colère est un chaume qui s'allume de lui-même.

35. Celui qui est allé faire paître son troupeau a pour son souper un lait délicieux; mais celui que la paresse a retenu à la maison se nourrit d'ordures.

36. L'homme trompeur est une aiguille à deux pointes.

37. Les bœufs se lèchent l'un l'autre, mais les taureaux ne peuvent se souffrir.

La paix et la concorde règnent partout où les droits conjugaux sont respectés; mais la violation de ces droits produit des haines interminables.

38. La raison n'a pas d'âge.

Salomon a dit : « Un enfant sage vaut mieux qu'un vieux roi qui ne souffre pas qu'on l'éclaire. »

39. Les cailles nichent dans le jardin du paresseux.

Les mauvaises herbes y abondent tellement qu'elles offrent un abri aux oiseaux.

40. La lune des semailles est celle du mal de tête.

C'est-à-dire que les paresseux prétextent toujours quelque indisposition pour être dispensés de travailler. Le paresseux dit : « Le grand lion est dans le chemin. »

41. La trappe a pris deux oiseaux.

C'est notre proverbe : « Faire d'une pierre deux coups. »

42. On n'écorche pas son gibier sans le faire voir à ses amis.

Lorsqu'on a du succès dans ses entreprises, il sied bien d'être généreux.

43. Le couteau prêté ne retourne pas seul à son maître.

Chez les Bassoutos tout le monde n'a pas un couteau, et plus d'un individu, pour dépecer son bœuf, se voit obligé d'emprunter le couteau d'un voisin. La politesse exige qu'en rendant l'utile instrument à son maître on l'accompagne d'un spécimen des viandes qu'il a servi à couper. Ce proverbe revient à dire : « Qu'un bienfait n'est jamais perdu. »

44. La mort ne connaît pas les rois.

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres.

45. Les eaux nouvelles poussent les eaux anciennes devant elles.

Les générations humaines se succèdent l'une à l'autre sans interruption.

46. Les sources les plus abondantes peuvent tarir.

Quelque riche qu'on soit, on est toujours exposé à devenir pauvre.

47. Le fleuve engloutit les ruisseaux.

Un prince puissant éclipse tous ses rivaux et s'agrandit à leurs dépens.

48. Le retour est toujours un secret.

Quand on entreprend un voyage, on n'est pas sûr de revenir chez soi.

49. La vengeance est une bête féroce qui dévore tout sans distinction.

50. La disette habite dans la maison du querelleur.

51. Le flatteur trompe son maître en lui grattant le cou.

52. Un bon prince allume le feu pour son peuple.

53. Deux chiens ne laissent pas échapper un renard.

L'union fait la force.

54. Deux bouches se corrigent l'une l'autre.

55. Les richesses sont un brouillard qui se dissipe.

56. Le voleur mange des foudres.

Les moyens criminels qu'il emploie pour se sustenter attireront sur lui la vengeance céleste.

VIII.

ÉNIGMES ET CONTES.

Pour compléter notre revue des produits intellectuels des Bassoutos, il me reste à parler de l'énigme et du conte. Ces deux genres sont tout particulièrement affectés à l'éducation des enfants. Le conte les captive et les retient auprès de leurs mères. L'énigme exerce leur

esprit; et, comme il est d'usage de la proposer à plusieurs à la fois, elle établit entre eux une sorte de rivalité, dont les effets ne sont pas perdus pour leur développement commun. Qu'on se figure jusqu'à quel point une douzaine de petits fronts d'ébène doivent se contracter à l'ouïe d'une question telle que la suivante : « Il est une chose qui se précipite du haut des montages sans se casser; la connaissez-vous? » Il faudra sans doute bien des chuchoteries, bien des grattements d'oreille, avant qu'une jeune voix réponde: C'est *l'eau* d'une cataracte. On continue :

« Il est une chose qui n'a ni jambes, ni ailes, et qui, cependant, va très-vite et n'est arrêtée ni par les précipices, ni par les rivières, ni par les murailles. » On répond : C'est *la voix*.

« Nommez les dix arbres au haut desquels sont placés dix rochers plats. » *Rép.* Les *doigts* terminés par les *ongles*.

« Connaissez-vous une montagne à pic, penchée au-dessus d'une ravine? » *Rép.* Le *nez* placé au-dessus de la bouche.

« Quelle est la chose qui va et revient toujours par le même chemin? » *Rép. Une porte.*

« Pouvez-vous dire ce qu'est un petit garçon immobile et muet, qu'on habille chaudement pendant le jour et qu'on laisse nu pendant la nuit? » *Rép.* La *cheville* à laquelle les Bassoutos suspendent de jour leurs couvertures.

« Connaissez-vous une chose qui ne marche pas à terre, ne vole pas dans l'air, ne nage pas dans l'eau,

et qui cependant marche, monte et descend?» *Rép.* L'*araignée* sur sa toile.

Il serait facile de recueillir un nombre très considérable d'énigmes de ce genre; mais peut-être trouvera-t-on, par celles que je viens de transcrire, qu'elles n'ont d'autre intérêt que celui de prouver que ce peuple est sensible au plaisir que procurent les jeux d'esprit.

Les contes sont extrêmement nombreux et la plupart fort longs. On les appelle *choumos* ou *surprises*, titre qui leur convient parfaitement, soit qu'on l'applique au fond ou à la forme. Si j'en juge par ceux que je suis parvenu à recueillir, ils se composent presque tous d'un amas incohérent d'aventures extraordinaires, de descriptions, d'animaux fabuleux du genre de nos harpies et de nos hippogriffes; en un mot, le grotesque et le monstrueux en forment le fond essentiel. Cependant on y trouve çà et là des leçons morales fort précieuses, des traits touchants, des exemples à suivre. Peut-être même, en en compilant un grand nombre, pourrait-on y découvrir plus d'une allusion à des faits de l'histoire sacrée. Le style en est très-animé et généralement adapté au sujet; dans les morceaux pathétiques, il acquiert une véhémence qui paraîtrait outrée ailleurs que dans des pays où l'on dit tout ce qu'on sent.

I. LE MEURTRE DE MACILONIANE.

Deux frères sortirent un jour de la hutte de leur père pour aller s'enrichir. L'aîné se nommait Macilo, et le cadet Macilonianе. Après quelques sommeils, ils arrivèrent à un

endroit où deux chemins s'offrirent à eux, l'un allant vers l'est et l'autre vers l'ouest. La route du soleil levant était couverte de traces de troupeaux, tandis que l'œil ne découvrait sur l'autre que d'innombrables empreintes de pattes de chiens. Macilo suivit cette dernière, son frère prit la direction opposée. Au bout de quelques jours Maciloniane passa près d'une colline qui avait été autrefois habitée, et fut très-surpris d'y trouver quantité de pots renversés. Il lui prit envie de les retourner pour voir si quelque trésor était caché dessous. Il en avait déjà retourné un grand nombre, lorsque vint le tour d'un pot immense. Maciloniane le pousse violemment, mais le pot reste immobile; le jeune voyageur redouble d'efforts sans plus de succès. Deux fois il est obligé de suspendre ses attaques, pour nouer sa ceinture qui se rompt; le pot semble avoir pris racine en terre. Tout à coup il cède, comme magiquement, à une impulsion très-légère, et un homme monstrueux s'offre aux regards de Maciloniane, qui recule glacé d'effroi. « Pourquoi me troubles-tu, demande cet être inconnu, d'une voix rauque, pendant que je suis occupé à broyer mon ocre? » Maciloniane le regarde attentivement et voit avec horreur que l'une de ses jambes est aussi grosse qu'un tronc d'arbre, tandis que l'autre est bien proportionnée. « Pour ta peine, répond l'inconnu, tu es condamné à me porter. » Au même instant il s'élance sur le dos de l'infortuné, qui chancelle, se relève, fait quelques pas, chancelle et tombe de nouveau, et sent ses forces l'abandonner sous l'étreinte de l'horrible monstre. Cependant la vue de quelques bêtes fauves, qui paraissent dans le lointain, lui suggère un moyen d'échapper. « Mon père, dit-il d'une voix tremblante, assieds-toi à terre pour un moment; je ne puis pas te porter faute d'un lien pour te fixer sur mon dos; je vais vite tuer un

caama, et nous ferons des lanières de sa peau. » Sa requête lui est accordée, et il disparaît dans la plaine avec sa meute. Après avoir couru fort loin, il se cache au fond d'une caverne. Grosse-Jambe, las d'attendre le retour de Maciloniane, se met à sa poursuite, en observant avec soin sur le sable les traces du fugitif. Il fait un pas et dit : « Voilà le petit pied de Maciloniane, voilà le petit pied de mon enfant. » Il fait un second pas et dit : « Voilà le petit pied de Maciloniane, voilà le petit pied de mon enfant. » Il avance en répétant toujours les mêmes paroles, que le vent porte au loin. Maciloniane l'entend venir, il sent la terre trembler sous son poids ; désespéré, il sort de la caverne, appelle ses chiens, et les lance sur son ennemi en disant : « Tuez-le, dévorez-le tout entier ; mais réservez-moi sa grosse jambe. » Les chiens obéissent, et leur maître approche bientôt sans crainte du membre extraordinaire. Il le dépèce à coups de hache, et il en sort un immense troupeau de vaches belles à voir. Il s'en trouvait une, dans le nombre, dont la blancheur égalait celle d'une colline couverte de neige. Maciloniane, transporté de joie, fait passer ce bétail devant lui, et reprend le chemin de la hutte de son père.

Macilo, de son côté, revenait avec une troupe de chiens, fruit de son expédition. Les deux frères se rencontrèrent au même endroit où ils s'étaient séparés. Le plus jeune, considérant qu'il avait été le plus fortuné, dit à son aîné : « Prends dans mon troupeau autant de bétail que tu en désires ; seulement, sache que la vache blanche ne peut être à personne autre qu'à moi. » Macilo la convoitait passionnément ; il demanda, à plusieurs reprises, qu'elle lui fût accordée : mais ses instances furent inutiles. Les voyageurs dormirent deux fois, et le troisième jour ils passèrent près d'une source. « Arrêtons-nous, dit Macilo, la soif me dévore ;

creusons un trou profond et conduisons dedans un filet d'eau, afin qu'elle y devienne fraîche. » Ce travail terminé, il alla à la montagne voisine chercher une grande pierre plate qu'il mit sur le trou, pour préserver l'eau des rayons du soleil. Lorsque l'eau fut assez fraîche, Macilo but, puis, voyant son frère penché sur le trou pour s'y désaltérer à son tour, il le saisit aux cheveux et lui tint la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il fût mort. Cela fait, il vida la fosse, y enfonça le cadavre et le couvrit avec la pierre. Maître de tout le troupeau, le meurtrier part, la tête penchée vers la terre. A peine a-t-il avancé quelques pas, qu'un petit oiseau, au chant timide et plaintif, vient se percher sur la corne de la vache blanche et dit : « Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! » Le meurtrier, surpris, lance une pierre, tue l'oiseau et le jette au loin ; mais il ne se remet pas plutôt en marche, qu'il aperçoit de nouveau le petit chanteur sur la corne de la vache blanche, et qu'il l'entend encore dire : « Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! » Une pierre est de nouveau lancée, l'oiseau est tué une seconde fois, et écrasé à coups de massue jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige. Cependant, à quelque distance de là, il reparaît sur la corne et répète encore : « Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! — Sorcier, s'écrie le criminel plein de rage, te tairas-tu ?... » Il terrasse l'oiseau d'un coup de bâton lancé de travers, allume un feu, l'y brûle et jette les cendres au vent. Espérant que le prodige ne se renouvellera plus, Macilo entre fièrement dans son village natal, dont les habitants se rassemblent pour contempler le riche butin qu'il amène. On lui crie de toutes parts : « Où est Maciloniane ? » Il répond : « Je ne sais pas ; nous n'avons pas

suivi le même chemin. » La foule des curieux entoure la vache blanche : « Oh qu'elle est belle ! dit-on ; que son poil est fin ! que sa couleur est pure ! Heureux l'homme qui la possède ! » Tout à coup il se fait un profond silence..... Un petit oiseau s'est perché sur la corne de l'animal qu'on admire, et il a parlé ! « Comment, se demande-t-on avec effroi, il aurait parlé ?.. Mensonge !.. Écoutons de nouveau !... —Tsiri ! tsiri ! Macilo a tué Maciloniane à cause de sa vache blanche qu'il aimait tant ! — Quoi ! Macilo aurait tué son frère ?... » La foule se disperse pénétrée d'horreur et incapable de se rendre compte de ce qu'elle vient de voir et d'entendre ; pendant ce moment de confusion, le petit oiseau va trouver la sœur de la victime, et lui dit : « Je suis le cœur de Maciloniane. Macilo m'a tué ; mon cadavre est près de la fontaine du désert. »

Ce conte est l'un des meilleurs de ceux qui sont venus jusqu'ici à ma connaissance. L'existence de l'âme, son immortalité, et la vengeance qui poursuit le meurtrier partout où il va, y sont clairement indiquées. On se rappellera, en le lisant, l'oiseau que les anciens Arabes appelaient *manah*, et qui, d'après leurs idées, s'échappait du cerveau au moment où une personne expirait.

II. KAMMAPA ET LITAOLANÉ.

On dit qu'autrefois tous les hommes périrent. Un animal prodigieux qu'on nomme Kammapa les dévora, grands et petits. Cette bête était horrible ; il y avait une distance si grande d'une extrémité de son corps à l'autre, que les yeux

les plus perçants pouvaient à peine l'embrasser tout entière. Il ne resta sur la terre qu'une femme, qui échappa à la férocité de Kammapa en se tenant soigneusement cachée. Cette femme conçut et enfanta un fils, dans une vieille étable à veaux. Elle fut très-surprise, en le considérant de près, de lui trouver le cou orné d'un collier d'amulettes divinatoires. « Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, son nom sera Litaolané, ou le Devin. Pauvre enfant, dans quel temps est-il né! Comment échappera-t-il à Kammapa? Que lui serviront ses amulettes? » Elle parlait ainsi en ramassant dehors quelques brins de fumier, qui devaient servir de couche à son nourrisson. En rentrant dans l'étable, elle faillit mourir de surprise et d'effroi : l'enfant était déjà parvenu à la stature d'un homme fait, et il proférait des discours pleins de sagesse. Il sort aussitôt et s'étonne de la solitude qui règne autour de lui. « Ma mère, dit-il, où sont les hommes? N'y a-t-il que toi et moi sur la terre? — Mon enfant, répond la femme en tremblant, les hommes couvraient, il n'y a pas longtemps, les vallées et les montagnes; mais la bête dont la voix fait trembler les rochers les a tous détruits. — Où est cette bête? — La voilà tout près de nous. » Litaolané prend un couteau, et, sourd aux prières de sa mère, il va attaquer le mangeur du monde. Kammapa ouvre son épouvantable gueule et l'engloutit; mais l'enfant de la femme n'est pas mort; il est entré, armé de son couteau, dans l'estomac du monstre, et lui déchire les entrailles. Kammapa pousse un horrible mugissement et tombe; Litaolané commence aussitôt à s'ouvrir un passage : mais la pointe de son couteau fait pousser des cris à des milliers de créatures humaines enfermées vivantes avec lui. Des voix sans nombre s'élèvent de toutes parts et lui crient : « Prends garde, tu nous perces! » Il parvient cependant à

pratiquer une ouverture par laquelle les nations de la terre sortent avec lui du ventre de Kammapa. Les hommes, délivrés de la mort, se dirent les uns aux autres : « Qui est celui-ci, qui est né de la femme seule et qui n'a jamais connu les jeux de l'enfance ? D'où vient-il ? C'est un prodige et non un homme. Il ne saurait avoir de part avec nous ; faisons-le disparaître de la terre. » Cela dit, ils creusèrent une fosse profonde, la recouvrirent à sa surface avec un peu de gazon, et placèrent un siége dessus ; puis un envoyé courut vers Litaolané, et lui dit : « Les anciens de ton peuple se sont assemblés, et désirent que tu viennes t'asseoir au milieu d'eux. L'enfant de la femme alla ; mais, en passant près du siége, il y poussa adroitement un de ses adversaires, qui disparut pour toujours. Les hommes se dirent encore : « Litaolané a l'habitude de se reposer au soleil près d'un tas de roseaux ; cachons un guerrier armé dans les roseaux. » Cette embûche ne réussit pas mieux que la première ; Litaolané n'ignorait rien, et sa sagesse confondait toujours la malice de ses persécuteurs. Plusieurs d'entre eux, en tâchant de le jeter dans un grand feu, y tombèrent eux-mêmes. Un jour qu'il était vivement poursuivi, il arriva au bord d'une rivière profonde et se métamorphosa en pierre ; son ennemi, surpris de ne pas le trouver, saisit cette pierre et la lança sur la rive opposée, en disant : « Voilà comment je lui casserais la tête, si je l'apercevais sur l'autre bord. » La pierre redevint homme, et Litaolané sourit sans crainte à son adversaire, qui, ne pouvant plus l'atteindre, exhala sa fureur par des cris et des gestes menaçants.

Ce conte serait-il une tradition confuse de la rédemption des hommes opérée par Jésus-Christ ? Je n'oserais certainement pas l'affirmer ; cependant on comprendrait

sans peine que Kammapa fût Satan. Dans tous les temps l'imagination s'est complue à revêtir cet esprit des formes les plus hideuses, et les maux qu'il a causés ont souvent été comparés aux ravages d'une bête féroce. La conception surnaturelle de Litaolané, sa naissance dans une étable, sa qualité de prophète, sa sagesse prématurée, la victoire qu'il remporta sur Kammapa en devenant sa victime, les persécutions dont il fut l'objet, semblent autant de points de rapprochement avec l'histoire de notre divin Sauveur; j'ajouterai que les naturels s'avouent incapables de donner l'explication de cette légende extraordinaire.

III. LE PETIT LIÈVRE.

Une femme eut envie de manger du foie de niamatsané[1]. Son mari lui dit: « Femme, tu es folle, la chair du niamatsané n'est pas bonne à manger; et puis cet animal est difficile à prendre, car d'un saut il franchit trois sommeils. » La femme persista; et son mari, craignant qu'elle ne devînt malade s'il ne la satisfaisait pas, partit pour la chasse. Il vit de loin une troupe de niamatsanés; le dos et les jambes de ces animaux étaient comme un charbon ardent. Il les poursuivit pendant plusieurs jours, et réussit à la fin à les surprendre endormis au soleil. Il approche, jette sur eux un charme puissant, tue le plus beau, lui arrache le foie, et va porter ce morceau tant désiré a sa femme. Elle le mangea avec grand plaisir; mais bientôt après elle sentit ses en-

[1] Animal imaginaire.

trailles dévorées par un feu ardent. Rien ne peut étancher sa soif; elle court au grand lac du désert, en épuise l'eau, et reste étendue à terre, incapable de tout mouvement. Le lendemain l'éléphant, roi des animaux, apprit que son lac était sec, il appela le lièvre et lui dit : « Toi qui es un grand coureur, va voir qui a bu mon eau. » Le lièvre part avec la vitesse du vent, et revient bientôt dire au roi qu'une femme a bu son eau. Le roi assemble les animaux; le lion, l'hyène, le léopard, le rhinocéros, le buffle, les antilopes, tous les animaux grands et petits vinrent au conseil. Ils courent, ils sautent, ils gambadent autour de leur prince et font trembler le désert; tous répètent ensemble : « On a bu l'eau du roi, on a bu l'eau du roi ! » L'éléphant appelle l'hyène et lui dit : « Toi qui as si bonne dent, va percer l'estomac de cette femme. » L'hyène répond : « Non; tu sais que je n'ai pas l'habitude d'attaquer les gens en face. » Le roi appelle le lion et lui dit : « Toi qui as si bonne griffe, va déchirer l'estomac de cette femme. » Le lion répond : « Non; tu sais que je ne fais de mal qu'à ceux qui m'attaquent. » Les animaux se remettent à courir, à sauter, à gambader autour de leur prince; ils font trembler le désert; tous répètent ensemble : « Personne ne veut aller chercher l'eau du roi ! » L'éléphant appelle l'autruche et lui dit : « Toi qui rues si violemment, va chercher mon eau. » L'autruche part et arrive près de la femme; elle tourne, penchée sur un côté, l'aile déployée au vent; elle tourne et fait voler la poussière; enfin elle approche de la femme et lui donne un coup de pied si violent, que l'eau rejaillit dans l'air et rentre à grands flots dans le lac. Tous les animaux se remettent à gambader autour de leur prince en répétant : « L'eau du roi est retrouvée ! » Ils avaient déjà dormi trois fois sans boire; le soir, ils couchèrent près du lac sans oser toucher

à l'eau du roi. Cependant le lièvre se leva dans la nuit et but; après quoi il prit de la vase et en salit les lèvres et les genoux de la gerboise, qui dormait à son côté. Au matin les animaux s'aperçurent que l'eau avait diminué, et ils s'écrièrent ensemble : « Qui a bu l'eau du roi ? » Le lièvre dit : « Ne voyez-vous pas que c'est la gerboise ? Ses genoux sont couverts de boue parce qu'elle s'est courbée pour atteindre à l'eau, et elle a tant bu que la vase du lac a adhéré à ses lèvres. » Tous les animaux se lèvent, gambadent autour de leur prince et disent : « La gerboise mérite la mort; elle a bu l'eau du roi ! » Quelques jours après l'exécution de la gerboise, le lièvre, se croyant seul, se mit à chanter : « Petit lièvre, que tu es rusé ! Tu as fait mourir la gerboise. » On l'entendit, et on se mit à le poursuivre; mais il échappa et se tint caché. Au bout de quelque temps il alla trouver le lion et lui dit : « Ami, tu es maigre; les animaux te craignent, et tu ne réussis que rarement à en tuer; fais alliance avec moi, et je te pourvoirai de gibier. » L'alliance fut conclue, et, d'après les directions du lièvre, le lion entoura un grand espace de terrain d'une forte palissade, et il creusa au centre de ce parc un trou assez profond; cela fait, le lièvre plaça le lion dans le trou et le couvrit de terre de façon à ne laisser paraître que ses dents; puis il alla crier dans le désert : « Animaux ! animaux ! Venez, je vous montrerai un prodige; venez voir une mâchoire qui a poussé en terre ! » Les animaux trop crédules arrivent de toutes parts. Viennent d'abord les gnous, qui entrent dans le parc en pirouettant et répétant en chœur : « O prodige ! ô prodige ! Des dents ont germé en terre ! » Viennent les couaggas, race assez stupide; puis enfin les timides antilopes, qui se laissent entraîner. Cependant le singe entre portant son petit sur son dos; il va droit au trou, prend un bâton pointu, écarte

légèrement la terre et dit : « Quel est ce mort ? Enfant, tiens-toi bien sur mon dos : ce mort est encore redoutable. » Il grimpe, en parlant ainsi, au haut de la palissade, et s'évade au plus vite. Au même instant le lion sort de son trou, le lièvre ferme la porte du parc, et tous les animaux sont égorgés. L'amitié du lièvre et du lion ne dura pas longtemps ; ce dernier se prévalut de sa force supérieure, et son petit allié résolut de se venger. « Mon père, dit-il au lion, nous sommes exposés à la pluie et à la grêle ; construisons une hutte. » Le lion, trop paresseux pour travailler, se contenta de le laisser faire, et le rusé coureur lui prit la queue et l'entrelaça si adroitement dans les pieux et les roseaux de la hutte, qu'elle y demeura engagée pour toujours. Le lièvre eut ainsi le plaisir de voir son rival mourir de faim et de rage, puis il l'écorcha et se déguisa au moyen de sa peau. De tous côtés les animaux tremblants lui apportent des présents ; on se prosterne devant lui, on le comble d'honneurs. Le lièvre s'enorgueillit et finit par oublier son déguisement ; il se vante de ses ruses. Dès lors il est poursuivi, traqué de toutes parts, détesté, maudit de tous les quadrupèdes ; dès qu'il se montre, on s'écrie : « Voila le meurtrier de la gerboise, l'inventeur de la fosse aux dents, le serviteur cruel qui a fait périr son maître de faim. » Pour jouir de quelque repos dans ses vieux jours, le malheureux, exécré, se voit réduit à se couper une oreille, et ce n'est qu'après cette douloureuse amputation qu'il peut se hasarder à paraître parmi ses concitoyens sans craindre d'être reconnu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

[illegible] ..... [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible]

[illegible] ..... [illegible]

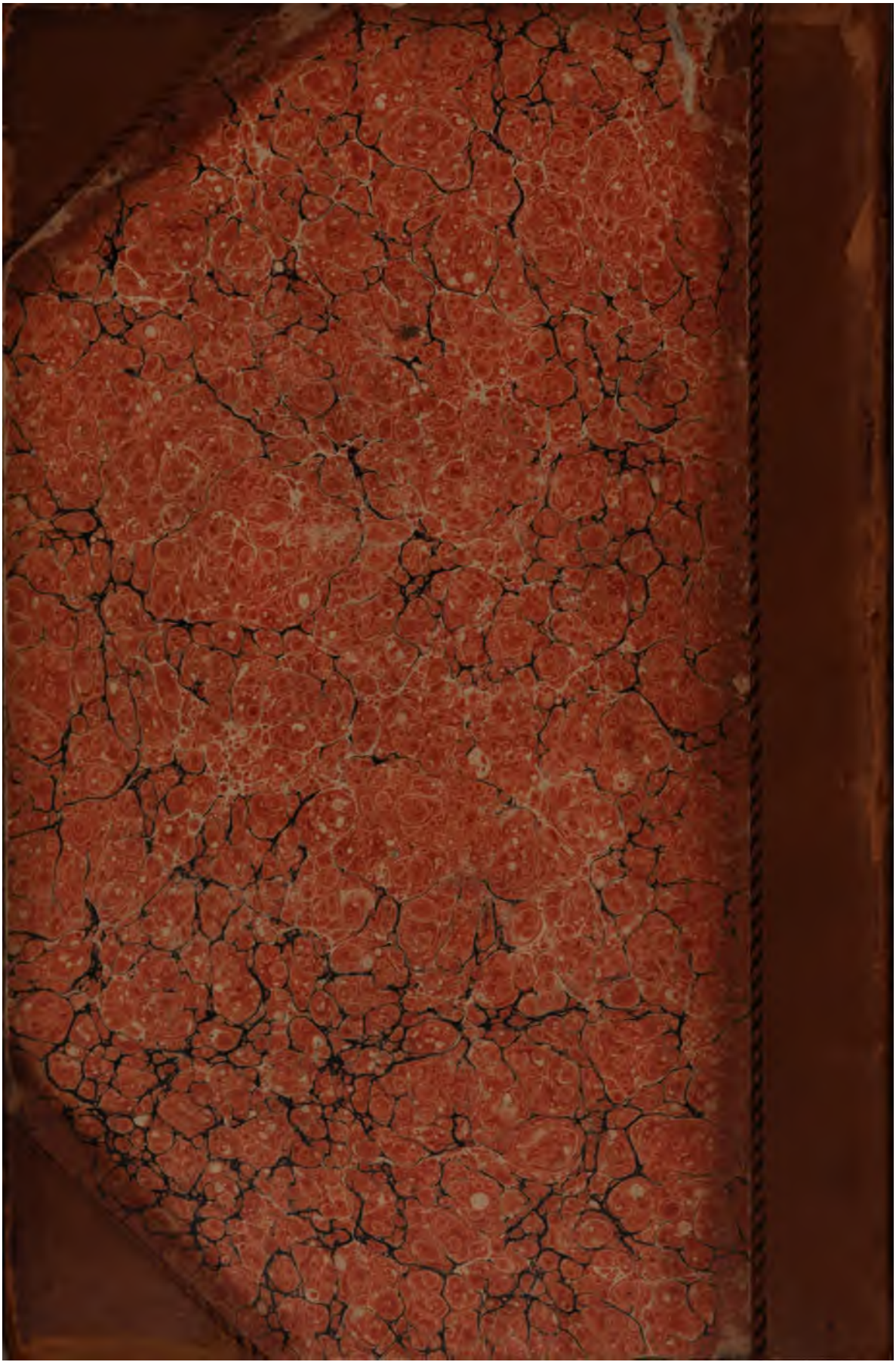
[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] ..... [illegible]

[illegible] TABLE